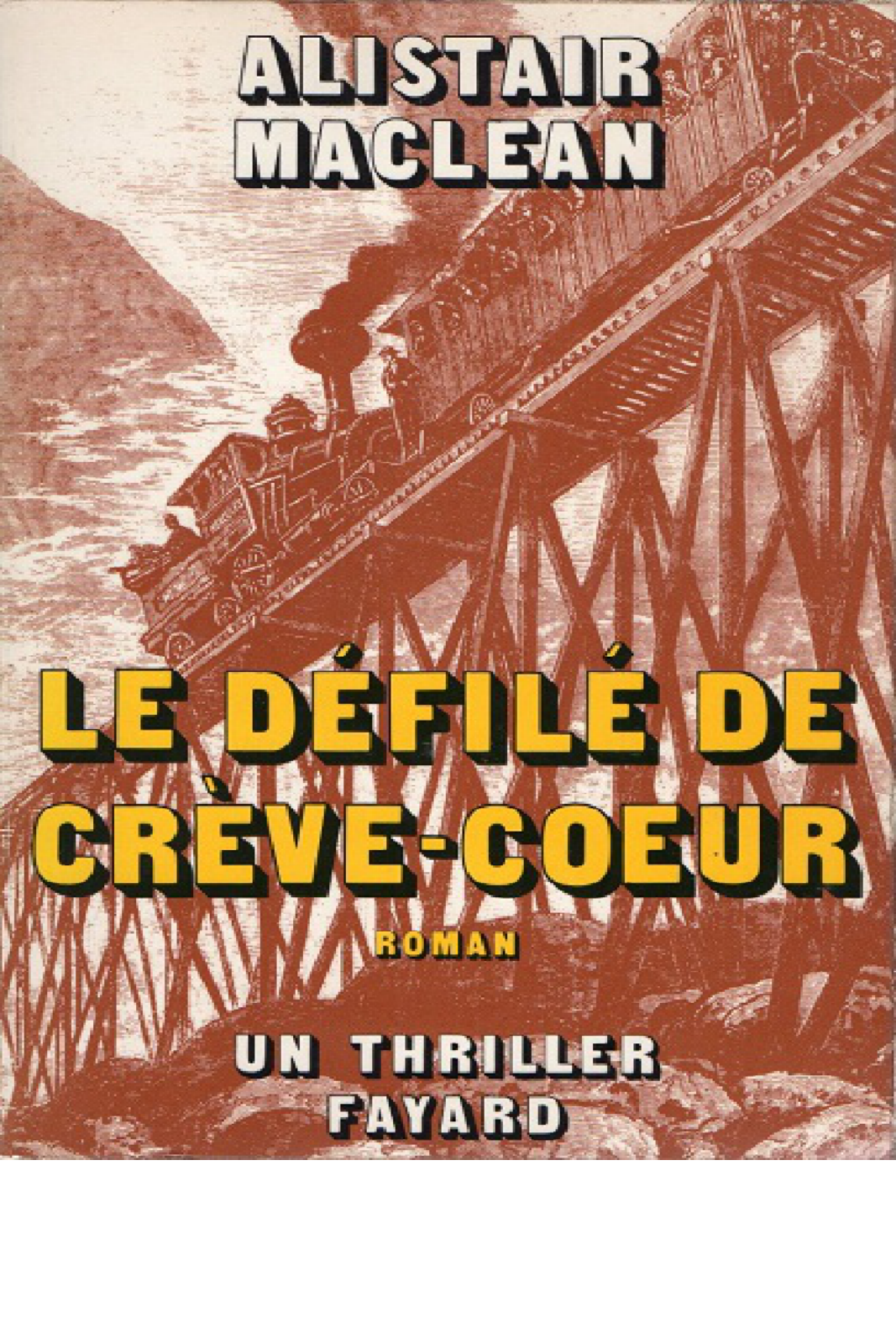


Le défilé de Crève coeur

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a sepia-toned illustration of a steam locomotive crossing a high wooden trestle bridge. The bridge is supported by numerous wooden pilings and is situated over a river. The locomotive is emitting smoke from its smokestack. The scene is set in a mountainous area with steep cliffs visible in the background.

**ALISTAIR
MACLEAN**

**LE DÉFILÉ DE
CRÈVE-COEUR**

ROMAN

**UN THRILLER
FAYARD**

ALISTAIR MACLEAN

LE DÉFILÉ DE CRÈVE-CŒUR

Traduit de l'anglais par Eric Diacon

FAYARD

Cet ouvrage est la traduction intégrale du livre de langue anglaise
Breakheart Pass. publié par William Collins Sons & Co Ltd Glasgow.

© Alistair MacLean, 1974

© Librairie Arthème Fayard, 1975

PERSONNAGES

John Deakin : Bandit

Colonel Claremont : De la cavalerie américaine

Colonel Fairchild : Commandant de Fort Humboldt

Gouverneur Fairchild : Gouverneur du Nevada

Marica Fairchild : Nièce du gouverneur et fille du colonel Fairchild

Major B. O'Brien : Aide de camp du gouverneur

Nathan Pearce : Shérif

Sepp Calhoun : Autre bandit

Main Pale : Chef des Paiutes

Garritty : Joueur

RÉv. Théodore Peabody : Aumônier de Virginia City

Docteur Molyneux : Médecin de l'armée américaine

Chris : Banlon.. Mécanicien

Carlos.. Cuisinier

Henry : Steward

Bellew : Sergent de l'armée américaine

S. Devlin : Serre-freins

Rafferty : Soldat

Ferguson, Carter, Simpson : Télégraphistes de l'armée américaine

Benson, Carmody, Harris Trois coquins sans envergure

Capitaine Oakland, Lieutenant Newell : Passifs, mais présents

FAITS AYANT DÉTERMINÉ LE CHOIX DE 1873 COMME DATE DE CETTE HISTOIRE

Ruée vers l'or en Californie : 1855-1875

Découverte du gisement de Comstock : 1859

Rébellions indiennes dans le Nevada : 1860-1880

Le Nevada devient un Etat : 1863

Création de l'Union des chemins de fer du Pacifique : 1869

Découverte de Bonanza : 1873

Epidémie de choléra dans les Rocheuses : 1873

Apparition des premières winchesters à répétition : 1873

Ouverture de l'université du Nevada (Elko) : 1873

Incendie de Lake's Crossing (qui devint Reno en 1879) : 1873

N.B. – L'Etat du Nevada n'ayant pas eu de service de Santé avant 1893, il est parfaitement plausible que l'armée américaine ait mis sur pied une expédition de secours pour lutter contre une épidémie de choléra.

COMPOSITION DU TRAIN

Première voiture : compartiment de jour des officiers, compartiment de nuit du gouverneur et de Marica, salle à manger des officiers.

Deuxième voiture : cuisine, compartiment de Carlos et d'Henry, compartiment de nuit des officiers.

Troisième voiture : wagon du matériel.

Quatrième voiture : wagon-écurie.

Cinquième voiture : wagon-écurie.

Sixième voiture : cuisine des troupes, troupes

Septième voiture : troupes

Huitième voiture : wagon-frein

1.

Malgré son nom pompeux, l'hôtel Impérial de Reese City abritait un bar délabré auquel le lointain souvenir d'un glorieux passé, à jamais révolu, conférait une atmosphère désespérément nostalgique. De nombreuses gravures ornaient ses murs au plâtre lézardé, et, sous les traits à demi effacés des desperados aux moustaches tombantes qu'elles représentaient, on s'étonnait de ne pas voir figurer la mention « *Recherché* ». Les planches mal équarries qui en constituaient le fond étaient d'une couleur telle que, par comparaison, les murs semblaient presque avoir été fraîchement peints. Mêlés aux crachats, des bouts de cigares jonchaient le plancher par centaines, et les traces dont ils avaient marqué le sol laissaient clairement deviner que, pour la plupart, leurs propriétaires ne s'étaient pas donné la peine de les éteindre avant de les jeter. Tout comme les abat-jour des lampes à pétrole, le plafond était noirci de suie, et la glace qui occupait tout le derrière du bar était constellée de chiures de mouches. Au voyageur harassé en quête d'un havre de repos, l'endroit n'avait à offrir qu'un manque total d'hygiène, un degré avancé de décrépitude et une sensation presque paralysante de tristesse et de désespoir.

Dans l'ensemble, les clients n'étaient guère plus rassurants. Ils semblaient même en parfait accord avec l'ambiance générale du bar. Souvent hors d'âge, misérables et mal rasés, ils avaient l'air très abattus, et, à quelques rares exceptions près, contemplaient l'avenir – un avenir morne et sans espoir – à travers le fond d'un verre de whisky. Isolé derrière son comptoir, le barman, un individu myope, qui, pour éviter sans doute tout problème de blanchissage, avait jadis fait teindre en noir son tablier à bavette, semblait participer au malaise général ; à l'aide d'un vénérable torchon où l'on pouvait encore distinguer quelques vagues traces blanchâtres, il s'acharnait d'un air sinistre à rendre un peu d'éclat à un verre fendu et ébréché ; ses mouvements, d'une lenteur extrême, étaient ceux d'un zombi arthritique. Bien que contemporains, un abîme infranchissable séparait l'hôtel Impérial de l'auberge bruyante, hospitalière et confortable qu'on trouvait alors en Angleterre et dont Dickens nous a laissé l'image.

Dans le bar entier, seule une conversation apportait un semblant de vie. Elle se tenait près de la porte, autour d'une table qui réunissait

sept personnes, dont trois étaient assises sur un banc à haut dossier adossé contre la paroi. Celui qui en occupait le centre était manifestement le personnage dominant du groupe. Grand et maigre, il avait le teint basané, et les rides profondes qui marquaient le coin de ses yeux trahissaient un long séjour au soleil. Agé d'une cinquantaine d'années, il arborait l'uniforme de colonel de la cavalerie américaine, et, chose rare pour l'époque, il ne portait ni barbe ni moustache. Son visage intelligent au profil aquilin était couronné par une niasse de cheveux argentés peignés en arrière. Pour l'heure, son expression était plutôt menaçante.

Son regard était dirigé vers l'homme qui lui faisait face de l'autre côté de la table, un individu puissamment bâti, dont la moustache noire, taillée avec soin, accentuait encore la sombre expression. Tout de noir vêtu, ce dernier portait sur la poitrine l'insigne de shérif. « Mais enfin, colonel Claremont, disait-il, dans des circonstances comme celles-ci...

— Le règlement, c'est le règlement. » Quoique polie, la voix de Claremont était sèche, mordante, et correspondait parfaitement à son aspect physique. « Les affaires de l'armée sont les affaires de l'armée. Les affaires des civils, celles des civils. Je suis désolé, shérif... euh !...

— Pearce. Nathan Pearce.

— Ah ! oui. C'est vrai. Excusez-moi ! J'aurais dû m'en souvenir. » Claremont hochait la tête d'un air navré, mais sa voix ne trahissait pas le moindre regret. « Il s'agit d'un train militaire ; nous ne pouvons prendre aucun civil à bord sans une autorisation spéciale de Washington.

— Mais nous pouvons tous nous considérer comme des agents du gouvernement fédéral ? suggéra Pearce d'une voix douce.

— Pas en termes militaires.

— Je comprends. »

Manifestement, Pearce ne comprenait rien. L'une après l'autre il regarda les six personnes – dont une femme – assises autour de la table ; en dehors du colonel, aucune d'entre elles ne portait l'uniforme. Enfin, son regard s'arrêta sur un petit personnage étiqué, au front dégarni et bombé, qui portait une redingote et un col de prêtre, et dont l'expression semblait trahir une angoisse permanente. Bientôt, celui-ci détourna la tête d'un air gêné tandis que sa pomme d'Adam se mettait en mouvement comme sous l'effet d'une déglutition

rapide et difficile.

« Le révérend Théodore Peabody possède à la fois les qualifications et l'autorisation nécessaires », expliqua Claremont d'un ton sec. Il était évident que son respect pour le prédicateur n'était pas sans limites. « Son cousin est le secrétaire particulier du président. Il va remplir les fonctions d'aumônier à Virginia City.

— Il va quoi ? » Pearce jeta sur le révérend un regard incrédule, puis, s'adressant à Claremont : « Il est fou ! Il ferait encore de plus vieux os parmi les Indiens Paiutes ! »

Recroquevillé sur son siège, Peabody passa la langue sur ses lèvres et se remit à déglutir. « Mais on dit que les Paiutes tuent tous les Blancs qu'ils rencontrent...

— C'est vrai, mais en général ils prennent leur temps ! » Enfin Pearce quitta des yeux le pasteur, désormais complètement affolé, pour regarder son voisin. C'était un homme massif dont le costume avait du mal à contenir les formes rebondies. Il avait une mâchoire en rapport avec sa taille, un sourire généreux et une voix tonitruante.

« Docteur Edward Molyneux pour vous servir, shérif.

— J'imagine que vous allez aussi à Virginia City ? Vous n'y manquerez pas de travail. Beaucoup de certificats de décès à remplir, et pour des décès rarement dus à des causes naturelles, je le crains.

— Non, rétorqua Molyneux d'un ton dégagé : ce repaire de brigands n'est pas pour moi. Vous avez devant vous le nouveau médecin de Fort Humboldt. On n'a pas encore pu trouver d'uniforme à ma taille. »

Pearce hocha la tête, puis, évitant de nouveaux commentaires, il détourna les yeux. Claremont, dont la voix trahissait une irritation croissante, déclara :

« Autant vous éviter l'effort d'un interrogatoire individuel. Non que vous ayez le droit de savoir quoi que ce soit. Question de pure courtoisie. »

Sans attendre de constater quel effet avait produit sa remarque, Claremont se tourna vers son voisin de droite. Avec sa barbe, sa moustache et son abondante chevelure blanche, celui-ci avait la fière allure d'un patriarche et aurait pu se glisser parmi les membres du Sénat sans susciter le moindre étonnement. La barbe mise à part, sa ressemblance avec Mark Twain était stupéfiante.

« Je vous présente le gouverneur Fairchild, du Nevada », annonça Claremont.

Pearce inclina la tête, et, sans chercher à dissimuler son intérêt, il se tourna vers la jeune femme assise à la gauche de Claremont. Celle-ci devait avoir dans les vingt-cinq ans. Son visage était pâle, ses yeux gris étrangement sombres, et ses cheveux tirés – ou du moins ce qu'en laissait voir son feutre gris à larges bords – paraissaient aussi noirs que la nuit. Le propriétaire de l'hôtel Impérial estimant sans doute sa marge bénéficiaire insuffisante pour justifier un usage abusif de ses réserves de combustible, elle grelottait, pelotonnée dans son manteau gris.

« Miss Marica Fairchild, la nièce du gouverneur, annonça Claremont.

— Ah ! » fit Pearce qui demanda ensuite au colonel : « Le nouveau sergent-major, sans doute ?

— Elle va rejoindre son père, l'officier commandant de Fort Humboldt, expliqua Claremont. Les officiers supérieurs ont ce privilège. » Puis, se tournant vers la gauche : « Le major Bernard O'Brien, aide de camp du gouverneur et agent de liaison avec l'armée. Le major O'Brien... »

Il s'interrompit et jeta sur Pearce un regard étonné. Celui-ci fixait O'Brien, un homme corpulent, au visage rond et jovial, brûlé par le soleil, qui, de son côté, le dévisageait avec un intérêt croissant. Soudain, O'Brien parut retrouver la mémoire et sauta sur ses pieds. Avec un bel ensemble, les deux hommes, la mine réjouie, se précipitèrent l'un vers l'autre pour se serrer la main – les mains – comme des frères depuis longtemps séparés, avant de se donner de grandes claques dans le dos. Les vieux habitués de l'hôtel Impérial observaient la scène avec étonnement : aucun d'entre eux ne se souvenait d'avoir vu le shérif Nathan Pearce manifester la moindre émotion.

O'Brien paraissait ravi. « Sergent Pearce ! Comment diable n'y ai-je pas pensé ? Jamais je ne vous aurais reconnu. À Chatanooga, votre barbe était...

— Presque aussi longue que la vôtre, lieutenant.

— Major », rectifia O'Brien avec une feinte sévérité, avant d'ajouter tristement : « L'avancement vient lentement, mais sûrement. Nathan Pearce ! Le meilleur éclaireur de l'armée, le meilleur chasseur

d'indiens, la meilleure gâchette...

— Après vous, major, après vous. » Pearce parlait d'une voix sèche. « Rappelez-vous lorsque... » Les deux hommes se tenaient maintenant par l'épaule. Ils semblaient avoir complètement oublié le reste de la compagnie et se dirigeaient d'un pas décidé vers la monstruosité architecturale que constituait le bar (une monstruosité telle qu'elle finissait par susciter une certaine admiration). Celui-ci consistait en trois gigantesques traverses placées en équilibre instable sur deux misérables tréteaux qui semblaient parfaitement incapables de supporter ne fût-ce qu'une partie de la charge, apparemment énorme, qu'on leur avait confiée. À l'origine, cette charpente, d'une simplicité toute classique, se trouvait dissimulée par un linoléum vert, qui couvrait le dessus, et une draperie de velours qui, sur trois côtés, tombait jusque sur le plancher. Mais le temps avait fait son œuvre, et, avec le velours, le linoléum s'en était allé, de sorte que la carcasse du bar n'avait plus désormais de secret pour personne. Malgré la fragilité de sa construction, Pearce n'hésita pas à s'y accouder et fit au zombi de service des signes appropriés. Entre les deux hommes, la conversation se poursuivit à voix basse.

Ceux qui étaient restés assis autour de la table demeurèrent un instant silencieux ; enfin, Marica Fairchild demanda d'un air étonné : « Que voulait dire le shérif par *après vous* en parlant de tir, de chasse aux Indiens, etc. ? Tout ce que le major est capable de faire, c'est de remplir des formulaires, de chanter des chansons irlandaises, de raconter les horribles histoires dont il a le secret et... et...

— Et de tuer des gens, avec une efficacité que je n'ai encore rencontrée chez personne. Pas vrai, gouverneur ?

— C'est vrai, acquiesça ce dernier en posant la main sur le bras de sa nièce. Ma chérie, O'Brien est l'un des officiers qui ont reçu les plus hautes décorations durant la guerre entre les Etats. Son... heu ! son adresse, que ce soit au fusil ou au pistolet, défie l'imagination. Le commandant O'Brien est mon aide de camp, c'est vrai, mais un aide de camp d'une espèce très particulière. Là-haut, dans les montagnes, la politique – et, après tout, je suis un politicien – revêt un aspect, comment dirais-je, presque physique. Aussi longtemps que le major O'Brien sera à mes côtés, je sais que je n'aurai rien à craindre.

— Croyez-vous qu'on cherche à vous faire du mal ? Avez-vous des ennemis ?

— Des ennemis ! » Le gouverneur renifla de mépris. « Montre-moi un gouverneur qui n'en ait pas à l'ouest du Mississippi et je te

montrerais un fieffé menteur ! »

Quittant le visage de son oncle, le regard étonné de Marica se posa un instant sur le large dos de O'Brien, toujours accoté au bar. Manifestement, elle n'était pas convaincue. Elle allait parler, mais elle se ravisa lorsqu'elle vit Pearce et O'Brien quitter le bar, verre en main, pour venir rejoindre leur table. Maintenant leur conversation avait pris un tour plus sérieux ; Pearce était visiblement exaspéré et O'Brien tentait de le calmer.

« Mais, bon sang, O'Brien, vous savez quel homme est Sepp Calhoun ! C'est un tueur, un voleur ! Il pille les compagnies de diligences, il pille les chemins de fer, il encourage les troubles, il vend des armes et du whisky aux Indiens...

— Nous savons tous qui il est. » O'Brien parlait d'un ton conciliant. « Si quelqu'un mérite d'être pendu, c'est bien Calhoun, et il le sera.

— Pas avant qu'un représentant de l'ordre ne mette la main sur lui. Et le représentant de l'ordre, c'est moi, personne d'autre. Or, maintenant, il est là-bas, en prison, à Fort Humboldt. Tout ce que je désire, c'est le ramener ici. Je ferai le voyage avec vous et je reviendrai par le prochain train.

— Nathan, vous avez entendu ce qu'a dit le colonel ? »

Mal à l'aise, O'Brien se tourna vers Claremont et demanda d'une voix embarrassée :

« Pensez-vous qu'il soit possible de renvoyer ce criminel à Reese City avec une escorte armée ?

— Ça peut se faire », répondit Claremont sans hésiter.

Pearce le regarda et dit d'un ton glacé : « Je croyais que cela n'entraînait pas dans le cadre des affaires de l'armée ?

— En effet. C'est une faveur, shérif, la seule que je puisse vous accorder. » Il tira sa montre de son gousset et y jeta un coup d'œil irrité. « J'espère que ces sacrés chevaux ont été nourris et abreuvés. Dans l'armée d'aujourd'hui, rien ne se fait si l'on n'y veille soi-même ! » Il recula sa chaise avant de se lever. « Excusez-moi, gouverneur, mais nous devons partir dans une demi-heure. Je reviens tout de suite. »

Lorsque le colonel Claremont eut quitté la pièce, Pearce déclara : « On voit que ce n'est pas lui, mais le contribuable, qui paie les

violons, et je suis sûr que ça ne l'empêche pas de danser ! Il nous reste une demi-heure, ajouta-t-il en prenant O'Brien par le bras pour le conduire au bar, ce n'est pas trop pour rattraper dix ans.

— Un moment, messieurs, s'il vous plaît, les interrompit le gouverneur. Major, je crois que nous oublions quelque chose », ajouta-t-il en fourrageant dans sa serviette dont il sortit bientôt un paquet soigneusement emballé. « Ah ! ces retrouvailles d'anciens compagnons ! » O'Brien prit le paquet et le tendit à Pearce : « À Ogden, le shérif nous a priés de vous remettre ça », expliqua-t-il. Pearce inclina la tête en signe de remerciement et les deux hommes reprirent le chemin du bar.

Tout en marchant, O'Brien regardait autour de lui. Rien n'échappait à ses yeux souriants. En l'espace de cinq minutes, la scène n'avait pas subi le moindre changement, et il semblait que personne n'eût fait un seul mouvement : les clients installés au bar et dans la salle auraient aussi bien pu être des personnages de cire figés pour l'éternité dans la même position. À cet instant précis, la porte d'entrée s'ouvrit pour livrer passage à cinq hommes qui allèrent prendre place à une table éloignée. Ils s'assirent sans prononcer un mot tandis que l'un d'eux tirait de sa poche un paquet de cartes.

« Les citoyens de Reese City m'ont l'air d'une sacrée bande d'empaillés, remarqua O'Brien.

— Tous ceux qui bougeaient encore, répondit Pearce – et parmi eux j'inclus ceux qu'il fallait aider à grimper sur leur cheval –, ont quitté la ville il y a quelques mois, lors de la découverte du grand filon de Bonanza dans le gisement de Comstock. Il ne reste plus maintenant que les vieillards – et Dieu sait qu'il n'y en a pas beaucoup ; à Reese City, les gens n'ont pas l'habitude de faire de vieux os –, les épaves, les ivrognes, les paresseux et les incapables. D'ailleurs, je ne m'en plains pas. Pour maintenir l'ordre, il n'y a guère plus de travail ici que dans un cimetière. »

Il soupira, leva deux doigts à l'intention du barman, sortit son couteau, ouvrit le paquet que O'Brien venait de lui remettre et étala sur le bar toute une série d'avis, fort mal illustrés, concernant des criminels recherchés par la police.

« Vous n'avez pas l'air enthousiaste, observa O'Brien.

— Il n'y a pas de quoi l'être. La plupart d'entre eux se sont réfugiés au Mexique six mois avant que leur signalement nous soit communiqué. Et d'ailleurs, il est bien rare que le signalement en

question corresponde à l'individu recherché. »

La gare de Reese City était à peu près dans le même état de décrépitude que le bar de l'hôtel Impérial. Les étés brûlants et les hivers glacés des montagnes avaient eu raison des bardeaux qui recouvraient ses murs, et quoiqu'il n'eût pas encore quatre ans d'âge, le bâtiment semblait sur le point de s'écrouler. L'écriteau aux lettres dorées annonçant « Reese City » avait été si malmené par le mauvais temps qu'il était pratiquement illisible.

Après avoir écarté le rideau de toile par lequel on avait remplacé la porte qui, depuis longtemps, avait quitté ses gonds rongés de rouille, le colonel Claremont lança divers appels dans l'espoir d'attirer l'attention de quelqu'un. Mais ses cris demeurèrent sans réponse. S'il avait été plus familiarisé avec les habitudes de Reese City, il ne s'en serait pas étonné ; en effet, il aurait su qu'en dehors des heures qu'il consacrait à dormir, à manger, ou à surveiller le départ et l'arrivée des trains – ceux-ci étaient d'ailleurs fort rares et le télégraphe l'en avertissait suffisamment à l'avance –, le chef de gare, et unique employé des chemins de fer dit Pacifique à Reese City, passait tout son temps à boire force whiskies dans l'arrière-salle de l'hôtel Impérial. À cette occupation, il mettait d'autant plus de zèle qu'elle ne lui coûtait rien. En effet, il avait passé un accord amical, quoique tacite, avec le propriétaire de l'hôtel, qui, depuis près de trois ans, n'avait pas reçu la moindre facture pour le transport des alcools que le train lui amenait d'Ogden.

Avec colère, Claremont repoussa le rideau et sortit. Des yeux il parcourut toute la longueur du train. Derrière la locomotive à haute cheminée et le tender chargé de bois, venaient ce qui semblait être sept voitures de voyageurs, et, en queue, un wagon-frein. Cependant, aux lourdes passerelles reliant le quai au centre de la quatrième et de la cinquième voiture, on comprenait aisément que celles-ci n'étaient pas destinées aux passagers. En manches de chemise, au pied de la première passerelle, se tenait un gaillard puissamment bâti dont le visage s'ornait d'une splendide moustache ; il était occupé à pointer une série d'articles sur une liste de contrôle qu'il tenait en main. D'un pas rapide, Claremont s'approcha de lui. Il considérait Bellew comme le meilleur sergent de la cavalerie américaine et, de son côté, Bellew le tenait pour le meilleur colonel qu'il eût jamais connu. Toutefois, chacun d'eux prenait mille précautions pour cacher à l'autre l'opinion qu'il avait de lui.

Après avoir fait un bref signe de tête à Bellew, Claremont gravit la première passerelle pour aller inspecter l'intérieur du wagon. Sur les

quatre cinquièmes de sa longueur, celui-ci était occupé par des stalles, l'espace restant étant réservé à la nourriture et à l'eau destinées aux chevaux. Tous les boxes étaient vides. Sans plus tarder, Claremont redescendit sur le quai.

« Alors, Bellew, où sont vos hommes ? Où sont les chevaux ? Disparus, volatilisés ?

— Nourris et abreuvés, mon colonel, répondit calmement Bellew en boutonnant la veste de son uniforme ; mes hommes les ont emmenés faire un petit galop. Après deux jours de train, ils avaient besoin d'exercice.

— Moi aussi, mais je n'ai pas trouvé le temps d'en prendre. Bien, parfait ! Nos amis à quatre pattes sont sous votre responsabilité ; mais ne tardez pas à les embarquer ; nous partons dans une demi-heure. Etes-vous sûr d'avoir suffisamment d'eau et de nourriture jusqu'au fort ?

— Oui, mon colonel.

— Pour vos hommes aussi ?

— Oui, mon colonel.

— Suffisamment de combustible pour les poêles, y compris ceux des wagons-écuries ? On va souffrir d'un froid de loup dans ces damnées montagnes.

— J'ai tout ce qu'il faut, mon colonel.

— Je l'espère, pour vous comme pour nous ! Où est le capitaine Oakland ? Et le lieutenant Newell ?

— Ils étaient ici au moment où j'ai fait sortir les chevaux. Je les ai vus se diriger vers l'avant du train, comme s'ils allaient en ville. Ils ne sont pas en ville ?

— Comment diable voulez-vous que je le sache ? Si je le savais, je ne vous demanderais rien ! » Puis, abandonnant son ton irrité, Claremont dit encore : « Envoyez un détachement à leur recherche. Dites-leur de venir me faire leur rapport à l'impérial. Bon Dieu ! L'Impérial ! »

Tandis que Bellew laissait échapper un douloureux soupir de soulagement – discrètement inaudible mais parfaitement perceptible –, Claremont tournait les talons pour se diriger vers la locomotive. D'un

mouvement souple, il gravit les marches de fer et pénétra dans la cabine. Chris Banlon, le mécanicien, était petit et d'une maigreur presque squelettique ; dans son visage brun, sillonné de rides, ses yeux bleu pervenche faisaient un étrange contraste. Il procédait à divers contrôles, armé d'une énorme clé anglaise. Soudain, conscient de la présence de Claremont, il abandonna son travail, remit la clé dans la boîte à outils et se retourna en souriant.

« 'Jour, colonel ! Quel honneur !

— Des ennuis ?

— Je m'assure simplement qu'on n'en aura pas.

— La chaudière ? »

Banlon ouvrit la porte de la chambre de combustion. Le souffle brûlant qui s'en échappa contraignit Claremont à faire malgré lui quelques pas en arrière.

« On peut partir quand on veut, colonel. »

Claremont jeta un coup d'œil en arrière en direction du tender où s'entassait le bois de chauffage soigneusement empilé.

« Le combustible ?

— Il y en a assez jusqu'au prochain dépôt. Bien assez. (Banlon regardait le tender avec orgueil.) Avec Henry, on en a rempli jusqu'au dernier recoin. Il travaille bien, Henry.

— Henry ? le steward ? » La voix de Claremont trahissait son étonnement. « Et votre adjoint... Jackson, je crois, qu'est-ce qu'il fait, lui ?

— J'aurais mieux fait de la boucler, dit Banlon d'un ton sinistre. Mais ça, j'apprendrai jamais ! C'est Henry qui m'a proposé son aide. Jackson... euh ! il nous a aidés après.

— Après quoi ?

— Quand il est revenu : il est allé en ville chercher de la bière. » De ses yeux au bleu si intense, Banlon fixait Claremont d'un air anxieux. « J'espère que ça ne vous dérange pas, colonel ?

— Vous êtes les employés des chemins de fer, vous n'êtes pas des soldats, répondit Claremont d'un ton sec. Ce que vous faites ne me regarde pas... dans la mesure où vous ne buvez pas trop et tant que

vous êtes capables de nous conduire à travers ces satanées montagnes et leurs sacrés ponts en treillis ! »

Comme il s'apprêtait à descendre, il se retourna encore pour demander :

« Vous avez vu le capitaine Oakland et le lieutenant Newell ?

— Les deux, bien sûr. Ils se sont arrêtés ici pour bavarder avec Henry et moi avant d'aller en ville.

— Est-ce qu'ils vous ont dit où ils se rendaient ?

— Ça, non.

— Merci quand même. »

Il quitta le mécanicien et se mit en quête de Bellew. Celui-ci était occupé à seller son cheval. Lorsqu'il fut arrivé à sa hauteur, Claremont lança : « Dites à la patrouille qu'ils sont en ville ! »

Bellew lui adressa un vague salut.

Une fois de plus, Pearce et O'Brien avaient quitté le bar pour revenir à leur table. Tout en marchant, Pearce s'efforçait de remettre dans leur enveloppe ses avis de recherche. Soudain, un cri de colère éclata derrière eux, dans un coin éloigné de la salle. Les deux hommes s'arrêtèrent et firent demi-tour pour voir ce qui se passait.

À la table où s'étaient installés les joueurs de cartes, un homme à la stature impressionnante, vêtu d'une veste et d'un pantalon de velours qu'il semblait avoir hérités de son grand-père, le visage orné d'une somptueuse barbe rouge sombre, s'était levé et se tenait maintenant penché par-dessus la table. Il avait dans la main droite un colt de la taille d'un petit canon, et, de la main gauche, il tenait plaqué sur la table le poignet de l'homme assis en face de lui. À demi dissimulé par un chapeau noir rabattu sur le front et par le col relevé d'une veste de mouton, le visage de celui-ci était indistinct.

« C'était une fois de trop, l'ami ! » dit l'homme à la barbe rousse.

Pearce s'approcha de la table et demanda doucement : « Qu'est-ce qui était une fois de trop, Garritty ? »

Garritty avança son colt, dont le canon se trouva bientôt à moins de quinze centimètres du visage de son antagoniste.

« Il a les doigts un peu trop agiles, shérif. Il m'a pris cent vingt

dollars en quinze minutes. »

Plus par instinct que par curiosité, Pearce jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule tandis que la porte du bar s'ouvrait pour livrer passage au colonel Claremont. Celui-ci s'immobilisa une fraction de seconde, localisa le centre de l'action et s'y dirigea d'un pas décidé : il n'était pas dans sa nature de rester spectateur. Pearce reporta alors son attention sur Garritty.

« C'est peut-être simplement un bon joueur.

— Bon ? » Garritty semblait sourire ; cependant, derrière les poils roux qui envahissaient son visage, il était difficile de se faire une idée exacte de son expression. « Il est brillant, bien trop brillant, dirais-je. Il ne faut pas oublier que je joue au poker, depuis cinquante ans, shérif. »

Pearce hocha la tête.

« Je me souviens d'y avoir laissé des plumes les quelques fois où je me suis assis à la même table que vous. »

Garritty imprima me torsion au poignet gauche de son vis-à-vis ; celui-ci essaya vainement de résister, mais Garritty était de loin le plus fort. Bientôt le dos du poignet se trouva plaqué contre la table, exposant les cartes au regard de tous : des figures uniquement, la plus haute étant l'as de cœur.

« Voilà quelqu'un qui a de la chance, commenta Pearce.

— Chance n'est pas le mot que j'emploierais ! » Du menton, Garritty désigna les cartes demeurées sur la table. « Jetez-y un coup d'œil, shérif... »

Pearce s'empara du paquet et se mit à en vérifier le contenu. Bientôt, il s'arrêta : il venait de découvrir un nouvel as de cœur. Il posa celui-ci sur la table et prit son pendant dans la main de l'étranger. Les dos des deux cartes étaient parfaitement identiques.

« Pas de doute, elles sont pareilles, admit Pearce. Et qui a fourni les cartes ?

— Je vous laisse deviner. »

Si le ton qu'avait employé Garritty était menaçant, son attitude générale l'était plus encore.

« C'est un vieux truc », protesta l'inconnu. Il parlait à voix basse, mais, étant donné la situation des plus compromettantes où il se trouvait, son calme était remarquable. « Quelqu'un a mis cette carte là. Quelqu'un qui savait que j'avais l'as en main,

— Quel est votre nom ?

— Deakin. John Deakin.

— Debout, Deakin ! »

L'inconnu obéit. Sans se presser, Pearce contourna la table pour venir se placer face à lui. Tous deux étaient de la même taille.

« Votre revolver, ordonna Pearce.

— J'en ai pas.

— Vous m'étonnez. J'aurais pensé que pour un homme comme vous il était essentiel d'avoir une arme. Ne serait-ce que pour vous défendre...

— Je n'aime pas la violence.

— Que vous l'aimiez ou non, j'ai pourtant l'impression que vous allez en tâter ! »

De sa main droite, Pearce ouvrit la veste de mouton que portait Deakin, tandis que de l'autre il plongeait dans sa poche intérieure gauche. Après quelques secondes d'exploration, il en retira toute une variété d'as et de figures.

« Bon Dieu ! murmura O'Brien. Voilà qui s'appelle prendre ses précautions. »

Pearce poussa l'argent qui se trouvait à la place de Deakin en direction de Garritty, qui ne fit pas le moindre geste pour s'en emparer.

« Mon argent ne suffit pas, dit-il doucement.

— Je sais, convint Pearce d'une voix calme. Mais vous connaissez ma position. Tricher aux cartes ne constitue pas une infraction à la loi, je ne peux donc pas m'en mêler. Par contre, si une bagarre a lieu sous mes yeux, en tant que gardien de l'ordre je suis forcé d'intervenir. Donnez-moi votre arme !

— Comme vous voudrez. »

La note de satisfaction qui perçait dans la voix de Garritty n'avait rien de rassurant. Il tendit à Pearce son énorme revolver, regarda Deakin et pointa son pouce en direction de la porte d'entrée. Deakin demeura immobile. Garritty contourna la table et répéta son geste. Deakin fit, de la tête, un mouvement imperceptible que chacun put pourtant interpréter comme un refus de bouger. Garritty le frappa au visage du revers de la main. L'autre n'eut aucune réaction. « Dehors ! dit enfin Garritty.

— Je vous ai dit que je n'aimais pas la violence », répéta Deakin.

À nouveau Garritty le frappa, plus méchamment cette fois, et sans avertissement. Deakin chancela, buta sur une chaise placée derrière lui et s'effondra lourdement sur le plancher. Désormais sans chapeau, il resta par terre dans la position où il était tombé, parfaitement conscient, mais sans faire le moindre geste pour se relever. Du sang coulait au coin de sa bouche. Dans un effort qui devait être sans précédent, jusqu'au dernier des vieux habitués s'était levé de sa chaise et s'approchait maintenant pour mieux jouir du spectacle. Sur leurs visages, l'incrédulité avait lentement fait place à une expression de profond mépris. Jamais remise en cause, la violence faisait partie intégrante de la vie de l'Ouest : pour ces hommes, la simple acceptation des coups ou des injures, la violence gratuite, sans tentative de revanche physique, était l'ultime déchéance, une déchéance aussi grave que la perte de la virilité.

Garritty contemplait Deakin, toujours immobile, avec des yeux où se lisaient à la fois la stupeur et la frustration. On sentait monter en lui une colère qui allait bientôt lui ôter toute maîtrise de soi. Pearce, qui s'était approché pour s'interposer entre Deakin et son adversaire, eut soudain l'air surpris d'un homme qui vient de faire une découverte. Comme Garritty s'apprêtait à décocher un violent coup de pied à Deakin, il s'avança d'un pas et arrêta son geste en lui envoyant son coude droit en plein diaphragme. Près de vomir, Garritty laissa échapper un hoquet de douleur et se plia en deux : les mains sur l'estomac, il resta un moment sans pouvoir reprendre son souffle.

« Je vous ai averti, Garritty, dit Pearce, pas de violence devant moi. Encore un geste comme celui-là et vous passez la nuit à mes frais. D'ailleurs, ça n'a plus tellement d'importance maintenant. Je crains bien que ce ne soit plus votre affaire. »

Garritty tentait de se redresser, mais cet exercice ne lui procurait manifestement aucun plaisir. Lorsque finalement il parvint à parler, sa voix était celle d'une grenouille enrouée.

« Ça veut dire quoi : ce n'est plus mon affaire ?

— Ça veut dire que c'est la mienne. »

Pearce tira de leur enveloppe les avis de recherche, les feuilleta rapidement, en choisit un, et, après avoir remis les autres à leur place, y jeta un coup d'œil avant de regarder Deakin. Puis, s'étant tourné vers lui, il appela d'un geste le colonel Claremont, qui, sans même le plus léger froncement de sourcil, s'avança pour rejoindre Pearce et O'Brien. Sans un mot, Pearce montra à Claremont le papier qu'il tenait à la main. À peine meilleur qu'un mauvais daguerréotype, le portrait de l'homme recherché était une sépia grisâtre aux contours flous et indistincts ; cependant, entre lui et celui qui prétendait s'appeler John Deakin, la ressemblance était indiscutable.

« Eh ! bien, colonel, j'espère qu'après ça j'aurai droit à mon billet de chemin de fer », déclara Pearce.

Claremont le regardait sans rien dire. Ses traits, parfaitement inexpressifs, étaient ceux d'un homme qui attend poliment qu'on lui fournisse quelques explications.

Pearce se mit à lire ce qui était écrit sous le portrait :

« *Recherché : pour dettes de jeu, vol, incendie et meurtre.*

— Curieux sens des priorités, commenta O'Brien.

— *John Houston, alias John Murray, alias John Deakin, alias..., peu importe, alias un tas de choses. Ex-assistant à l'université du Nevada.*

— Une université ? s'exclama Claremont, dont le visage et la voix reflétaient le même étonnement. Dans ces montagnes perdues ?

— On n'arrête pas le progrès, colonel. On a ouvert une université à Elko cette année. » Puis, continuant sa lecture : *Renvoyé pour dettes de jeu. Présumé coupable des détournements de fonds découverts par la suite à l'université. On retrouve sa trace à Lake's Crossing, où il se fait arrêter dans une quincaillerie. Pour échapper à ses poursuivants, il se sert de pétrole et met le feu au magasin. L'incendie, qui ne peut être maîtrisé, ravagea tout le centre de la ville et causa la mort de sept personnes. »*

Parmi l'auditoire, les déclarations de Pearce avaient suscité toute une gamme d'expressions allant de l'incrédulité à l'horreur et de la colère au plus profond dégoût. Seuls Pearce, O'Brien et, assez curieusement, Deakin lui-même ne laissaient voir aucune émotion.

Pearce poursuivit : « *On le retrouve à Sharps, dans les ateliers de réparation des chemins de fer. Il y fait sauter un wagon d'explosifs, provoquant ainsi la destruction de trois hangars et de tout le matériel roulant. On ignore où il se trouve actuellement.* »

— C'est... C'est lui qui avait incendié Lake's Crossing et provoqué l'explosion de Sharps ? demanda Garritty d'une voix rauque.

— Si l'on en croit cet avis, et personnellement je le crois, c'est notre homme, en effet. Nous savons tous qu'il y a des coïncidences, mais ici il en faudrait un peu trop pour expliquer une erreur. J'imagine que cela vous fait voir vos malheureux cent vingt dollars sous un angle un peu différent, Garritty ? Si j'étais à votre place, je me dépêcherais de les empocher, car j'ai comme l'impression que personne ne va plus voir Deakin avant très, très longtemps ! »

Il plia la notice et regarda Claremont :

« Alors, colonel ?

— Dans un cas comme celui-ci, j'imagine qu'un jury devient superflu. Mais, je ne vois toujours pas en quoi cette affaire concerne l'armée.

— Attendez, je n'ai pas tout lu, c'était trop long, dit Pearce en tendant l'avis à Claremont. J'ai sauté ça, par exemple. »

Le colonel lut à haute voix le paragraphe que lui désignait Pearce : « *Le wagon d'explosifs qui provoqua la destruction partielle des ateliers de Sharps était en route pour Sacramento, en Californie, où il devait rejoindre le dépôt d'artillerie de l'armée américaine.* » Claremont plia le papier, le tendit à Pearce, et hocha affirmativement la tête : « Cette affaire concerne l'armée, en effet. »

2.

Le colonel Claremont, dont le tempérament explosif était toujours sur le point d'éclater, faisait manifestement un effort surhumain pour garder son calme. Mais il était tout aussi évident que c'était là une bataille perdue d'avance. Homme méticuleux et exceptionnellement consciencieux, soumis au règlement et soucieux de l'appliquer jusque dans ses moindres détails, supportant mal de sentir ses habitudes compromises, et plus mal encore de les voir bouleversées, totalement allergique à la fantaisie comme à l'incompétence, Claremont n'était pas encore parvenu – et ne parviendrait probablement jamais – à trouver la soupape de sécurité qui lui eût permis d'évincer l'unique défaut dont il souffrait en tant qu'homme et en tant qu'officier. Il ignorait le moyen grâce auquel il aurait pu éliminer ou sublimer la colère qui montait en lui à la première contrariété, et qui, contenue juste au-dessous du point d'ébullition, était si préjudiciable à sa tension artérielle. En termes géologiques, il était incapable de libérer sous forme de geysers, par exemple, le trop-plein d'énergie surchauffée accumulée en lui, et, lorsqu'elle explosait, sa colère avait bien souvent, du moins pour ses voisins immédiats, des résultats à peine moins dévastateurs que les éruptions qui ravagèrent l'île de Krakatoa.

L'auditoire du colonel se résumait à huit personnes. Le gouverneur, dont l'appréhension était manifeste, Marica, l'aumônier et le docteur se tenaient à deux pas de l'entrée principale de l'hôtel ; non loin d'eux, Pearce, (qui partageait toutefois son attention entre Deakin et Claremont), O'Brien et Deakin observaient eux aussi le colonel ; enfin, le malheureux sergent Bellew, figé dans un garde-à-vous aussi rigide que le lui permettait le cheval particulièrement rétif sur lequel il était monté, gardait soigneusement les yeux fixés sur un point situé à deux mètres environ derrière l'épaule gauche de Claremont. La température avait beaucoup fraîchi ; pourtant, Bellew transpirait abondamment.

« Partout ? » L'incrédulité de Claremont était totale et il ne faisait pas le moindre effort pour la dissimuler. « Vous dites que vous avez cherché partout ?

— Oui, mon colonel.

— Les officiers de la cavalerie américaine ne courent pourtant pas

les rues par ici. Il n'est pas possible que personne ne les ait remarqués.

— Personne ne les a vus, mon colonel. En tous cas, pas parmi les gens qu'on a interrogés, et on a interrogé tous ceux qu'on a rencontrés.

— Impossible, mon garçon, impossible !

— C'est pourtant vrai, mon colonel. » Bellew abandonna enfin sa contemplation extatique de l'infini pour regarder Claremont en face. « On ne peut les trouver nulle part, mon colonel », dit-il d'une voix à la fois tranquille et désespérée.

Le visage de Claremont prit une teinte encore plus foncée. Il n'était pas besoin d'avoir beaucoup d'imagination pour comprendre que sa fureur était sur le point d'éclater. Pearce fit quelques pas en avant.

« Peut-être pourrais-je les trouver, colonel, dit-il rapidement. Je vais réunir vingt ou trente hommes qui connaissent les moindres recoins de la ville, et Dieu sait qu'il n'y en a pas beaucoup. Dans vingt minutes ils les auront retrouvés. S'ils sont ici, bien sûr.

— Comment, s'ils sont ici ? Que voulez-vous dire ?

— Rien d'autre que ce que je dis. » Visiblement, Pearce n'était pas d'humeur à plaisanter. « Je vous propose de l'aide alors que je n'ai pas à le faire. Je n'attends pas de remerciements et je ne vous demande pas d'accepter. Mais vous pourriez vous montrer un peu plus courtois, ça simplifierait les choses. Alors, oui ou non ? »

Claremont hésita. Sa tension artérielle baissait légèrement. Le ton tranchant de Pearce l'avait surpris en lui rappelant, de façon désagréable et presque malgré lui, qu'il avait affaire à un civil, à l'un des représentants de cette triste majorité sur laquelle il n'avait ni contrôle ni autorité. Claremont avait réduit au minimum ses contacts avec les civils de sorte qu'il avait pratiquement oublié la façon dont il fallait leur parler. Cependant, c'était dans la perspective humiliante de voir une bande d'incapables, sales et indisciplinés, réussir là où ses troupes avaient échoué que résidait la cause essentielle de son indécision. Aussi est-ce au prix d'un effort considérable qu'il parvint à parler comme il le fit.

« Très bien, shérif, j'accepte votre proposition, et je vous en remercie. Rendez-vous dans vingt minutes. Nous vous attendrons à la gare.

— J'y serai, colonel. Mais en échange, puis-je vous demander une

faveur ? Vous serait-il possible de détacher deux ou trois hommes pour escorter le prisonnier jusque dans le train ?

— Une escorte ? répéta Claremont d'un ton méprisant. Il n'a pourtant pas l'air bien dangereux !

— Tout dépend de ce que vous appelez dangereux, colonel, dit-il d'une voix suave. Tout à l'heure, dans le bar, nous avons vu qu'il n'aimait pas beaucoup la bagarre. Mais si ses antécédents signifient quelque chose, je le crois parfaitement capable de mettre le feu à l'impérial ou de faire sauter votre précieux train dès que j'aurai le dos tourné ! »

Laissant à Claremont le loisir de méditer cette joyeuse perspective, Pearce se dirigea d'un pas rapide vers l'hôtel Impérial.

« Rappelez vos hommes ! ordonna Claremont à Bellew. Conduisez le prisonnier au train ! Liez-lui les mains dans le dos et collez-lui une entrave de dix-huit centimètres. Il semble que notre ami ait la mauvaise habitude de se volatiliser.

— Pour qui vous prenez-vous ? Pour Dieu le Père ? » Le défi et la colère qu'exprimait la voix de Deakin manquaient légèrement de conviction. « Vous n'avez pas le droit de faire ça. Vous n'êtes pas un représentant de la loi. Vous n'êtes qu'un vulgaire soldat.

— Un vulgaire soldat ! Comment osez-vous... » Claremont parvint à se maîtriser et se contenta d'ajouter, avec une joie mauvaise : « Une entrave de douze centimètres, sergent Bellew.

— Avec plaisir, mon colonel. »

Il était clair que le sergent Bellew préférait de beaucoup avoir avec le colonel un ennemi commun, aussi inoffensif qu'il pût paraître, sur qui se décharger de sa mauvaise humeur, plutôt que d'être personnellement visé par la colère du colonel. Il tira un sifflet de sa tunique, prit une profonde aspiration, et lança coup sur coup trois sifflements si aigus qu'ils arrachèrent aux spectateurs un tressaillement de douleur. Claremont fit signe aux autres de le suivre et prit le chemin de la gare. Lorsqu'il eut parcouru une centaine de mètres, il s'arrêta, O'Brien à ses côtés, pour regarder en arrière. Des portes de l'impérial sortait un cortège qui devait être sans précédent dans les annales de Reese City. Le tableau bariolé qu'il constituait aurait presque pu s'intituler « Boiteux, Aveugles et Eclopés ». Parce qu'aucun des fidèles clients de l'hôtel Impérial n'eût osé étendre son whisky d'eau sous peine de faire aussitôt l'objet d'un ostracisme permanent de

la part de ses camarades, la moitié d'entre eux au moins avaient la démarche roulante et tanguante de marins au sortir d'une violente tempête. Deux surtout boitaient dangereusement, tandis qu'un troisième, qui n'était certainement pas moins saoul, se battait vaillamment avec une paire de béquilles, grâce auxquelles son pas était plutôt plus ferme que celui des autres. Au milieu d'eux, Pearce semblait distribuer de brèves instructions. O'Brien regarda la bande se disperser dans toutes les directions et se mit à hocher la tête.

« Si l'on organisait des courses où il s'agirait de retrouver une bouteille de Bourbon, je miserais sur eux tous les jours, dit-il pensivement. Je suis sûr.,.

— Oui, je sais, je sais », l'interrompit Claremont d'un air abattu pour reprendre sa marche en direction de la gare.

Un nuage de vapeur et de fumée enveloppait la locomotive. Manifestement, Banlon était prêt au départ. Lorsqu'il vit arriver Claremont, il se pencha pour lui demander : « On a retrouvé leur trace, colonel ?

— Je crains bien que non. »

Banlon hésita :

« Vous voulez toujours que je maintienne la pression ?

— Et pourquoi pas ?

— Vous voulez dire qu'on part avec ou sans le capitaine et le lieutenant ?

— C'est ce que je veux dire, en effet. Dans quinze minutes, Banlon. Dans quinze minutes exactement.

— Mais le capitaine Oakland et le lieutenant Newell...

— Ils n'auront qu'à prendre le train suivant, non ?

— Mais, colonel, il va peut-être se passer des jours...

— En ce moment, je ne suis absolument pas d'humeur à me soucier du bien-être du capitaine et du lieutenant ! » Il se tourna vers les autres et leur désigna d'un geste le marchepied avant de la première voiture. « Il fait déjà froid, et ça ne va pas tarder à être pire ; gouverneur, avec votre permission, je souhaiterais que le major O'Brien reste un peu avec moi. Jusqu'à ce que ce brave Deakin ait été

installé convenablement. Ce n'est pas que je ne fasse pas confiance à mes hommes, bien au contraire, mais avec un client comme celui-là, il vaut mieux se méfier. Et je suis persuadé que le major me sera d'un grand secours... Juste en attendant que Pearce soit de retour. »

O'Brien sourit mais ne dit rien. Le gouverneur Fairchild acquiesça d'un signe de tête et gravit rapidement les marches. L'après-midi touchait à sa fin, et, en l'espace d'un quart d'heure, la température s'était déjà considérablement refroidie.

Claremont fit un geste bref au major et se mit à longer le train d'un pas lent. De temps à autre il frappait de sa badine – qui constituait son unique concession à l'individualisme, ou à l'excentricité, suivant les points de vue – ses bottes de cheval. Sur le chapitre des trains, les connaissances du colonel Claremont étaient pratiquement nulles ; mais il était né avec un œil d'inspecteur et laissait rarement échapper l'occasion de l'exercer. En outre, bien que le convoi fût placé sous son commandement à titre provisoire, il le considérait comme son bien et jugeait bon d'y veiller avec le soin jaloux qu'il avait l'habitude d'accorder à tout ce qui lui appartenait.

La première voiture abritait le compartiment de jour des officiers (celui dans lequel le gouverneur venait de disparaître avec tant d'empressement et de gratitude), les compartiments de nuit du gouverneur et de sa nièce, et, à l'arrière, la salle à manger des officiers. Dans le deuxième wagon se trouvaient la cuisine, les couchettes d'Henry et de Carlos, respectivement steward et cuisinier, et enfin le compartiment de nuit des officiers. La troisième voiture transportait le matériel, la quatrième et la cinquième, les chevaux. Le premier quart du sixième wagon était réservé à la cuisine des troupes, dont les quartiers de nuit occupaient le reste de la même voiture et l'ensemble de la suivante. Claremont, à qui sa tournée d'inspection n'avait rien appris, atteignit enfin le wagon-frein. Comme il entendait derrière lui un bruit de sabots, il se retourna vers l'avant du train. Bellew ramenait ses brebis perdues : pour autant que Claremont pût en juger, il avait avec lui tout le détachement de cavalerie.

Le sergent Bellew lui-même ouvrait la marche. Dans la main gauche, il tenait une corde dont l'autre extrémité entourait le cou de Deakin. Etroitement entravé, celui-ci était contraint d'avancer les jambes raides, à petits pas extrêmement rapides, et sa démarche ressemblait davantage à celle d'une marionnette qu'à celle d'un être humain. Pour un adulte, c'était là une position honteuse et humiliante, mais elle laissa Claremont d'une froideur de glace. Il observa la scène jusqu'au moment où O'Brien eût rejoint Bellew, après quoi il grimpa

sur le marchepied du wagon, ouvrit la porte et entra.

Comparée au froid de l'extérieur, l'atmosphère qui régnait à l'intérieur du wagon-frein était étouffante, et d'une chaleur presque insupportable. Il n'était d'ailleurs pas difficile d'en découvrir la raison : le poêle à bois qui trônait dans l'un des angles du fourgon avait été chargé avec tant de zèle et d'amour que le disque de fonte amovible qui en occupait le dessus brillait d'un rouge éclatant. D'un côté du poêle se trouvait un coffre à bois bien rempli, qui voisinait avec une armoire à provision (selon toutes probabilités, elle aussi abondamment pourvue), et, derrière, la puissante roue du frein. De l'autre côté se trouvaient un énorme fauteuil, rembourré à l'excès, et un matelas sur lequel s'empilaient de vieilles couvertures de l'armée et ce qui semblait être deux peaux d'ours.

Presque enseveli dans les profondeurs du fauteuil, un vieillard était occupé à lire, le nez chaussé d'une paire de lunettes à monture d'acier. Il ne devait pas s'être rasé depuis plusieurs jours, et son visage était envahi de poils blancs. Quant à ses cheveux, si du moins il en avait, ils étaient dissimulés par une sorte de casquette de marinier qu'il portait enfoncée sur les oreilles pour mieux se protéger du froid. Sous un anorak de type esquimau, fait de toute une variété de fourrures indéterminables, il portait une couche impressionnante de vêtements. Enfin, pour faire obstacle aux plus sournois des courants d'air, il avait pris la précaution de s'envelopper le bas du corps dans une lourde couverture navajos.

Lorsque Claremont entra, le garde-frein leva la tête, ôta courtoisement ses lunettes et le dévisagea de ses pâles yeux bleus. Quand enfin il eut reconnu son visiteur, il eut un léger mouvement de surprise et dit : « Vraiment, c'est un honneur, colonel Claremont. » Bien que plus de soixante ans se fussent écoulés depuis le jour où il avait effectué sa seule et unique traversée de l'Atlantique, son accent irlandais était aussi prononcé que s'il avait quitté la veille seulement son Connemara natal. Il fit mine de se lever – la réalisation de cette intention eût représenté un travail considérable étant donné la façon dont il s'était installé – mais Claremont le pria de rester assis. L'autre acquiesça avec soulagement et lança vers la porte un coup d'œil significatif. Celle-ci était restée ouverte, et Claremont s'empressa d'aller la refermer.

« Devlin, je crois, dit-il.

— Seamus Devlin, pour vous servir, colonel.

— Plutôt solitaire, la vie que vous menez ici, non ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par solitaire, colonel. Je suis seul, c'est vrai, mais je ne me sens jamais solitaire. » Il referma le livre qu'il était en train de lire et le tint serré sur sa poitrine. « Pour ce qui est de la solitude le pire travail est celui du mécanicien. Bien sûr, il est avec le chauffeur, mais il ne peut pas lui parler avec le raffut que fait sa machine. Et dès qu'il pleut ou qu'il neige, il doit se tenir dehors pour voir où il va. Il gèle ou il rôtit, il n'y a pas de milieu. Je suis bien placé pour en parler, j'ai passé quarante ans sur la plate-forme. Heureusement, depuis quelques années, c'est fini. » Avec orgueil, il regarda autour de lui avant d'ajouter : « Je crois bien que maintenant c'est moi qui ai la meilleure place de toute la compagnie. J'ai mon poêle, ma nourriture, mon lit, mon fauteuil...

— Ah bon ! fit Claremont. J'aurais dû m'en douter. Il me semblait aussi que ce mobilier n'avait rien à voir avec le matériel de la Compagnie du Pacifique.

— J'ai dû l'embarquer quelque part, expliqua Devlin.

— Et vous en avez encore pour longtemps jusqu'à la retraite ? »

Devlin sourit et dit d'un air confidentiel :

« Le colonel est – comment dit-on ? – très diplomate. Oui, c'est ça, diplomate. Mais, vous avez raison, colonel, je suis peut-être un peu vieux pour faire ce boulot. Seulement, j'ai réussi à perdre mon certificat de naissance il y a des années, et la Compagnie ne sait plus très bien où elle en est avec moi ! C'est mon dernier voyage, colonel. Une fois que je serai de retour dans l'Est, ce sera la maison de ma petite-fille et un bon feu dans la cheminée.

— À celui-là, il lui faudrait l'enfer pour avoir assez chaud ! murmura Claremont entre ses dents.

— Hein ? Pardon, colonel ?

— Rien, rien. Dites-moi, Devlin, comment organisez-vous vos journées ici ?

— Eh bien ! je fais la cuisine, je mange, je dors...

— Justement, à ce propos, comment vous arrangez-vous ? Si vous êtes endormi et qu'il y a tout à coup un mauvais tournant, une pente un peu raide, comment... ?

— Pas de problème, colonel, Chris – Chris Banlon, le mécanicien – et moi, on a ce qu'on appelle aujourd'hui un système de

communication. Simplement un fil de fer dans un tuyau, mais ça marche. Chris tire dessus une douzaine de fois, et il y a ici une cloche qui me réveille. De mon côté, je sonne Chris pour l'avertir que j'ai fait surface. Ensuite il me lance un, deux, trois ou quatre coups de cloche suivant qu'il veut que je freine un peu ou beaucoup. Jusqu'ici, ça n'a jamais raté.

— Mais vous ne pouvez pas passer votre temps à manger et à dormir ?

— Je lis, colonel, je lis beaucoup. Plusieurs heures par jour. »

Claremont regarda autour de lui.

« À ce que je vois, votre bibliothèque est bien cachée.

— Je n'ai pas de bibliothèque, colonel. Je n'ai qu'un livre. Je ne lis jamais rien d'autre. » Il tendit le livre à Claremont : c'était une vieille Bible de famille qui tombait presque en lambeaux.

« Je vois. » Le colonel Claremont, qui n'allait pratiquement jamais au temple et qui n'avait de contact avec la religion qu'à l'occasion des enterrements qu'il lui fallait conduire, se sentait quelque peu mal à l'aise. « Eh ! bien, Devlin, espérons que nous allons faire bon voyage jusqu'à Fort Humboldt et que votre retour dans l'Est se passera sans encombre !

— Merci, colonel. C'est très gentil à vous. »

Devlin avait remis ses lunettes d'acier et ouvert sa Bible avant même que le colonel Claremont eût refermé la porte derrière lui.

D'un pas rapide, le colonel se dirigea vers l'avant du train. Aidé par une demi-douzaine d'hommes, Bellew s'occupait de démonter les passerelles par lesquelles les chevaux venaient de réintégrer leurs wagons.

« Bêtes et hommes, tout est prêt ? demanda Claremont.

— Oui, mon colonel.

— On peut partir dans cinq minutes ?

— Facilement, mon colonel. »

Claremont eut un geste de satisfaction et reprit sa marche. À ce moment-là, Pearce apparut au coin de la gare et se hâta vers lui.

« Je sais que vous ne le ferez jamais, colonel, mais vous devriez vraiment vous excuser auprès de Bellew et de ses hommes, dit-il.

— Vous n'avez pas retrouvé leur trace ? Rien du tout ?

— Absolument rien. J'ignore où ils sont, mais je vous donne ma tête à couper qu'ils ne sont pas à Reese City. »

Assez curieusement, Claremont fut tout d'abord soulagé que Pearce et sa bande d'énergumènes n'aient pas réussi là où ses hommes à lui avaient échoué. Cependant, il ne tarda pas à prendre conscience de ce qu'impliquait cette apparente désertion ou ce retard impardonnable, et grogna sans presque desserrer les dents : « Ils passeront en cour martiale et je les ferai vider de l'armée ! »

Pearce le regarda d'un air pensif et dit : « Je ne les connais pas, bien sûr, mais est-ce que c'était leur genre de disparaître de cette façon ?

— Dieu, non ! » Claremont donna sur sa botte un coup de badine si violent qu'il parvint à peine à réprimer une grimace de douleur. « Oakland et Newell comptaient parmi les meilleurs officiers que j'aie jamais eus sous mes ordres. Mais ce n'est pas une raison pour que je leur passe ça ! Des officiers comme eux... ! Allons, venez, shérif. Il est temps de partir. »

Pearce grimpa dans le train. Claremont jeta un coup d'œil en arrière pour voir si les portes des wagons étaient bien fermées, puis il se retourna et leva la main à l'intention de Banlon. De sa cabine, celui-ci fit un geste d'acquiescement et ouvrit la vapeur. Après quelques tours dans le vide, les roues commencèrent à adhérer, et le convoi s'ébranla lentement.

3.

Au crépuscule, le train avait déjà laissé si loin derrière lui Reese City et le plateau sur lequel était située la ville que tous deux étaient hors de vue. La haute plaine avait fait place aux premiers contreforts des montagnes ; désormais le train cheminait au centre d'une vaste vallée boisée de pins, suivant à contre-courant le tracé sinueux d'un torrent au bord duquel la voie ferrée avait été construite. Le ciel était sombre ; en se couchant, le soleil n'avait pas laissé la moindre lueur à l'horizon obscurci de lourds nuages noirs ; cette nuit, il n'y aurait ni étoiles ni lune ; par contre, il ne manquerait pas de neiger – c'était là la seule chose que promettait le ciel.

À l'abri derrière les fenêtres closes, les occupants du compartiment réservé aux officiers s'efforçaient d'oublier la tristesse glacée d'un temps qui se détériorait d'heure en heure. Dans la chaude atmosphère de calme et de confort où ils se trouvaient, il eût non seulement paru inutile mais de fort mauvais goût de s'appesantir sur les rigueurs du climat. Le luxe est un puissant analgésique, et, pour un train qui devait servir au transport de troupes, le compartiment des officiers était d'un luxe indiscutable. Deux divans profonds coupés d'accoudoirs se faisaient face contre les cloisons, tandis que des fauteuils, recouverts d'un somptueux velours broché vert, étaient disséminés çà et là. Les rideaux des fenêtres, retenus par de lourds cordons de soie, semblaient faits de même matière. Un épais tapis rouille recouvrait le fond, et plusieurs tables d'acajou voisinaient avec les sofas et les fauteuils. À l'avant, dans le coin droit, il y avait une cave à liqueurs qui manifestement n'était pas là seulement pour le plaisir des yeux. Le compartiment tout entier, baignait dans la lumière ambrée que diffusait une lampe à pétrole au cuivre rutilant.

Huit personnes occupaient le compartiment, dont sept avaient un verre à la main. Assis à côté de Marica sur le divan du fond, Nathan Pearce buvait du whisky tandis que sa voisine tenait un verre de porto. Sur l'autre sofa, le gouverneur et le colonel Claremont avaient, eux aussi, opté pour le whisky, de même que le docteur Molyneux et le major O'Brien, qui occupaient l'un et l'autre un fauteuil. Le révérend Peabody, quant à lui, buvait de l'eau minérale avec un air de supériorité vertueuse. Le seul qui n'eut droit à aucun rafraîchissement était John Deakin. Outre le fait qu'il eût été impensable d'offrir

l'hospitalité à un criminel de son acabit, ayant les mains liées derrière le dos, il lui aurait de toute façon été physiquement impossible de porter un verre à ses lèvres. Ses chevilles étaient également attachées. Il était assis par terre dans une position particulièrement inconfortable, près du couloir menant aux compartiments de nuit. En dehors de Marica, qui lui jetait de temps à autre un regard troublé, personne ne semblait ressentir la présence de Deakin comme une note discordante. Dans l'Ouest, la vie ne valait pas grand-chose, et la souffrance constituait un spectacle si familier qu'il avait perdu tout intérêt et ne suscitait plus la moindre sympathie.

Nathan Pearce leva son verre : « À votre santé, messieurs ! Ma parole, colonel, je ne savais pas que l'armée voyageait dans ces conditions-là. Rien d'étonnant si nos impôts...

— Généralement l'armée ne voyage pas dans ces conditions, shérif, coupa Claremont d'un ton sec. Nous sommes dans la voiture particulière du gouverneur Fairchild. Derrière vous se trouvent les deux compartiments normalement réservés au gouverneur et à sa femme – aujourd'hui, au gouverneur et à sa nièce – et plus loin sa salle à manger privée. Le gouverneur nous a très aimablement invités à voyager et à partager nos repas avec lui. »

À nouveau Pearce leva son verre. « En ce cas, merci à vous, gouverneur. » Il s'interrompit et regarda Fairchild d'un œil critique. « Que se passe-t-il, gouverneur, vous paraissez soucieux ? »

En effet, le gouverneur semblait légèrement embarrassé. Il avait la mine sombre, les lèvres serrées, et paraissait plus pâle qu'à l'ordinaire. Il eut un sourire contraint, vida son verre d'un trait, le remplit aussitôt, et s'efforça de parler d'un ton dégagé.

« Soucis professionnels, shérif, soucis professionnels ! La vie d'un homme politique n'est pas faite seulement de bals et de réceptions, vous savez.

— Je n'en doute pas, gouverneur. » Puis, poussé par la curiosité, Pearce reprit : « Pourquoi donc avez-vous entrepris ce voyage ? Je veux dire, en tant que civil... » O'Brien l'interrompt :

« Dans son Etat, le gouverneur a les pleins pouvoirs militaires, Nathan. Vous devriez le savoir.

— Certaines questions importantes requièrent ma présence et mes soins à Fort Humboldt », expliqua Fairchild d'une voix pontifiante. Il regarda Claremont, qui lui adressa un léger signe de tête. « Je ne peux

vous en dire plus, en tout cas pour le moment. »

Pearce prit un air satisfait et abandonna le sujet. Un silence contraint envahit le compartiment, silence que vint par deux fois interrompre l'entrée d'Henry, l'interminable steward à la maigreur presque squelettique, qui vint d'abord remplir les verres puis recharger le poêle. Le menton de Deakin était tombé sur sa poitrine et il avait fermé les yeux : peut-être essayait-il de s'extraire du monde extérieur ? Peut-être s'était-il tout bonnement endormi ? Ce qui n'aurait pas été un moindre exploit étant donné l'inconfort de sa position et les secousses toujours plus fréquentes qui risquaient à chaque instant de lui faire perdre l'équilibre. Le train, qui désormais ne montait plus, avait pris de la vitesse et commençait à se balancer d'un côté à l'autre. Même pour ceux qui étaient dans des sièges abondamment rembourrés, le mouvement devenait de plus en plus désagréable.

D'une voix timide, Marica demanda au gouverneur : « Pourquoi allons-nous si vite, oncle Charles ? Est-il vraiment nécessaire de rouler à cette vitesse ? »

Claremont répondit à la place du gouverneur : « Le mécanicien a reçu l'ordre d'aller aussi vite que possible, mademoiselle. Le train transporte des troupes de renfort, et nous ne pouvons nous permettre de perdre du temps.

La cavalerie américaine n'aime pas se faire attendre ; or, nous avons déjà pris deux jours de retard sur le programme prévu... » Il leva les yeux tandis que Henry entrait pour la troisième fois. Sur le ton sinistre d'un dyspepsique pour qui le seul fait de vivre constitue un fardeau insupportable, celui-ci annonça enfin :

« Gouverneur, colonel, le dîner est servi. »

Meublée avec le même luxe que le salon, la salie à manger était petite et ne comprenait que deux tables de quatre places chacune. Le gouverneur, sa nièce, Claremont et O'Brien s'installèrent à l'une d'elles, tandis que Pearce, le docteur Molyneux et le révérend Peabody s'asseyaient à l'autre. Des bouteilles de vin rouge et de vin blanc occupaient le centre des tables, et, par un tour de passe-passe dont Henry avait le secret, le vin blanc était parfaitement frappé. Henry lui-même s'activait alentour avec une sombre et paisible efficacité.

Lorsque Henry fit mine de lui verser du vin, Peabody leva une main austère pour repousser son offre, et, dans un geste qu'il voulait significatif, détourna son verre sur la nappe, avant de ramener vers

Pearce un regard où se mêlaient l'horreur et la fascination.

« Par le plus grand des hasards, dit-il d'une voix pointue, le docteur et moi venons de l'Ohio ; eh bien ! malgré la distance, nous avons tous deux entendu parler de vous. Et c'est une curieuse sensation, je vous assure, très curieuse même. Je veux dire, d'être assis là et d'avoir en face de soi le shérif le plus célèbre de l'Ouest.

— Vous voulez dire connu, Révérend, rectifia Pearce avec un sourire.

— Non, non, célèbre, c'est le mot qui convient. » Peabody parlait avec une hâte fébrile. « Je suis un homme de paix, un homme de Dieu, si vous voulez, mais je suis parfaitement conscient que c'est votre devoir qui vous a enjoint de tuer tous ces Indiens... »

Pearce l'interrompt pour protester :

« Doucement, Révérend, doucement. Il n'y en a pas eu tant que ça, à peine une poignée, et seulement lorsque j'y ai été contraint. D'ailleurs, je ne sais même pas s'il m'est arrivé de tuer un Indien ; c'était surtout des Blancs, des criminels, des hors-la-loi, et il y a bien longtemps. Aujourd'hui, je suis comme vous, un homme de paix. Demandez au gouverneur, il pourra vous le confirmer.

— Alors, pourquoi portez-vous deux revolvers ? insista Peabody.

— Parce que, sans eux, je serais mort. Il y a au moins une douzaine d'hommes – surtout des hommes qui viennent de sortir de prison où ils sont allés par mes soins – qui rêvent d'avoir ma peau. Comme je me suis fait une certaine réputation au maniement du revolver, personne n'ose m'attaquer tant que je porte mon arme. Mais si je me baladais sans rien, ma réputation me protégerait à peu près aussi efficacement qu'une feuille de papier. » Pearce porta les mains à ses étuis. « Ce ne sont pas des armes offensives, Révérend. Ce sont plutôt mes polices d'assurance. »

Peabody s'efforçait de cacher son incrédulité :

« Un homme de paix ?

— Maintenant, oui. Il fut un temps où j'étais éclaireur dans l'armée ; chasseur d'indiens, si vous préférez. Il y en a encore pas mal dans les environs. Mais on finit par en avoir marre de tuer.

— Qui, on ? Vous ? »

Malgré tous ses efforts pour paraître indifférent, il était évident que le pasteur n'était toujours pas convaincu.

« Pour pacifier les Indiens, il y a d'autres façons que celle qui consiste à leur tirer dessus. J'ai demandé au gouverneur ici présent de me nommer leur représentant pour la région. J'essaie de régler les différends qui surviennent entre les Blancs et eux, je m'occupe des réserves, je m'efforce de mettre fin au trafic d'armes et de whisky, et je veille à ce que les Blancs qui n'ont rien à faire ici ne mettent pas les pieds dans la région. » Il sourit. « Tout cela fait partie de mon travail de shérif. C'est très lent, mais je fais certains progrès. Je crois même que les Paiutes commencent à avoir confiance en moi. D'ailleurs, ça me rappelle... » Il se tourna vers l'autre table et lança : « Colonel ! »

Claremont leva un sourcil interrogateur.

« Je crois qu'on ferait bien de tirer les rideaux. Nous sommes en train de traverser un territoire hostile, et il vaudrait peut-être mieux éviter d'attirer l'attention sur nous.

— Déjà ? Enfin, vous savez mieux que nous. Henry ? Vous avez entendu ? Vous irez ensuite dire au sergent Bellew de faire la même chose. »

Peabody tira Pearce par la manche. Son visage reflétait une profonde appréhension.

« En territoire hostile, dites-vous ? Des Indiens hostiles ?

— C'est nous qui les appelons ainsi. »

L'indifférence avec laquelle Pearce avait parlé ne fit qu'accentuer la crainte de Peabody.

« Mais..., mais vous avez dit qu'ils avaient confiance en vous !

— C'est exact. Ils ont confiance en moi.

— Ah ! »

La réponse n'était pas claire, mais Peabody renonça à approfondir. Il se contenta de déglutir plusieurs fois coup sur coup avant de s'abîmer dans le silence.

Henry servit le café dans le salon, où O'Brien fit preuve d'une rare efficacité en distribuant à la ronde Cognac et liqueurs. Toutes les fenêtres étaient hermétiquement closes, et le dessus du poêle

commençait à virer au rouge ; aussi, la température avait-elle largement dépassé les vingt-cinq degrés. Mais personne ne semblait s'en inquiéter : dans l'Ouest, les extrêmes de chaleur et de froid appartenaient à la vie quotidienne et chacun s'en accommodait. Les rideaux de velours étaient soigneusement tirés. Appuyé sur un coude, Deakin avait les yeux ouverts et semblait dans une position plus inconfortable que jamais ; mais l'inconfort étant, comme la chaleur et le froid, un phénomène journalier, personne ne prenait garde à lui, sinon Marica, qui continuait à lui jeter de temps en temps un coup d'œil contrarié. Après avoir échangé avec les autres quelques banalités, le docteur Molyneux posa son verre sur la table, se leva, s'étira, et étouffa un discret bâillement du revers de la main.

« Vous m'excuserez, dit-il, mais j'ai une dure journée en perspective, et à mon âge on a besoin de sommeil.

— Une dure journée, docteur ? demanda poliment Marica.

— Eh oui ! je le crains. La plupart des médicaments n'ont été chargés qu'hier à Ogden. Il faut que je vérifie tout cela avant que nous arrivions à Fort Humboldt. »

Marica le regardait d'un air amusé : « Pourquoi cette hâte, docteur ? » Et, n'obtenant pas de réponse, elle ajouta en souriant : « Est-ce que cette épidémie de grippe, ou de grippe intestinale, je ne sais trop, aurait déjà échappé à tout contrôle ? »

Molyneux ne lui rendit pas son sourire. « L'épidémie de Fort Humboldt... » commença-t-il avant de s'interrompre d'un air gêné. Il regarda un instant Marica, chercha des yeux le colonel Claremont, et reprit d'une voix décidée : « Je crois qu'il serait vain de cacher la vérité plus longtemps. Non seulement vain, mais enfantin et insultant face à des adultes qui apparemment jouissent de toutes leurs facultés ! Je l'admets, il y avait certaines raisons de garder le secret afin d'éviter des craintes inutiles – et parfaitement justifiées, d'ailleurs –, mais tous ceux qui voyagent à bord de ce train sont parfaitement coupés du monde, et ils le resteront jusqu'au moment où nous arriverons à Fort Humboldt, et où ils ne manqueront pas de découvrir... »

Claremont leva une main lasse pour interrompre les explications de Molyneux. « Je comprends, docteur, je comprends. Et je crois aussi qu'il vaut mieux parler. » Puis, se tournant vers les autres : « Le docteur Molyneux n'est pas un médecin de l'armée, et il ne le sera jamais. Ce n'est pas non plus un médecin ordinaire, mais un éminent spécialiste des maladies tropicales. Et les troupes qui sont à bord de ce train ne sont pas à proprement parler des troupes de renfort, mais

plutôt de remplacement puisqu'elles viennent pour prendre la place des nombreux soldats morts à Fort Humboldt. »

Sur le visage de Marica, une expression de peur succéda vite à l'étonnement. Sa voix maintenant n'était plus qu'un chuchotement :

« Les nombreux soldats qui sont morts...

— Miss Fairchild, j'aurais préféré que nous n'ayons pas à répondre à vos questions concernant la vitesse du train ou la hâte du docteur Molyneux, ni à celles du shérif à propos des préoccupations du gouverneur. » Il passa sur ses yeux une main fatiguée et poursuivit en hochant la tête : « Fort Humboldt est le siège d'une terrible épidémie de choléra. »

Parmi les auditeurs du colonel, seules deux personnes réagirent violemment à cette déclaration. Le gouverneur, Molyneux et O'Brien connaissaient déjà l'existence de l'épidémie ; Pearce se contenta de lever un sourcil étonné ; quant à Deakin, c'est à peine s'il parut enregistrer ce qu'on venait de dire ; apparemment, il savait mieux encore que le shérif dissimuler ses émotions. Un observateur étranger aurait peut-être été déçu par cette absence de réaction, mais il se serait vite consolé en voyant Marica et le révérend Peabody. Le visage de la première exprimait l'angoisse et l'horreur, et, pour ce qui est du second, il semblait pétrifié d'étonnement. Marica fut la première à parler :

« Le choléra ! le choléra ! Et mon père...

— Je sais, mon enfant, je sais. » Le gouverneur se leva et vint passer un bras réconfortant autour des épaules de sa nièce. « J'aurais voulu t'épargner ça, Marica, mais j'ai pensé que si... enfin, que si ton père était malade, tu désirerais sans doute... »

Revenu de son choc, le révérend Peabody était maintenant en proie à une vive agitation. L'air outré, il avait bondi de son fauteuil comme un diable de sa boîte.

« Comment osez-vous ! s'écria-t-il d'une voix de fausset. Comment osez-vous, gouverneur Fairchild ! Exposer cette pauvre enfant aux risques, aux odieux risques de cette... de cette effroyable pestilence. Les mots me manquent. J'insiste pour que nous retournions immédiatement à Reese City et... et...

— Retourner comment ? demanda O'Brien en s'efforçant de garder un ton neutre. Ce n'est pas facile de faire faire demi-tour à un train sur

une voie unique.

— Pour l'amour du ciel, mon révérend, pour qui nous prenez-vous ? » L'irritation de Claremont n'aurait pu être plus évidente. « Des assassins ? des candidats au suicide ? ou simplement des fous ? Nous avons dans ce train suffisamment de provisions pour tenir un mois, et nous resterons tous à bord jusqu'au moment où le docteur Molyneux pourra nous assurer qu'il n'y a plus aucun danger de contagion.

— Mais c'est impossible, impossible ! s'exclama Marica d'une voix désespérée en agrippant Molyneux par le bras. Je sais que vous êtes médecin, mais les médecins ont autant de chances, sinon plus, d'attraper le choléra que n'importe qui ! »

Molyneux tapota affectueusement la main de Marica. « Pas moi, mademoiselle, pas moi. J'ai déjà eu le choléra et j'en suis revenu. Je suis immunisé. Bonne nuit. »

Toujours à moitié couché et à moitié assis, Deakin demanda : « Et où l'avez-vous attrapé, docteur ? »

Chacun le regarda avec surprise. Des criminels, comme des enfants, on attend en général qu'ils s'abstiennent de parler. Pearce se leva à demi, mais Molyneux l'arrêta d'un geste.

« En Inde, répondit-il enfin. Où j'ai étudié la maladie. »

Il eut un sourire douloureux. « De très, très près ! Pourquoi ? !

— Par curiosité. Quand ça ?

— Il y a huit ou dix ans. Mais pourquoi ? ;

— Vous avez entendu ce que le shérif vous a lu sur mon compte ? J'ai fait un peu de médecine et ça m'intéresse, c'est tout. »

Durant quelques instants, Molyneux étudia Deakin avec une attention soutenue, après quoi il adressa un bref : signe de tête aux autres et quitta le compartiment.

« Ce n'est pas très gai, dit Pearce d'un ton rêveur. J'entends ce que vous venez de nous apprendre. Combien de morts aux dernières nouvelles ? Je veux dire, parmi la garnison. »

Le colonel jeta un coup d'œil interrogateur en direction de O'Brien. Aussitôt celui-ci répondit d'une voix péremptoire :

« Selon les derniers renseignements que nous ayons reçus, il y a de

cela six heures environ, il y en aurait quinze. Et cela, pour un total de soixante-seize personnes. Pour ce qui est du nombre des malades, nous n'avons aucune information, mais, d'après Molyneux qui connaît fort bien la question, il faut s'attendre, étant donné le nombre des décès, à ce que les deux tiers ou les trois quarts de la garnison soient atteints.

— Autrement dit, il ne doit rester qu'une quinzaine de soldats pour défendre le fort ? constata Pearce.

— C'est possible.

— Une occasion unique pour Main Pâle ! Est-ce qu'il est au courant ?

; – Main Pâle ? Le sanguinaire chef des Paiutes ? »

Pearce acquiesça et le major poursuivit : « C'est probable, mais après avoir étudié cette éventualité, nous avons décidé de ne pas en tenir compte. Nous connaissons tous la haine malade que Main Pâle voue aux Blancs en général et à la cavalerie américaine en particulier. Mais nous savons aussi qu'il est loin, très loin d'être un idiot. Si ce n'était pas le cas, il y a longtemps que l'armée ou (et là O'Brien se permit un sourire entendu) quelque intrépide shérif de l'Ouest aurait mis la main sur lui. Non, si Main Pâle sait dans quelle situation désespérée se trouve Fort Humboldt, il l'évitera comme la peste. » Et, avec un sourire, glacé cette fois, il ajouta encore : « Désolé, je ne voulais pas faire de l'esprit.

— Et mon père ? demanda Marica en tremblant.

— En bonne santé pour autant que nous le sachions.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis désolé. » O'Brien prit le bras de Marica, d'un air paternel. « Je voulais dire que nous n'en savons pas plus que vous sur ce point.

— Quinze des enfants de Dieu sont arrivés au port, commenta Peabody d'une voix qui semblait sortir des profondeurs du sépulcre. Je me demande combien d'autres de ces pauvres âmes auront gagné le ciel d'ici demain matin.

— Vous le saurez à l'aube », dit sèchement le colonel Claremont. Il était clair que, pour lui, le révérend Peabody était la dernière personne dont la présence fût souhaitable dans les circonstances actuelles.

« Comment ça, nous le saurons à l'aube ? demanda Pearce avec un haussement de sourcil imperceptible. Par quel moyen ?

— Il n'y a pas de miracle, répondit Claremont. Nous avons un télégraphe portatif à bord. Nous le branchons sur les fils télégraphiques des chemins de fer et nous pourrons ainsi entrer en contact avec Fort Humboldt. »

Il regarda Marica qui se préparait à partir : « Vous nous quittez, miss Fairchild ?

— Je suis... je suis seulement un peu fatiguée. » Elle eut un pale sourire. « Ce n'est pas votre faute, colonel mais vous êtes le porteur de bien mauvaises nouvelles. »

Elle fit quelques pas, s'arrêta à l'entrée du couloir, jeta un long regard à Deakin, et se retourna pour faire face à Pearce.

« Et ce pauvre homme, on ne va rien lui donner à manger et à boire ?

Pauvre homme ! » Le mépris évident qui perçait dans la voix de Pearce visait Deakin et non pas Marica.

« Auriez-vous le courage de répéter ces mots devant les parents de ceux qui sont morts dans l'incendie de Lake's Crossing ? Il est loin d'être maigre. Il survivra.

— Mais vous n'avez tout de même pas l'intention de le laisser attacher toute la nuit ?

— Si, justement. Je ne couperai pas ses liens avant demain matin.

— Demain matin ?

— Demain matin. Et ce ne sera pas à cause de la tendresse qu'il m'inspire. Mais nous serons alors en territoire ennemi et il n'essayera pas de s'échapper. Un Blanc seul, sans arme et sans cheval, ne tiendrait pas deux heures parmi les Paiutes. Dans cette neige, un enfant de deux ans retrouverait sa trace – et de toute façon, il mourrait de faim ou de froid. Et si nous savons peu de chose sur Maître John Deakin, nous avons eu l'occasion de voir à quel point il tenait à sa peau.

— Alors, il va rester là et souffrir toute la nuit ?

— C'est un assassin, un incendiaire, un voleur, un tricheur et un

lâche, expliqua patiemment Pearce. Ce n'est pas exactement le genre d'homme qui mérite votre pitié, mademoiselle.

— Comme vous n'êtes pas exactement le genre d'homme qui mérite le titre de shérif, monsieur Pearce ! » À en juger d'après l'étonnement qui se lisait sur le visage des spectateurs, ce soudain éclat n'emporta pas l'adhésion générale. « Ou peut-être ne connaissez-vous pas la loi ? Ah ! non, mon oncle, pas de *calme-toi, ma chérie* ! La loi des Etats-Unis est limpide sur ce point. Un homme est innocent tant qu'il n'a pas été reconnu coupable ; or, M. Pearce a déjà jugé et condamné cet homme, et je ne m'étonnerais pas qu'il le pende au premier arbre qui lui plaira. La loi ! Montrez-moi la loi qui vous autorise à traiter un homme comme un chien enragé ! »

Dans un tourbillon de jupe, Marica opéra une brusque sortie. Aussitôt, O'Brien dit, avec un visage de bois : « Je croyais que vous connaissiez cette loi, Nathan. » Pearce le foudroya du regard, puis, avec un sourire contraint, il empoigna son verre.

À l'Ouest, l'horizon s'était encore assombri. Dans le lointain, la masse blanchâtre des sommets inscrivait ses contours indistincts sur des nuages menaçants, d'un noir violacé. Au haut des pentes boisées, les pins étaient déjà couverts de neige, et, dans les parties les moins accidentées de son cours sinueux, la rivière commençait à geler. Le train, qui s'essouffait maintenant à l'assaut d'une pente particulièrement raide, pénétrait toujours plus avant dans les ténèbres glacées des montagnes.

Le contraste qui régnait entre l'extérieur et la chaude atmosphère du train n'aurait guère pu être plus marqué, mais Deakin, désormais seul dans le compartiment des officiers, n'était pas d'humeur à l'apprécier. En fait, il ne jouissait pas plus de la bonne chaleur que diffusait le poêle que de la douce lumière de l'unique lampe à pétrole. Toujours par terre, il s'était effondré sur le côté et grimaçait de douleur tandis qu'il essayait une fois encore de se débarrasser des cordes qui lui liaient les mains derrière le dos. Devant la vanité de ses efforts, il renonça bientôt à sa tentative et retourna à l'immobilité aussi brusquement qu'il en était sorti.

Cependant, Deakin n'était pas le seul à être réveillé. Assise toute droite sur l'étroite couchette qui occupait plus de la moitié de sa minuscule cabine, Marica mordillait nerveusement sa lèvre inférieure et jetait de temps à autre un regard irrésolu en direction de la porte. Ses pensées tournaient d'ailleurs autour du sujet qui monopolisait l'attention de Deakin, à savoir la situation d'inconfort où se trouvait ce

dernier. Soudain décidée, elle se mit debout, se drapa dans une couverture, gagna silencieusement le couloir et referma sans bruit la porte derrière elle.

Elle colla une oreille indiscrète contre la porte de la cabine voisine de la sienne : à en juger d'après les ronflements sonores qui s'en échappaient, le gouverneur de l'Etat du Nevada avait pris la sage décision d'oublier ses soucis jusqu'au lendemain. Satisfaite, Marica s'éloigna d'un pas résolu et poussa la porte du salon. Après l'avoir refermée, elle regarda Deakin. Celui-ci tourna les yeux vers elle sans que son visage ne trahît le moindre sentiment. Marica s'efforça de parler d'un ton calme et détaché.

« Ça va ? »

— On ne peut mieux ! » Deakin la regardait maintenant avec une expression légèrement intéressée. « Est-ce que la nièce du gouverneur ne serait pas exactement la gentille petite poupée dont elle a l'air ? Savez-vous ce que votre oncle, ou le colonel, ou même Pearce feraient s'ils vous trouvaient ici ? »

— Et qu'est-ce qu'ils feraient ? » Sa voix n'était pas dépourvue d'aigreur. « Je ne crois pas que vous soyez dans une position qui vous autorise à faire la morale à qui que ce soit, monsieur Deakin. Et je vous rappellerai qu'à notre époque les choses ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient il y a cent ans. Je me débrouille très bien sans nourrice et sans chaperon, merci. Je vous ai demandé comment vous alliez. »

Deakin soupira.

« C'est ça, allez-y ! profitez pendant que je ne peux pas me défendre ! Comme je vous l'ai déjà dit, je vais très bien. Je dors toujours dans cette position. »

— Si vous voulez faire de l'esprit, cherchez autre chose que les sarcasmes ; avec moi, ça ne marche pas. » La voix de Marica était glacée. « D'ailleurs, j'ai l'impression de perdre mon temps. J'étais venue vous demander si je pouvais vous apporter quelque chose ? »

— Désolé. Je ne voulais pas vous blesser. Mais John Deakin n'est pas dans la meilleure des formes. Quant à votre proposition, vous avez entendu ce que le shérif vous a dit : vous gaspillez votre sympathie avec moi.

— Ce que le shérif dit ne me fait ni chaud ni froid. » Elle feignit de

ne pas remarquer la légère surprise et l'intérêt croissant que reflétait le visage de Deakin. « Il reste de la nourriture à la cuisine.

— Merci, mais j'ai complètement perdu l'appétit.

— À boire ?

— Vous dites ? Il me semble soudain entendre une douce musique ». Au prix d'un effort considérable, il se redressa et s'assit, le dos droit. « Je les ai regardés boire toute la soirée, et comme spectacle, on peut rêver plus désaltérant ! Mais je n'aime pas être nourri à la cuiller. Pourriez-vous me détacher les poignets ?

— Vous... quoi ? Est-ce que j'ai l'air d'une folle ? Une fois que vous aurez les mains libres, vous... vous...

— Auriez-vous peur pour votre joli cou ? » Il considéra plus attentivement la gorge de Marica, tandis qu'elle l'observait dans un silence de pierre. « Il est vraiment joli, mais pour l'instant je ne crois pas que je pourrais lui faire grand mal. Je me demande même si je vais être capable de tenir un verre de whisky. Vous avez vu mes mains ? »

Il pivota sur lui-même pour les lui montrer. Elles étaient bleues et dangereusement enflées ; les liens mordaient profondément dans la chair boursouflée des poignets.

« Quels que soient ses défauts, je ne crois pas qu'on puisse reprocher à notre brave shérif de manquer de zèle lorsqu'il s'agit de ligoter, quelqu'un. »

Marica gardait les lèvres serrées, mais dans ses yeux se lisait un mélange de colère et de compassion.

« Vous me promettez... ? » dit-elle enfin d'une voix hésitante.

« À mon tour de vous demander si j'ai l'air d'un fou. M'enfuir ? Avec tous les Paiutes qu'il y a dans le secteur ? Non. Décidément, je préfère le whisky du gouverneur. »

Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il puisse y goûter. Une minute avait suffi à Marica pour le détacher, mais il en avait fallu quatre autres à Deakin, qui avait sautillé jusqu'au fauteuil le plus proche, pour retrouver l'usage de ses mains engourdis. Malgré la douleur cuisante qu'il ne pouvait manquer de ressentir tandis que sa circulation se rétablissait, il demeura parfaitement impassible. Après l'avoir attentivement observé, Marica lança :

« J'ai l'impression que John Deakin est plus coriace qu'on veut bien le dire.

— Quel jeu ne jouerait-on pas pour plaire aux dames ! » Il fit jouer les articulations de ses doigts. « Je croyais vous avoir entendu parler de boisson, miss Fairchild ? »

Elle lui apporta un verre de whisky. Deakin en but la moitié d'un trait, poussa un soupir de satisfaction, posa son verre sur la table voisine et se baissa pour détacher ses chevilles. Marica bondit de son siège, et, les poings serrés, elle resta une fraction de seconde à le contempler d'un air ahûri. Un instant plus tard, elle sortait en courant du compartiment. Lorsqu'elle revint, Deakin était toujours occupé à défaire ses liens. Il leva la tête et regarda d'un œil désapprobateur le petit pistolet à crosse de nacre qu'elle pointait dans sa direction.

« Comment se fait-il que vous vous baladiez avec ce genre de jouet ?

— Mon oncle a dit que si jamais les Indiens m'attrapaient... » Elle s'interrompit, furieuse. « Monstre ! Vous êtes un monstre ! Vous m'aviez promis...

— Lorsqu'on a affaire à un type qui est à la fois assassin, incendiaire, voleur, tricheur et lâche, on ne doit pas s'étonner de découvrir qu'il est aussi menteur. Il fallait même que vous soyez stupide pour ne pas vous y attendre. » Ayant ôté les liens de ses chevilles, il se mit sur pieds, fit quelques pas d'une démarche incertaine et, sans avoir l'air d'y toucher, lui prit l'arme des mains tout comme si elle n'avait jamais eu l'intention de tirer – ce qui d'ailleurs était le cas. Ensuite, il la poussa doucement dans un fauteuil, posa le petit pistolet sur ses genoux et retourna s'asseoir à sa place. « Reprenez votre calme, je vous prie. Et rassurez-vous, je n'avais pas l'intention de m'enfuir, mais seulement de me dégourdir les jambes. Cela vous ferait-il plaisir de voir mes chevilles ?

— Non ! » Manifestement, elle s'en voulait beaucoup d'avoir manqué de fermeté.

« Pour ne rien vous cacher, à moi non plus. Est-ce que vous avez toujours votre mère ?

— Est-ce que... quoi ? » Elle était désarçonnée par une question aussi inattendue. « Je ne vois pas le moins du monde en quoi cela vous concerne ?

— Il faut bien trouver un sujet de conversation. Vous savez à quel point les choses sont difficiles lorsque deux personnes se rencontrent pour la première fois. » À nouveau il se leva, et, en boitillant, il se mit à faire les cent pas dans le compartiment. « Alors, est-ce que votre mère... ?

— Oui, j'ai toujours ma mère », l'interrompit-ellë brusquement.

« Mais elle ne jouit pas d'une excellente santé ?

— Comment le savez-vous ? Et en quoi cela vous regarde-t-il ?.

— ' En aucune façon. Je suis simplement affligé d'une curiosité insatiable.

— Et d'un goût immodéré pour le bavardage. » Bien qu'elle ne semblât pas d'humeur à plaisanter, Marica émit une sorte de rire. « Que de mots, monsieur Deakin ! Que de beaux mots !

— C'est en tant que lecteur à l'Université que j'y ai pris goût. Voyez-vous, il est très important de donner aux étudiants l'impression qu'on est plus intelligent qu'eux. Ainsi, votre mère est souffrante, enchaîna-t-il. Sinon ç'aurait été à elle, et non pas à vous, de rejoindre votre père. Pourtant, j'aurais pensé que la place d'une fille se trouvait plutôt au côté de sa mère, surtout lorsque celle-ci est malade, et je m'étonne beaucoup qu'on vous ait autorisée à vous rendre dans un fort où sévit le choléra et où les Indiens se montrent si peu accueillants. Cela ne vous étonne-t-il pas, miss Fairchild ? J'imagine que votre père a dû beaucoup insister – et en invoquant Dieu sait quels prétextes – pour vous décider à partir. Est-ce par lettre qu'il vous a demandé d'aller le rejoindre ?

— Je n'ai pas à répondre à vos questions », dit-elle. Cependant, il était clair que celles-ci étaient loin de la laisser indifférente.

« En plus des nombreux défauts que le shérif a eu la gentillesse de mentionner, reprit Deakin, on me reconnaît généralement une impertinence peu commune. Par lettre ? Non, bien sûr ! C'était par télégraphe. Tous les messages urgents sont transmis par le télégraphe. » Puis, passant brusquement à une autre sujet : « Votre oncle, le colonel Claremont et le major O'Brien, vous les connaissez tous bien, évidemment ?

— Vraiment, monsieur Deakin, vous êtes insupportable ! s'exclama Marica, dont le visage s'était à nouveau fermé.

— Merci, merci. » Deakin se rassit, termina son verre, et se mit à

rattacher ses chevilles. « C'est tout ce que je voulais savoir. » Il se leva, prit une autre corde et se retourna, les mains jointes derrière le dos. « Auriez-vous l'obligeance... ? Mais sans serrer tout à fait autant, cette fois-ci.

— Pourquoi vous intéressez-vous tellement à moi ? demanda lentement Marica. J'aurais pensé que vous aviez suffisamment de soucis et de problèmes...

— Mais j'en ai suffisamment, ma chère. J'essayais seulement de les oublier. » Il ferma les yeux tandis que la corde se resserrait sur ses poignets enflammés. « Maintenant ça va, ça va », dit-il en protestant.

Elle n'ajouta rien. Lorsqu'elle eut fait le dernier nœud, elle aida Deakin à s'asseoir, puis à se coucher, et quitta le compartiment, toujours sans prononcer un mot. Lorsqu'elle fut de retour dans sa propre cabine, elle referma doucement la porte derrière elle et s'assit sur sa couchette, où elle resta longtemps immobile, les yeux dans le vague et le visage pensif.

Dans la cabine brillamment éclairée de la locomotive, Banlon, le mécanicien, avait le visage pensif, lui aussi. Il partageait son temps et son attention entre le contrôle des cadrans et l'examen de la voie qui se déroulait devant lui. Penché à la fenêtre, il pouvait voir aussi la masse noire des nuages qui, se déplaçant rapidement vers l'est, obscurcissait maintenant plus de la moitié du ciel. Bientôt les ténèbres seraient presque totales malgré la blancheur de la neige qui, outre les sommets et les pins, commençait désormais à recouvrir le sol.

Anormalement maigre, le teint sombre, le visage coupé de deux énormes rides qui, des oreilles au nez, traversaient ses joues parcheminées, Jackson, le chauffeur, semblait être le double de Banlon. En dépit du froid, il transpirait abondamment. Pour maintenir une pression maximale constante sur des pentes aussi raides que celles qu'ils gravissaient, il fallait sans cesse recharger la chaudière, et Jackson en était réduit à jouer le rôle d'esclave au service d'un maître tyrannique. Il lança une dernière brassée de bois sur le lit de charbon incandescent, s'essuya le front avec une serviette sale et referma d'un geste sec la porte de la chambre à combustion. Aussitôt, la plate-forme tomba dans une demi-obscurité.

Banlon quitta la fenêtre pour se diriger vers les commandes. Soudain, un fracas métallique assourdissant emplit la cabine de la locomotive. Banlon dévida un chapelet d'injures tandis que Jackson demandait d'une voix aiguë : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Sans prendre la peine de répondre, Banlon se précipita vers le frein. Après un instant de silence, un hurlement déchirant se fit entendre tandis que le train ralentissait soudain dans un vacarme de tampons entrechoqués. À l'intérieur des wagons, les quelques personnes encore éveillées – à l'exception de Deakin, toujours ficelé – et la plupart de ceux que le bruit avait brusquement tirés de leur sommeil, s'étaient agrippés au point d'appui le plus proche afin d'amortir les violentes secousses qui ébranlèrent le convoi avant l'arrêt total. Quant à ceux qui étaient restés endormis, ils se retrouvèrent à terre avant d'avoir compris ce qui s'était passé.

« C'est encore cette saloperie de régulateur ! s'exclama Banlon. Sonne Devlin ! » Il prit une lampe à pétrole pour examiner l'appareil défectueux. « Et ouvre la chambre à combustion, on y verra mieux qu'avec cette putain de lampe ! »

Jackson fit ce qu'on lui demandait, après quoi il se pencha à la fenêtre et regarda vers l'arrière.

« En voilà qui s'amènent, annonça-t-il. Ils ne m'ont pas l'air très content.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? dit Banlon d'un ton aigre. Qu'ils viennent nous remercier de leur avoir sauvé la vie ? » À son tour il regarda dehors, mais de son côté cette fois. « Une autre délégation de clients satisfaits s'amène par ici. »

Cependant, tous les passagers ne se dirigeaient pas vers l'avant du train. Ombre dans les ténèbres, l'un d'entre eux sauta d'un wagon, jeta un bref coup d'œil autour de lui, s'accroupit un instant au bord de la voie, puis plongea vers la rive du torrent qui coulait au-dessous. Il rabattit sur le front la visière de sa casquette de raton laveur et se mit à courir dans la direction opposée à la locomotive.

En dépit de sa toute récente claudication – il comptait parmi les voyageurs qui ne s'étaient pas réveillés à temps, et la brusque rencontre de sa hanche droite avec le plancher avait été pour le moins violente –, le colonel Claremont fut le premier à atteindre la cabine du mécanicien. Non sans difficulté, il se hissa sur la plate-forme.

« Qu'est-ce qui vous prend, Banlon ? Vous avez l'intention de nous réduire en compote ?

— Désolé, colonel. » Banlon était très raide, très correct, très convenable. « je ne fais que suivre le règlement. Contrôle d'urgence. J'ai des problèmes avec le régulateur qui...

— Pas de détails, l'interrompit Claremont en massant précautionneusement sa hanche douloureuse. Combien de temps vous faudra-t-il pour réparer ? Toute la nuit, j'imagine ! »

Banlon eut un sourire entendu d'expert : « Cinq minutes tout au plus, colonel. »

Comme Banlon se remettait au travail, l'homme à la casquette de raton laveur s'arrêta brusquement au pied d'un poteau télégraphique. S'étant retourné, il constata avec satisfaction que le wagon de queue se trouvait désormais à soixante mètres au moins derrière lui. Après s'être passé autour du corps une longue ceinture enserrant le poteau, il se mit à grimper. Arrivé au sommet, il sortit une pince avec laquelle il coupa les fils du côté de l'isolateur opposé au train. Tandis que les fils s'enfonçaient lentement dans l'obscurité, l'homme se laissa glisser sur le sol.

Sur la plate-forme, Banlon se redressa. « Ça y est ? » lui demanda Claremont.

Banlon mit devant la bouche une main noire de crasse pour étouffer un prodigieux bâillement.

« Ça y est, dit-il enfin.

— Etes-vous sûr de pouvoir tenir toute la nuit ? s'inquiéta Claremont qui, l'espace d'un instant, avait oublié sa hanche.

— Du café chaud, c'est tout ce dont nous avons besoin, et nous avons ici ce qu'il faut pour en préparer. Mais si demain vous pouviez nous remplacer, Jackson et moi...

— J'y veillerai. »

Si Claremont parlait d'un ton sec, ce n'était pas par animosité à l'égard de Banlon, mais simplement parce que sa hanche réclamait à nouveau toute son attention. D'un pas raide, il descendit sur la voie, longea la locomotive et remonta dans le wagon de tête, tandis que le convoi se mettait lentement en marche. Au même instant, l'homme à la casquette de fourrure débouchait au sommet du remblai, sur la droite du train désormais en mouvement, et, après avoir regardé autour de lui, s'élançait en avant et sautait sur le marchepied arrière de la troisième voiture.

4.

Le jour se leva, et il se leva tard, comme c'est toujours le cas dans les vallées montagneuses à cette période de l'année et à cette altitude. Les pics lointains qu'on distinguait la veille encore étaient désormais invisibles, bien que beaucoup plus proches ; à l'ouest, l'horizon gris et parfaitement opaque annonçait que bientôt on allait rencontrer la neige. Et, à en juger d'après le lent balancement des pins coiffés de blanc, le vent devait encore avoir fraîchi. Par places, le cours sinueux de la rivière se trouvait presque entièrement pris sous la glace. On était à deux doigts des montagnes, à deux doigts de l'hiver.

Henry, le steward, était occupé à recharger le poêle déjà rougeoyant lorsque le colonel Claremont pénétra dans le compartiment des officiers. Passant à côté de Deakin, apparemment endormi, sans même lui accorder un regard, le colonel semblait avoir complètement oublié ses maux de la veille et se frottait les mains d'un air satisfait.

« Plutôt froid, ce matin, lança-t-il à Henry.

— Pour ça oui, colonel, acquiesça le steward. Voulez-vous déjeuner ? Carlos a tout préparé. »

Claremont se dirigea vers une fenêtre, écarta le rideau, essuya la vitre embuée et jeta vers l'extérieur un regard dépourvu d'enthousiasme. Il secoua la tête.

« Plus tard. On dirait que le temps va se déchaîner. Avant, je voudrais joindre Reese City et Fort Humboldt. Allez me chercher le télégraphiste Ferguson, voulez-vous ? Et dites-lui d'apporter ici tout son matériel. »

Comme Henry s'apprêtait à sortir, il dut s'effacer pour laisser passer le gouverneur, O'Brien et Pearce. Dès qu'il fut entré, ce dernier alla vers Deakin, le secoua sans ménagement et se mit à détacher ses liens.

« Bonjour, bonjour ! » Comme d'habitude, Claremont donnait l'impression d'être l'efficacité même. « J'allais justement appeler Fort Humboldt et Reese City. Le télégraphiste sera là d'un instant à l'autre.

— Faut-il faire arrêter le train ? demanda O'Brien.

— S'il vous plaît. »

O'Brien sortit sur la plate-forme avant, ferma la porte derrière lui et tira sur le cordon d'appel. Banlon sortit la tête de sa cabine et regarda vers l'arrière pour voir les signes que lui adressait le major. Il fit un geste pour montrer qu'il avait compris et disparut à nouveau. Quelques secondes plus tard, le train commençait à ralentir. O'Brien réintégra le compartiment en frissonnant.

« Brrr ! Quel froid, là dehors !

— Excellent, le matin, mon cher O'Brien, ça réveille ! » dit Claremont, qui n'avait pas encore mis le nez dehors. Le colonel se tourna ensuite vers Deakin, occupé à se masser les poignets, puis vers Pearce. « Que va-t-on faire de lui, shérif ? Si vous voulez, je puis demander au sergent Bellew de le placer sous bonne garde ?

— Je ne voudrais pas sous-estimer Bellew. Mais avec un type qui manie si adroitement les allumettes, le pétrole et les explosifs – et j'imagine que dans un train comme celui-ci il doit y en avoir pas mal –, je me méfie, et je préfère veiller sur lui moi-même. »

Claremont approuva d'un signe de tête puis tourna son attention vers les deux soldats qui venaient d'entrer dans le compartiment. Le télégraphiste Ferguson portait une table pliante, un rouleau de câble, et une petite boîte contenant son matériel à écrire. Derrière lui, son assistant, un simple soldat nommé Brown, traînait un énorme appareil télégraphique. « Dès que vous serez prêts », dit Claremont.

Deux minutes plus tard, le télégraphiste Ferguson était à pied d'œuvre. Il était juché sur l'accoudoir d'un divan et du télégraphe installé devant lui s'échappait un fil qu'on avait passé par la fenêtre, à peine entrouverte. Avec son mouchoir, Claremont ôta la buée qui couvrait la vitre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le fil grimpait jusqu'au sommet d'un poteau où Brown, accroché par une ceinture, achevait les derniers préparatifs. Bientôt il fit un signe de la main à l'intention du colonel, qui se tourna vers Ferguson et dit : « C'est bon. Le fort d'abord. »

Trois fois de suite, Ferguson composa le même signal d'appel. Presque aussitôt une réponse se fit entendre. « Il va falloir patienter une minute, mon colonel, dit Ferguson après avoir retiré ses écouteurs. Ils sont à la recherche du colonel Fairchild. »

Tandis qu'ils attendaient, Marica entra, bientôt suivie du révérend Peabody. Ce dernier arborait la même expression sépulcrale que la

veille au soir et semblait avoir passé une fort mauvaise nuit. Après avoir jeté un coup d'œil inexpressif à Deakin, Marica regarda son oncle d'un air interrogateur.

« Nous sommes en contact avec Fort Humboldt, mon enfant, expliqua le gouverneur. Nous allons savoir ce qui s'y passe dans une minute. »

À nouveau, le faible crépitement du morse résonna dans les écouteurs. Ferguson nota le message d'une écriture claire et rapide, détacha de son bloc une feuille de papier, et la tendit à Claremont.

À plus d'une journée de voyage à travers les montagnes, huit hommes se trouvaient réunis dans la salle du télégraphe de Fort Humboldt. Le personnage qui occupait le centre de la scène était à n'en pas douter la figure dominante du groupe. Assis sur une chaise tournante, devant une splendide table d'acajou recouverte de cuir, il avait posé sur le plateau de celle-ci ses deux pieds chaussés de bottes incroyablement sales. Ses éperons, qu'il avait conservés sans raison, abîmaient le cuir de la table à chaque mouvement, mais cela semblait le laisser parfaitement indifférent. Dès le premier coup d'œil, on devinait que toute considération d'ordre esthétique lui était étrangère. Même assis, on se rendait compte qu'il était grand et gros, avec de puissantes épaules. Sa vieille veste de daim découvrait une large ceinture qu'une paire d'énormes colts tirait vers le bas. Sous le chapeau mou – un chapeau qui devait déjà être usagé alors que la veste était encore dans sa première jeunesse –, le visage naturellement basané, aux pommettes saillantes, au nez aquilin et aux yeux d'un gris délavé, était envahi par une barbe d'une semaine et semblait appartenir à un impitoyable desperado. En fait, ce visage convenait parfaitement au personnage de Sepp Calhoun.

Un homme portant l'uniforme de la cavalerie américaine était assis à côté de Calhoun tandis qu'un peu plus loin un autre soldat avait pris place devant le télégraphe. Calhoun regardait l'homme installé à la même table que lui.

« Eh bien, Carter, voyons si Simpson a vraiment communiqué le message que je lui avais demandé de transmettre. »

L'air menaçant, Carter lui tendit le message. Calhoun le prit et lut à haute voix : « Trois nouveaux cas. Pas de nouveaux décès. Espérons que l'épidémie a dépassé sa phase la plus dangereuse. Vous priions de communiquer l'heure à laquelle vous pensez arriver. » Il regarda l'opérateur. « Il ne faut pas chercher à jouer au plus fin, Simpson. Aucun de nous ne peut se permettre la plus petite erreur. »

Dans le compartiment des officiers, le colonel Claremont venait de lire le même message. « Eh bien ! dit-il en reposant celui-ci sur la table, voilà d'excellentes nouvelles ! Notre heure d'arrivée ? » Il se tourna vers O'Brien. « Qu'en pensez-vous ? »

— Le convoi est lourd pour une seule locomotive. » O'Brien réfléchit un instant. « Disons qu'il nous faudra encore une trentaine d'heures. Je peux consulter Banlon ? »

— Non. Inutile. C'est suffisamment précis. » Puis, s'adressant à Ferguson : « Vous avez entendu ? Dites-leur... »

— Et mon père ? » demanda Marica.

Ferguson transmet le message, attendit la réponse, et enleva ses écouteurs. « Vous attendons demain après-midi, répéta-t-il. Le colonel Fairchild va bien. »

Tandis que Marica souriait de contentement, Pearce demanda :

« Pouvez-vous annoncer au colonel que je suis à bord et que je viens chercher Sepp Calhoun ? »

Dans la salle du télégraphe de Fort Humboldt, Sepp Calhoun souriait, lui aussi, mais pas de contentement. Une lueur mauvaise brillait dans ses yeux lorsqu'il tendit le message que venait de transmettre le télégraphe au colonel de la cavalerie américaine – un homme de haute taille, avec des cheveux et une moustache gris – qui se tenait debout à côté de lui. « Ah ! ça, colonel Fairchild, j'en ai rarement entendu de meilleurs ! dit-il. Les voilà qui viennent chercher ce pauvre Sepp Calhoun pour le mettre en prison. Sincèrement, ça m'ennuie beaucoup. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? »

Le colonel Fairchild lut le message et ne dit mot. Son visage n'exprimait rien. Avec mépris, il ouvrit les doigts et laissa la note tomber sur le plancher. Un instant, Calhoun prit un regard fixe, mais bientôt il se détendit et se remit à sourire. Il pouvait se le permettre : près de la porte se tenaient quatre hommes, deux Blancs en guenilles et deux Indiens tout aussi mal vêtus, armés chacun d'une carabine, pointée soit sur Fairchild, soit sur l'un des deux soldats qui se trouvaient dans la pièce. En regardant ses hommes, Calhoun dit : « Le colonel doit avoir faim. Laissez-le retourner à son petit déjeuner. »

« Maintenant essayez de joindre la gare de Reese City, dit Claremont. Voyons s'ils ont quelque chose à nous apprendre concernant le capitaine Oakland et le lieutenant Newell.

— La gare ? demanda Ferguson. C'est-à-dire le chef de gare ? Il n'y a plus de bureau de télégraphe à Reese City, et on m'a dit que le télégraphiste était parti pour Bonanza il y a quelque temps.

— Eh ! bien, oui, le chef de gare.

— Bien, mon colonel. » Ferguson hésita avant d'ajouter : « Le fait est qu'on ne le voit pas souvent à la gare, mon colonel. Il semblerait plutôt passer son temps dans l'arrière-salle de l'hôtel Impérial.

— Essayez quand même. »

Ferguson essaya. Il composa le signal d'appel au moins une douzaine de fois. Enfin il releva la tête et dit : « Je ne crois pas que j'arriverai à en tirer quoi que ce soit, mon colonel. »

À voix basse, O'Brien fit remarquer à Pearce : « Ils feraient peut-être mieux d'installer leur télégraphe à l'Impérial ! » Claremont pinça les lèvres : bien qu'elle fût presque inaudible, il était évident que la remarque ne lui avait pas échappé ; cependant, il décida de l'ignorer et dit à Ferguson : « Continuez ! »

Ferguson essaya et essaya encore. Cependant, ses écouteurs restaient obstinément silencieux. Il secoua la tête et leva les yeux vers Claremont, Celui-ci le devança :

« Personne ne répond ?

— Non, mon colonel. Personne. » Ferguson paraissait sincèrement étonné. « La ligne ne fonctionne pas. Elle est morte. Sûrement qu'un des relais a lâché.

— Je ne vois pas comment ce serait possible, dit Claremont. Il n'a pas neigé ; le vent n'est pas particulièrement violent et hier tout marchait normalement lorsque nous avons appelé le fort depuis Reese City. Continuez vos essais pendant que nous déjeunons. » Il s'arrêta, regarda Deakin d'un œil dégoûté, puis se tourna vers Pearce pour demander : « Et ce criminel, ce Houston, faut-il qu'il mange avec nous ?

— Deakin, rectifia l'intéressé. Pas Houston.

— Ta gueule ! coupa Pearce. Quant à moi, je veux bien qu'il jeûne, enchaîna-t-il. Mais il peut tout aussi bien s'asseoir à ma table, si cela ne dérange ni le révérend ni le docteur. » Il regarda autour de lui. « Je vois que notre bon docteur n'est pas encore debout. Allons, par ici ! » ordonna-t-il enfin à Deakin en l'empoignant sans ménagement par le

bras.

Les sept personnes qui participaient au petit déjeuner avaient pris les mêmes places que la veille, sauf Deakin, qui occupait celle du docteur Molyneux, celui-ci n'ayant toujours pas fait son apparition. Assis à côté de lui, le révérend Peabody était visiblement très mal à l'aise : il lui jetait des coups d'œil furtifs et semblait s'attendre à lui voir à chaque instant pousser une paire de cornes et des pieds fourchus. Deakin, quant à lui, ignorait tout le monde. Comme il convient à un homme qui redécouvre les plaisirs de la table après en avoir été privé malgré lui, il consacrait toute son attention au contenu des plats qui se trouvaient devant lui.

Ayant fini de manger, Claremont se renversa en arrière, fit signe à Henry de lui verser une nouvelle tasse de café, alluma un cigare et regarda Pearce, assis en face de lui. Il se permit un sourire, un de ses rares sourires glacés.

« Je crains que le docteur Molyneux ait quelque mal à s'adapter à l'horaire de l'armée, dit-il, du moins pour ce qui est du petit déjeuner. Henry, allez le réveiller. » Il pivota sur son siège et lança en direction du couloir : « Ferguson ? »

— Toujours rien, mon colonel. Absolument rien. »

Sans changer de position, Claremont se mit à tambouriner sur la table d'un air indécis. Enfin il sembla se décider et cria : « Rangez votre matériel ! » Puis, se retournant vers les autres : « Nous partirons dès qu'il aura terminé. Major O'Brien, auriez-vous l'obligeance... » Il s'interrompit d'un air stupéfait tandis qu'Henry, qui pour la première fois de sa vie peut-être avait abandonné son pas mesuré de steward, entra précipitamment dans la salle à manger, les yeux agrandis par le choc, la face plus lugubre encore qu'à l'accoutumée.

« Au nom du ciel ! Que se passe-t-il, Henry ? »

— Il est mort, colonel ! Le docteur Molyneux est mort !

— Mort ? Mort ? Le docteur ? Etes-vous sûr, Henry ? L'avez-vous secoué ? »

Henry acquiesça en frissonnant, puis, désignant la fenêtre, il expliqua : « Il est comme la glace de cette rivière. » Il recula d'un pas pour laisser passer O'Brien. « C'est sûrement le cœur, colonel. Il semble s'en être allé paisiblement. »

Claremont se leva et se mit à arpenter l'étroite pièce.

« Bon Dieu ! C'est terrible, terrible ! » grogna-t-il entre ses dents.

Il était clair qu'outre le choc bien naturel qu'avait provoqué chez lui l'annonce de la mort du docteur, les conséquences que ne manquerait pas d'avoir celle-ci l'avaient plongé dans une profonde consternation. Cependant, c'était au révérend Peabody qu'il devait appartenir de formuler ce que chacun ressentait :

« Frappé en pleine force de l'âge... » Affligé d'une silhouette d'épouvantail mal nourri, Peabody savait pourtant prendre une voix étonnamment caverneuse, qui semblait sortir des profondeurs du tombeau. « Terrible pour lui, colonel. Terrible d'être ainsi foudroyé en pleine possession de ses moyens, terrible aussi pour ses âmes malades et mourantes qui l'attendaient au fort et qui avaient placé en lui, en lui seul, leurs ultimes espoirs. Ah ! ironie du sort, amère ironie que tout cela ! La vie n'est rien qu'une ombre errante. » Pour obscure que fût cette dernière remarque, il était clair que son auteur n'avait nulle intention d'en développer le sens : les mains jointes et les yeux hermétiquement clos, le révérend Peabody s'était abîmé dans une prière silencieuse.

O'Brien entra, le visage sombre et grave. Au regard interrogateur de Claremont, il répondit par un signe de tête affirmatif.

« Il doit être mort durant son sommeil, colonel. Comme l'a dit Henry, il semble avoir eu une crise cardiaque. Une crise aussi violente qu'imprévue. À en juger d'après son visage, il ne s'est certainement pas rendu compte de ce qui lui arrivait.

— Puis-je le voir ? » demanda Deakin.

Sept paires d'yeux, y compris ceux du révérend Peabody, qui avait momentanément interrompu ses prières d'intercession en faveur du défunt, se tournèrent aussitôt vers Deakin ; mais c'est au colonel Claremont qu'appartenait le regard le plus hostile.

« Vous ? Je voudrais bien savoir en quel honneur ?

Pour établir la cause du décès, tout simplement. » Peakin haussa les épaules dans un geste qui trahissait une profonde indifférence. « Vous savez que je suis médecin ?

. – Diplômé ?

— Et cassé.

— Evidemment !

— Mais pas pour incompétence. Pas pour erreur professionnelle. » Deakin s'interrompit avant de reprendre sur un autre ton : « Pour des raisons qu'il est peut-être inutile de discuter ici. Quoi qu'il en soit, un médecin reste un médecin.

— J'imagine, admit Claremont, qui était suffisamment réaliste pour laisser son pragmatisme l'emporter sur ses sentiments personnels. Bon ! Eh bien ! pourquoi pas ? Henry, conduisez-le ! »

Après le départ des deux hommes, un profond silence envahit le compartiment. Il y avait mille choses à dire, mais celles-ci étaient si évidentes qu'il paraissait inutile de les exprimer. D'un commun accord, chacun évitait de regarder son voisin et semblait concentrer ses pensées sur des sujets personnels. Même l'arrivée d'Henry, qui rentra bientôt avec un nouveau pot de café, ne parvint pas à détendre l'atmosphère ; mais il faut dire aussi que sa tête d'enterrement se prêtait mal à un réchauffement de l'ambiance. En fait, chacun attendait avec impatience le retour de Deakin.

Aussitôt que celui-ci entra, Claremont demanda : « Crise cardiaque ? »

Deakin réfléchit. « J'imagine qu'on peut appeler ça ainsi. C'est en effet un genre de crise cardiaque. » Il regarda Pearce. « Heureusement que nous avons la loi à bord !

— Que voulez-vous dire ? lança le gouverneur Fairchild, qui paraissait plus soucieux encore que le soir précédent, mais dont l'inquiétude semblait désormais justifiée.

— Quelqu'un a assommé Molyneux, pris un stylet dans sa trousse chirurgicale, introduit celui-ci sous les côtes, et pressé jusqu'à percer le cœur. La mort a dû survenir immédiatement. » Deakin surveillait son auditoire avec un malin plaisir. « Je pense que celui qui a fait ça possédait certaines connaissances médicales, ou du moins anatomiques. Parmi vous, quelqu'un connaît-il quelque chose en anatomie ? »

Claremont parla avec une dureté tout à fait compréhensible : « Bon Dieu ! mais qu'est-ce que vous nous racontez là ?

— Il a été frappé à la tête par un objet lourd et rigide, une crosse de pistolet, par exemple. Au-dessus de l'oreille gauche, la peau est déchirée ; mais la mort s'est produite avant qu'un hématome ait eu le temps de se former, Juste au-dessous des côtes, on peut voir une minuscule piqûre bleu-rouge. Allez constater vous-même.

— C'est absurde ! » s'exclama Claremont. Son visage n'exprimait pas tout à fait la même certitude que sa voix ; on le sentait ébranlé par la parfaite assurance avec laquelle avait parlé Deakin. « Absurde ! répéta-t-il.

— Ça ne tient pas debout, évidemment. En fait, il s'est tué lui-même, après quoi il a nettoyé, puis rangé dans sa trousse l'instrument dont il s'était servi : ordonné jusqu'au bout !

— Ce n'est pas le moment de...

— Il y a un meurtrier à bord. Pourquoi n'allez-vous pas vérifier vous-même ? »

Claremont hésita. Enfin, il se dirigea vers l'arrière de la seconde voiture, bientôt suivi par les autres, y compris le révérend Peabody qui se pressait anxieusement derrière O'Brien. Deakin resta seul avec Marica. Assise toute droite sur sa chaise, les bras croisés sur la poitrine, celle-ci le fixait avec une étrange expression. Lorsqu'elle se décida à parler, sa voix était à peine perceptible.

« Un assassin ! dit-elle. Vous êtes un assassin ! Le shérif le dit. Tout le monde le dit. C'est pour cela que vous m'avez demandé de défaire vos liens. Vous saviez qu'ensuite vous pourriez à nouveau vous détacher et...

— Le ciel me vienne en aide ! » s'exclama Deakin. D'un geste las, il se versa une nouvelle tasse de café. « C'est vrai, poursuivit-il, le motif est évident. Je voulais son boulot, alors j'ai décidé de me débarrasser de lui. Je me suis relevé au milieu de la nuit, je l'ai tué, et j'ai pris soin de donner à sa mort l'apparence d'une mort naturelle pour pouvoir ensuite prouver à chacun qu'il n'en était rien. Après quoi, évidemment, je me suis rattaché les mains derrière le dos en m'aidant de mes orteils pour faire les nœuds ! » Il se leva, s'approcha d'elle, lui caressa doucement l'épaule, puis se dirigea vers une fenêtre qu'il se mit à essuyer. « Je suis fatigué, moi aussi, dit-il. Il commence à neiger. Le ciel s'assombrit, le vent se lève, et on sent qu'une tourmente se prépare derrière les montagnes. Ce n'est pas le jour pour un enterrement.

— Il n'y aura pas d'enterrement. On va ramener le corps à Sait Lake.

— Quoi ?

— Le docteur Molyneux, et tous ceux qui sont morts à Fort

Humboldt, on va les ramener chez eux. C'est ; comme ça que ça se passe en temps de paix.

— Mais... mais ça va prendre des jours... »

Sans le regarder, elle dit : « Il y a une trentaine de cercueils vides dans le wagon du matériel.

— Grands dieux ! Un train mortuaire !

— C'est un peu ça. On nous a expliqué que ces cercueils étaient en route pour Elko. Maintenant, nous savons qu'ils n'iront pas plus loin que Fort Humboldt. » Elle frissonna malgré la chaleur qui régnait dans le compartiment. « Je suis contente de ne pas rentrer avec ce train. Dites-moi, d'après vous, qui a fait ça ?

— Fait quoi ? Ah ! le docteur ? Rien de tel qu'un meurtrier pour découvrir un autre meurtrier, hein ?

— Non. » Elle leva vers lui ses yeux sombres. « Je n'ai pas voulu dire cela.

— Bon, eh bien, ce n'est ni vous ni moi ; il doit donc rester au shérif quelque soixante-dix suspects ; je ne sais pas au juste combien d'hommes transporte ce train. Ah ! en voilà justement quelques-uns qui arrivent. »

Claremont entra, suivi de Pearce et O'Brien. Deakin chercha son regard. Claremont hocha pesamment la tête, et, tout aussi pesamment, il s'assit sans mot dire et tendit la main vers la cafetière.

À mesure que la matinée avançait, la neige devenait plus dense, comme Deakin l'avait prévu. Toutefois, le vent restait relativement modéré, de sorte qu'on ne pouvait encore parler de tempête. Cependant, elle n'allait certainement pas tarder à éclater.

Le train roulait maintenant à travers un paysage de montagnes spectaculaire. La voie ferrée avait quitté la vallée et les méandres de sa rivière et cheminait désormais entre les parois abruptes d'une gorge, à l'intérieur d'un tunnel, ou sur l'étroit ressaut taillé à même la roche d'une falaise plongeant à pic vers un profond ravin.

Marica contemplait le paysage à travers une fenêtre que la neige n'avait pas encore obscurcie, et songeait, une fois de plus, que ce genre de montagnes n'était guère fait pour ceux qui souffrent de vertige ou de faiblesse cardiaque. Le train traversait alors, dans un bruit de ferraille, un canyon, apparemment sans fond, qu'enjambait un

pont en treillis dont les piliers se perdaient au-dessous dans un sinistre univers de neige.

Une fois franchi le pont, la locomotive tourna pour s'engager au flanc d'une vallée escarpée et se mit à monter entre le ravin, qu'elle laissait sur la droite, et les pins couverts de neige qui, à gauche, s'élevaient vers le ciel. Le wagon de queue venait de quitter le pont lorsque Marica fut surprise par une secousse si brutale qu'elle faillit être jetée par terre, tandis que le train s'arrêtait dans un hurlement de freins. Dans la salle à manger, aucun des hommes ne ressentit le choc avec la même violence, pour la bonne raison qu'ils étaient tous assis ; cependant, la bordée de jurons que lâcha Claremont traduisait assez bien leurs sentiments à tous. Quelques secondes plus tard, le colonel, le major, Pearce et Deakin, qui s'étaient levés d'un bond, se retrouvaient sur la plateforme avant de la voiture de tête et sautaient dans la neige pour se précipiter vers la locomotive.

Banlon, dont le visage ridé était ravagé par l'angoisse, courait en sens inverse. O'Brien l'attrapa au passage, mais l'autre se débattit pour se libérer en criant : « Pour ; l'amour de Dieu, laissez-moi ! Il est tombé.

— Qui ça, mon vieux ?

— Jackson, le chauffeur. » Sans ajouter un mot d'explication, Banlon courut jusqu'au pont, où il s'arrêta pour scruter l'abîme. À nouveau il avança de quelques pas, et regarda encore. Cette fois, il resta sur place, s'agenouilla puis se baissa jusqu'à être couché dans la neige. Bientôt il fut rejoint par les autres, y compris le sergent Bellew et quelques-uns de ses hommes. Tous se penchèrent alors précautionneusement sur le bord du pont.

Vingt ou trente mètres plus bas, une silhouette désarticulée gisait, brisée, sur un éperon rocheux. Une cinquantaine de mètres au-dessous d'elle, on distinguait entre les rochers les flots écumants du torrent,

« Eh bien, docteur Deakin ? dit Pearce en accentuant imperceptiblement le mot docteur.

— Il est mort, n'importe qui peut le voir, répondit Deakin d'une voix sèche.

— Je ne me prends pas pour un imbécile, et pourtant je ne le vois pas, rétorqua doucement Pearce. Il est possible qu'il lui faille l'assistance d'un médecin. Qu'en pensez-vous, colonel ?

— Rien ne m'autorise à demander à cet homme...

— Rien non plus n'autorise Pearce à le faire, coupa Deakin. Et si je descends, quelle garantie aurai-je que la corde qui m'assure ne va pas glisser comme par miracle ? Chacun sait quelle estime le shérif a pour moi, et chacun sait qu'après mon procès je serai pendu. Cependant, le shérif s'épargnerait pas mal de soucis et de travail si, par accident, je faisais le grand saut maintenant – ici, par exemple, au fond de cette gorge.

— Six de mes hommes amarreront cette corde, Deakin, déclara Claremont. Vous m'insultez, monsieur.

— Vraiment ? » Deakin le regarda attentivement.

« Oui, je vous crois volontiers. Pardonnez-moi, colonel. » Il prit l'extrémité de la corde, l'enroula autour de ses jambes et de sa poitrine, puis demanda encore : « Je voudrais également une autre corde.

— Une autre corde ? » Claremont fronça les sourcils. « Celle-ci supporterait un cheval !

— Ce n'est pas tellement aux chevaux que je pense, rétorqua Deakin. En tant que colonel, j'imagine que vous n'aimeriez pas tellement rester là jusqu'à ce que les vautours vous aient arraché jusqu'au dernier lambeau de chair ? Et je ne pense pas que vous jugiez les membres de la cavalerie seuls dignes d'un enterrement décent ? »

Un instant, Claremont le dévisagea d'un œil sombre ; après quoi, il fit demi-tour et adressa un signe de tête à Bellew. Bientôt, un soldat arriva avec une autre corde, et, deux minutes plus tard, après une descente vertigineuse, Deakin posait un pied prudent sur l'éperon rocheux où gisait le corps disloqué de Jackson.

Pendant une minute, Deakin resta penché sur le corps, à lutter contre les bourrasques de vent qui s'engouffraient au fond du ravin. Enfin, il fixa la seconde corde autour de Jackson et se redressa. Après avoir levé la main en guise de signal, il commença lentement à remonter.

« Alors ? » questionna Claremont d'une voix impatiente, dès qu'il eut regagné le pont.

Deakin détacha sa corde et se mit à masser ses genoux écorchés. « Fracture du crâne. Presque tous les os cassés. » Il jeta un regard interrogateur du côté de Banlon. « Il a un chiffon noué autour du

poignet droit.

— C'est juste, convint Banlon, dont la silhouette toute émaciée semblait avoir perdu quelques centimètres. Il était dehors en train d'ôter la neige qui bouchait la vitre lorsqu'il est tombé. C'est un vieux truc de chauffeur que d'attacher ainsi son chiffon. De cette façon, il peut se cramponner des deux mains.

— Cette fois, il semble que ça n'a pas marché, constata Deakin. Et je crois savoir pourquoi. Shérif, vous feriez mieux de venir, c'est vous qui devrez signer le certificat de décès. Ayant perdu le droit d'exercer, j'ai perdu aussi ce privilège. »

Après un instant d'hésitation, Pearce se décida à suivre Deakin. Aussitôt, O'Brien lui emboîta le pas. Ayant atteint la locomotive, Deakin s'avança de quelques pas puis se retourna pour examiner l'engin : autour de la vitre du mécanicien et sur la partie arrière du revêtement de la chaudière, la neige avait été enlevée. Ensuite, il grimpa dans la cabine, et, sous les yeux de Pearce, de O'Brien et de Banlon, qui venaient de les rejoindre, il se mit à regarder autour de lui. Le tender était désormais aux deux tiers vide, le restant du bois n'occupant plus que la partie arrière du véhicule. Sur le côté droit, les bûches se trouvaient éparpillées sur le sol, comme si le tas s'était partiellement effondré.

Deakin était maintenant immobile et semblait réfléchir intensément. Soudain, il tourna les yeux vers un coin du tender, se baissa, déplaça quelques bûches, et se releva en brandissant une bouteille.

« De la téquila, annonça-t-il. Il devait en avoir renversé sur ses habits car il empestait l'alcool. » Il jeta un regard incrédule à Banlon. « Et vous n'en saviez rien, rien du tout ?

— C'est exactement ce que j'allais lui demander, dit Pearce d'un ton menaçant.

— Le ciel me soit témoin, shérif. » Si Banlon continuait à se ratatiner à ce rythme, sa disparition complète ne pouvait être qu'une question de temps. « Je n'ai aucun odorat, vous pouvez demander à tout le monde. Et je ne connaissais pas Jackson avant qu'il nous rejoigne à Ogden. Je ne savais absolument pas qu'il buvait.

— Eh bien ! maintenant vous le savez. » Claremont venait d'entrer dans la cabine. « Nous le savons tous. Pauvre type ! Quant à vous, Banlon, vous êtes désormais sous mes ordres au même titre, que tous

les soldats qui sont dans ce train. Si je vous attrape à boire, vous finirez dans une cellule de Fort Humboldt, et je vous ferai expulser des chemins de fer du Pacifique. »

Banlon s'efforça de prendre l'air offusqué, mais le cœur n'y était pas.

« Je ne bois jamais durant le service, colonel.

— Vous buviez hier après-midi à la gare de Reese City.

— Je veux dire lorsque je conduis...

— Suffit ! D'autres questions, shérif ?

— Non, je ne vois pas. Pour moi l'affaire est réglée.

— Parfait. »

Claremont se tourna vers Banlon : « Bellew vous enverra un de ses hommes pour remplacer Jackson. » Il prit congé d'un geste et fit demi-tour pour sortir.

« Deux choses, colonel », lança alors Banlon. Claremont se retourna. « Comme vous le voyez, nous allons bientôt être à court de combustible, et il y a un dépôt à deux kilomètres d'ici...

— C'est bon, c'est bon. Vous aurez des hommes pour \ charger. Ensuite ?

— Je suis plutôt crevé, colonel. En plus, cette histoire de Jackson... Si Devlin – le serre-frein – pouvait venir me relever dans une heure ou deux...

— On va arranger ça. »

Penché à l'extérieur de la locomotive, un soldat coiffé de la casquette de la cavalerie s'efforçait de percer des yeux l'épais rideau de neige. « J'ai l'impression qu'on arrive au dépôt », dit-il à Banlon.

Banlon le rejoignit, regarda à son tour, et acquiesça. De retour aux commandes, il se mit à freiner doucement, de façon que la locomotive et le tender s'arrêtent exactement en face du dépôt – un simple abri, fermé sur trois côtés seulement, où le bois s'entassait en piles régulières. « Allez chercher vos camarades », dit Banlon à son nouvel aide.

Le détachement ne tarda pas à arriver. Il comprenait douze

hommes qui tous semblaient particulièrement malheureux. On avait même l'impression que, s'ils avaient eu le choix, ils auraient préféré affronter une troupe d'indiens deux fois supérieure en nombre plutôt que de s'atteler à la tâche qui les attendait. Leur manque d'enthousiasme était d'ailleurs parfaitement compréhensible : quoiqu'on approchât de midi, le ciel était si sombre qu'on aurait pu se croire au crépuscule, et la neige, emportée dans un tourbillon de vent, si serrée qu'on n'y voyait pas à plus de quelques mètres ; en outre, la température ne cessait de descendre. Transis de froid, battant la semelle dans l'espoir de se réchauffer, les soldats s'alignèrent sur un rang et se mirent à faire passer les bûches du dépôt au tender. Ils travaillaient très rapidement : ils avaient tous compris que, plus vite ils auraient fini, plus vite ils retrouveraient la chaleur, toute relative, de leurs wagons.

Un peu plus loin, de l'autre côté du convoi, une silhouette indistincte courait le long de la voie et sautait sur la plate-forme avant de la voiture réservée au matériel. La porte était fermée. L'homme, qui portait une capote et une casquette de la cavalerie, se baissa, examina la serrure, sortit un lourd trousseau de clés, en choisit une, et l'introduisit dans le trou. La porte s'ouvrit du premier coup et se referma dès que l'homme fut entré.

Une allumette craqua, s'enflamma, et s'en vint donner vie à une petite lampe à pétrole. Deakin balaya la neige de sa capote – que O'Brien lui-même lui avait fournie comme protection contre les éléments –, se dirigea vers le centre du wagon et regarda autour de lui.

À l'arrière de la voiture, disposés par pile de quatre de part et d'autre de l'allée centrale, s'entassaient trente-deux cercueils qui tous étaient parfaitement identiques : celui qui fabriquait les bières de l'armée s'imaginait sans doute que, dans la cavalerie, tous les hommes ont exactement la même forme, la même taille et le même poids. Quant au reste du wagon, il était rempli de matériel de toute sorte. Des sacs et des cageots de nourriture étaient soigneusement empilés sur la droite, tandis que sur la gauche des caisses de bois cerclées de laiton voisinaient avec de mystérieux objets dissimulés par des bâches. Les caisses portaient la légende : *Matériel sanitaire : Armée américaine*. Deakin souleva le coin de la première bâche et découvrit de nouvelles caisses de bois, sur lesquelles il était cette fois écrit en lettres rouges : *Danger ! Danger ! Danger !* Les quelques bâches suivantes cachaient la même chose. Quant à la dernière, elle recouvrait une boîte grise étroite et haute, pourvue d'une poignée de cuir et portant la mention : *Postes & Télégraphes : Armée américaine*.

Deakin enleva complètement la bâche, la roula, et la glissa sous son manteau. Ensuite, il prit la boîte grise, éteignit la lampe et sortit en refermant la porte derrière lui. Durant le bref instant qu'il avait passé dans la voiture, la visibilité avait encore diminué. Il était heureux, songea-t-il, que le train n'eût qu'à suivre la voie ; par un temps pareil, un cavalier ou un attelage auraient eu bien des chances de finir au fond du ravin.

Charriant le lourd télégraphe et sans plus se donner beaucoup de mal pour passer inaperçu, Deakin se hâtait le long de la voie. Arrivé à la hauteur du premier wagon-écurie, il grimpa sur la plate-forme et pesa sur la poignée de la porte. Celle-ci était ouverte et il put entrer sans problèmes. Lorsqu'il fut à l'intérieur, il posa le télégraphe, chercha une lampe et l'alluma.

Presque tous les chevaux étaient debout, et la plupart d'entre eux mâchaient sans entrain le foin des mangeoires disposées sur le côté du wagon. Les stalles étaient étroites et ils n'avaient que très peu de place pour bouger ; cependant, ils ne semblaient pas s'en inquiéter – pas plus, d'ailleurs, que de la présence de Deakin. Les rares bêtes qui parurent noter son arrivée daignèrent tout juste lui jeter un regard indifférent avant de détourner paresseusement la tête.

Deakin n'accorda pas la moindre attention aux chevaux. Ce qui l'intéressait, c'était l'endroit où se trouvait entreposée leur nourriture : une caisse à claire-voie remplie de foin qui, sur sa droite, montait presque jusqu'au plafond. Il retira les deux lames de bois supérieures, grimpa sur le tas de foin, et se mit à creuser un trou tout contre la paroi du wagon. Ensuite il redescendit, enveloppa de sa bâche le télégraphe, l'enfouit profondément dans le trou et le recouvrit d'une épaisse couche de foin. De cette façon, même avec beaucoup de malchance, l'appareil ne serait pas découvert avant vingt-quatre heures au moins, et vingt-quatre heures, c'était tout ce dont il avait besoin.

Il éteignit la lampe, quitta le wagon, et remonta jusqu'à l'arrière de la seconde voiture. Avant d'entrer, il secoua son manteau sur la plate-forme, puis il le suspendit à un crochet dans le couloir qui longeait les compartiments de nuit des officiers. Un peu plus loin, il fut surpris par une délicieuse odeur. Il s'arrêta et regarda par la porte qui s'ouvrait sur sa droite.

La cuisine était petite mais parfaitement tenue. Sur le fourneau à bois, toute une série de marmites mijotaient doucement. L'homme qui s'en occupait était un Noir, petit et replet, qui portait l'uniforme

complet de cuisinier, y compris le haut bonnet blanc. À l'arrivée de Deakin, il se retourna et lui dédia un large sourire, découvrant une denture parfaite et éclatante de blancheur.

« Bonjour, monsieur !

— Bonjour ! Vous devez être Carlos, le cuisinier ?

— Exact. » Carlos rayonnait de bonne humeur. « Et vous, vous devez être monsieur Deakin, le meurtrier ? Vous arrivez juste à temps pour une tasse de café. »

Claremont et Banlon se tenaient sur la plate-forme de la locomotive à surveiller le chargement du tender. Enfin satisfait, le mécanicien fit demi-tour et se pencha vers l'extérieur.

« Ça suffit, sergent. Merci ! lança-t-il.

— Pas de quoi », répondit Bellew.

Ce dernier se tourna alors vers ses hommes et leur adressa quelques mots. Manifestement soulagés, ceux-ci se précipitèrent vers leurs voitures et disparurent presque aussitôt dans un tourbillon de neige.

« Prêt à rouler, Banlon ? demanda Claremont.

— Dès que cette bourrasque aura passé, colonel.

— Bien sûr ! Tout à l'heure, vous avez dit que vous souhaitiez être remplacé par le serre-frein. Il me semble que ce serait le moment, non ?

— Je l'ai dit, c'est vrai, rétorqua Banlon d'une voix ferme, mais ce n'est pas le moment. Durant les cinq prochains kilomètres, il faut absolument que Devlin reste à son poste.

— Les cinq prochains kilomètres ?

— Jusqu'au sommet du col du Pendu, précisa Banlon. C'est la pente la plus forte de tout le trajet.

— Oui, en effet, un serre-frein risque d'être utile », acquiesça Claremont.

5.

Fort Humboldt se trouve à l'extrémité d'une étroite vallée rocheuse qui, à l'ouest, débouche sur une plaine. La position stratégique du fort a été merveilleusement choisie. Construit au pied d'une falaise verticale, il est défendu, à l'est et au sud, par un ravin étroit, mais très profond, que franchit la ligne du chemin de fer. Celle-ci court d'est en ouest et passe en face du fort avant de descendre lentement la vallée pour rejoindre la plaine. *Du* point de vue de la défense, Fort Humboldt n'aurait pu être plus avantageusement situé. Pour y accéder, il fallait soit remonter la vallée soit emprunter le pont de la voie ferrée, de sorte qu'un petit groupe d'hommes déterminés pouvait y soutenir une attaque menée par un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Pour ce qui est de l'architecture, le fort n'avait aucune prétention à l'originalité. Il avait été édifié plusieurs années avant que ne fût achevée la ligne de chemin de fer ; aussi, pour sa construction, avait-il fallu se contenter des matériaux que pouvait fournir la région, riche surtout en conifères. Haute de un mètre cinquante environ, la palissade de bois qui en constituait l'enceinte revêtait la forme traditionnelle d'un carré et se trouvait bordée par un caillebotis qui, à l'intérieur, courait sur toute sa longueur. Une lourde porte s'ouvrait au sud, face à la voie ferrée et à la rivière qui coulait vers la plaine. Celle-ci une fois franchie, on trouvait, sur la droite, le poste de garde, et sur la gauche, le magasin d'armes, de munitions et d'explosifs. Toute la partie est du complexe était réservée aux écuries ; en face, on avait construit les cuisines et les logements des troupes ; au nord, les quartiers des officiers, les bureaux de l'administration et du télégraphe ainsi que l'infirmerie voisinaient avec un local réservé aux voyageurs que la fatigue contraignait souvent à s'arrêter là, le fort étant situé loin de tout autre lieu.

Approchant Fort Humboldt du côté de l'ouest, c'est-à-dire en remontant la vallée, un groupe d'indiens avançaient pesamment, soutenus dans leur effort par la perspective de pouvoir bientôt se reposer au fort. Ils étaient épuisés, et, malgré les épais vêtements dont ils étaient emmitouflés jusqu'aux oreilles, ils semblaient souffrir cruellement du froid. Cependant, aussi fourbus qu'ils parussent, leurs chevaux avaient l'air plus fatigués encore, peinant dans une neige où, à chaque pas, ils enfonçaient jusqu'aux fanons. Parmi les hommes, un

seul semblait frais et dispos. Pour un Indien, il était étrangement pâle, et l'on ne manquait pas d'être frappé par sa beauté. Il était assis parfaitement droit sur sa selle et il avait la fière allure qui convenait au chef de Paiutes.

Il franchit la porte ouverte et non gardée qui menait à l'intérieur du fort, fit signe à ses hommes qu'ils pouvaient disposer, et se dirigea à travers l'enceinte vers une cabane de bois qu'un écriteau signalait comme le bureau du commandant. Il mit pied à terre, gravit les quelques marches du perron et entra, refermant rapidement la porte derrière lui pour éviter que la neige ne s'engouffre à l'intérieur.

Sepp Calhoun était assis dans le fauteuil du colonel Fairchild, sur le bureau duquel il avait posé les pieds, et fumait l'un de ses cigares tout en dégustant son whisky. À l'entrée de l'Indien, il leva les yeux et se mit aussitôt debout, dans un geste de considération fort inhabituel chez lui, qui d'ordinaire ne respectait personne. Mais d'aucuns avaient appris à leurs dépens qu'on ne manquait pas deux fois de respect à Main Pâle.

« Bienvenue, Main Pâle, dit Sepp Calhoun. Tu as fait vite.

— Par un temps comme celui-ci, l'homme sage ne traîne pas en chemin.

— Tout s'est bien passé ? La ligne de San Francisco...

— ... est coupée. » D'un geste impérieux et presque méprisant, Main Pâle repoussa la bouteille de whisky qu'on lui tendait. « Nous avons détruit le pont qui traverse les gorges de l'Anitoba.

— Vous avez bien fait, Main Pâle. Toi et tes hommes. Combien de temps avons-nous ?

— Avant que les soldats ne puissent venir de la plaine ?

— Oui. Je ne vois pas ce qui pourrait les décider à monter : il n'y a pas de raison qu'ils se doutent de ce qui se passe ici ; mais nous ne pouvons pas prendre de risques. »

L'Indien réfléchit un instant. « Trois jours, dit-il enfin. Ils ne peuvent pas faire moins.

— C'est plus qu'assez. Le train arrive demain entre midi et le coucher du soleil.

— Et les soldats du train... ?

— Pas de nouvelles pour l'instant. » Calhoun hésita puis se racla la gorge d'un air gêné. « Je crois, Main Pâle, que vous feriez bien, toi et tes braves, de prendre quelques heures de repos. Il se peut que vous deviez remonter en selle avant la nuit. »

Il y eut un instant de silence, durant lequel Main Pâle dévisagea Calhoun, toujours plus mal à l'aise, d'un œil parfaitement impassible. « Il y a des moments où Main Pâle se pose des questions à ton sujet, Sepp Calhoun. Rappelle-toi, nous nous étions mis d'accord concernant la prise du fort. Toi et tes amis, vous deviez arriver ici à la nuit tombante et demander l'hospitalité jusqu'au lendemain. En tant que Blancs, et étant donné qu'il neigeait très fort, on vous a, comme prévu, accueillis pour la nuit. Mais vous deviez ensuite liquider les gardes, ouvrir les portes et nous faire entrer pour tuer les soldats pendant leur sommeil. »

Calhoun tendit la main vers la bouteille de Bourbon.

« C'était une nuit terrible, Main Pâle. On n'y voyait pas clair. Comme tu l'as dit toi-même, la neige tombait dru et la tempête se déchaînait. On pensait...

— C'est dans vos esprits que se déchaînait la tempête, et quant à la neige, elle venait de cette bouteille d'eau de feu – je l'ai bien senti ! C'est ainsi que deux des gardes n'ont pas été tués et qu'ils ont eu le temps de donner l'alarme. Pas assez de temps, Calhoun, mais suffisamment quand même pour que douze de mes meilleurs hommes meurent. L'eau de feu ! Le Bourbon ! Et les Blancs valent mieux que les Rouges !

— Ecoute, Main Pâle ! Tu dois comprendre...

— J'ai tout compris. J'ai compris que tu ne te souciais que de toi et de tes amis, qui sont tous des hommes mauvais, et que tu te moquais bien des Paiutes ! Ensuite, nous avons passé à cheval une nuit et un jour pour aller détruire le pont de l'Anitoba, et maintenant tu nous demandes de remonter en selle ? »

Nerveusement, Calhoun essayait d'apaiser son interlocuteur.

« Ce n'est pas sûr, Main Pâle, pas sûr du tout. Normalement, les troupes ne doivent pas arriver, tu le sais très bien.

— Je sais aussi que je peux perdre d'autres hommes. Il est même certain que j'en perdrai encore, et peut-être beaucoup. Mais ce ne sera pas pour toi, Calhoun, ce ne sera pas pour ton maudit Bourbon, mais

pour ce qu'a fait à mon peuple l'armée des Blancs, qui seront les ennemis de Main Pâle aussi longtemps qu'il vivra. Mais parmi eux aussi il y en a qui sont braves et rusés. Et s'ils découvrent que c'est Main Pâle et les Paiutes qui les ont attaqués, jamais ils n'auront de repos tant qu'ils n'auront pas chassé et tué jusqu'au dernier d'entre nous. Je dis que c'est payer trop cher, Sepp Calhoun.

— Et s'il ne reste pas un Blanc pour dire ce qui est arrivé ? »

Calhoun laissa cette réflexion faire son chemin, puis reprit d'une voix douce et insinuante : « L'enjeu en vaut nettement la peine. »

Après un long silence, Main Pâle hocha plusieurs fois la tête et répéta : « L'enjeu en vaut nettement la peine. »

Quinze minutes après que le train eut attaqué la pénible grimpe qui devait le mener jusqu'au col du Pendu, Marica reprenait sa contemplation du paysage, le front appuyé contre la vitre glacée d'une des fenêtres du compartiment de jour. Elle avait complètement oublié les six hommes assis derrière elle, et c'est sans s'adresser à personne en particulier qu'elle lança : « Quelle vue fantastique ! »

De fait, on aurait difficilement pu la contredire. La tourmente s'était calmée, et, de sa place, elle pouvait suivre sur près de quatre kilomètres le parcours sinueux de la voie qui, du pont arachnéen jeté au fond de la vallée, accrochait entre les pins enneigés ses vertigineux méandres au flanc de la montagne. Comme c'est souvent le cas lorsque la neige vient de cesser, les moindres détails du paysage prenaient un relief surnaturel.

Cependant, Claremont n'était guère intéressé par la vue. Il avait en tête bien d'autres préoccupations.

« Est-ce que votre enquête avance, shérif ? demanda-t-il.

— Eh non, colonel. » Si Pearce ne paraissait pas malheureux – il n'était pas dans sa nature de l'être, ni surtout de laisser voir ses sentiments –, il était loin aussi d'avoir l'air enthousiaste. « Personne ne sait rien, personne n'a rien vu, personne n'a rien fait, personne n'a rien entendu, et personne ne soupçonne personne. Ça non, colonel, je n'ai pas fait le moindre progrès !

— Ça n'est pas si sûr, intervint Deakin d'un ton réconfortant. Je suis persuadé que vous avez procédé à certaines éliminations ; c'est déjà un début. En ce qui me concerne, par exemple, j'étais attaché : vous savez donc que ça ne peut pas être moi. Ça vous fait déjà un

suspect de moins. Pour un homme comme vous, shérif... »

Un bruit aigu vint interrompre Deakin. « Mais qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ! » s'exclama Claremont, déjà à moitié sorti de son siège.

Sa voix était celle d'un homme qui a parfaitement compris qu'il ne pourra rien faire pour prévenir une catastrophe qui s'est d'ores et déjà produite, et la réaction de Marica ne fit que confirmer la justesse de son diagnostic : « Non ! Non ! Non ! » hurla celle-ci.

Outre Marica, ' Claremont, Pearce et Deakin, trois personnes se trouvaient alors dans le compartiment : O'Brien, le gouverneur Fairchild et le révérend Peabody. En l'espace de deux secondes, celui-ci avait bondi hors de son siège et s'était précipité vers la fenêtre la plus proche, du côté de Marica. Maintenant le visage des six hommes reflétait – ou semblait refléter – toute la consternation, la surprise et l'horreur qu'avait exprimées la voix de Marica.

Les trois dernières voitures du train, c'est-à-dire le wagon-frein et les deux voitures transportant les troupes, s'étaient détachées du reste du convoi et dévalaient la pente qui menait au col du Pendu. L'espace qui ne cessait de se creuser entre la tête et la queue du train ne faisait qu'accuser la vitesse croissante avec laquelle les wagons brusquement libérés descendaient vers le fond de la vallée.

« Bon sang ! mais sautez donc ! Sautez maintenant, avant qu'il soit trop tard ! » s'écria Deakin.

Mais personne ne sauta.

La voiture centrale, celle où se trouvait Bellew et une partie de ses troupes, oscillait déjà dangereusement. Le rythme du cliquetis des roues franchissant les joints s'accélérait sans cesse davantage, et, comme les éclisses qui maintenaient les rails étaient fixées par des clous et non par des boulons, on pouvait craindre que la voie elle-même ne quitte son assise.

Parmi les soldats de la septième voiture, la confusion était extrême et les sentiments qu'exprimaient les visages allaient de la stupeur à la panique la plus complète. La plupart des hommes, qui tous devaient lutter pour conserver leur équilibre, s'agitaient sans savoir que faire ; mais, bientôt, quatre d'entre eux, tirés de leur affolement par la voix impérieuse de Bellew, se précipitèrent vers les deux portes latérales pour essayer de les ouvrir. Après quelques efforts désespérés, ils abandonnèrent, tandis que l'un d'entre eux essayait de se faire

entendre par-dessus le vacarme général.

« Seigneur ! s'écria-t-il dans un hurlement. Les portes sont fermées ! Fermées de l'extérieur ! »

Cependant, les sept occupants du compartiment de jour suivaient le spectacle avec une fascination mêlée d'effroi. Les trois voitures de queue se trouvaient maintenant à près de deux kilomètres derrière eux. Suivant la courbe de la montagne, elles continuaient impitoyablement à prendre de la vitesse et oscillaient désormais de façon si terrifiante que leurs roues menaçaient à chaque instant de quitter les rails.

Claremont se mit à crier : « Devlin ! Le serre-frein ! Bon Dieu ! pourquoi ne fait-il rien ? »

Cette même pensée traversait alors l'esprit du sergent Bellew. « Le serre-frein ! Le serre-frein ! s'écria-t-il lui aussi. Pourquoi ne... Bon Dieu ! Mais qu'est-ce qu'il fait ? »

Luttant tant bien que mal pour rester debout malgré les cahots affolés du wagon, Bellew se dirigea en chancelant vers la porte arrière. Son entreprise était rendue plus facile du fait que la partie centrale de la voiture était pratiquement vide, ses hommes ayant pour la plupart collé leurs visages terrifiés aux fenêtres, hypnotisés par le paysage incohérent qui défilait sous leurs yeux, désormais muets devant l'inévitable.

Dès que Bellew eut atteint la porte arrière, il se mit à tirer sur la poignée, mais tous ses efforts demeurèrent sans effet : cette porte là aussi était fermée. Il sortit alors son colt et tira au-dessus et sur le côté du verrou. Il tira quatre fois, sans s'inquiéter des deux balles qui, avec un sifflement sinistre, s'en vinrent ricocher à travers le wagon : pour l'instant, il y avait d'autres dangers, autrement plus pressants. Enfin, après le quatrième coup, la porte céda sous la pression désespérée de la main de Bellew.

Lorsqu'il se retrouva sur la plate-forme, il faillit presque aussitôt être emporté sous les effets conjugués d'un vent, dont la puissance était désormais à peu près celle d'un ouragan, et d'une secousse exceptionnellement violente. Il eut tout juste le temps de s'accrocher des deux mains à la rambarde, tandis que son colt lui échappait.

Mort soudaine pour mort soudaine, Bellew n'hésita pas à courir un risque suicidaire. Il s'élança vers la plateforme avant du wagon-frein, s'agrippa à la rampe, demeura un instant en équilibre instable et saisit

enfin la poignée de la porte. Avec la violence d'un possédé, il manœuvra celle-ci dans tous les sens, tantôt tirant, tantôt poussant, mais, comme on pouvait s'y attendre, cette porte était également fermée. Il se plaqua alors contre la voiture et regarda par la lunette pratiquée sur le côté de la portière.

Ses yeux s'élargirent d'horreur tandis que son visage exprimait le profond désespoir qu'on éprouve devant une vérité qu'on découvre trop tard.

À l'autre bout du wagon, la roue du frein était à sa place, mais, plutôt que d'y être accrochée, la main qui aurait dû la manœuvrer était crispée sur une Bible qui gisait, ouverte, au fond de la voiture. Devlin lui-même était étendu, face contre terre, à côté de son lit improvisé, un couteau fiché entre ses frêles épaules.

Bellew détourna les yeux pour regarder d'un air ahuri les pins couverts de neige qui, sur le côté de la voie, fuyaient en sifflant à près de deux cents kilomètres à l'heure. Dans un geste qu'il n'avait plus fait depuis son enfance, il se signa tandis que toute trace de peur quittait son visage. Son expression était maintenant l'expression résignée de quelqu'un qui a accepté une mort à laquelle il sait que rien ne pourra plus l'arracher.

Dans le compartiment de jour, les sept spectateurs horrifiés demeuraient sans parler, car, désormais, il n'y avait plus rien à dire. Comme Bellew, mais dans une perspective bien différente, ils avaient eux aussi accepté la fatalité de la mort.

Les trois wagons de queue, qui, par miracle, n'avaient pas encore déraillé, amorçaient la dernière courbe qui conduisait au pont. Dans un geste convulsif, Marica s'arracha à la fenêtre pour s'enfouir le visage dans les mains. Incapables de suivre plus longtemps le tracé de la ligne, les voitures (et peut-être les rails eux-mêmes, à cette distance on ne pouvait s'en rendre compte) avaient soudain quitté la voie. Renversées sur le côté, elles s'élançaient maintenant au-dessus de l'abîme, où, toujours accrochées les unes aux autres, elles prirent, dans un mouvement presque aérien, une position verticale avant d'aller s'écraser toutes trois simultanément contre la paroi opposée de la gorge, dans un bruit de tonnerre semblable à l'explosion d'un dépôt de munition. À n'en pas douter, pour tous les hommes qui étaient à bord, la mort avait dû se produire instantanément. Durant une interminable seconde, les wagons disloqués restèrent dans cette position, accrochés à la falaise comme s'ils refusaient de s'en détacher, puis, avec une lenteur grotesque par comparaison avec la vitesse qu'ils avaient au

moment du choc, ils amorcèrent une chute hésitante pour disparaître dans les profondeurs invisibles du gouffre.

Tremblant pour la plupart de façon intempestive, les onze survivants, parmi les passagers qui s'étaient embarqués à Reese City, s'étaient retrouvés à l'arrière du second wagon-écurie – désormais le wagon de queue – et en examinaient le système d'accrochage. Sur les quatre puissants boulons qui assuraient l'accouplement de la voiture avec la suivante, trois étaient demeurés en place, et Claremont les contemplait d'un air incrédule.

« Mais comment, comment, comment est-ce possible ? Regardez-moi la taille de ces boulons !

— Je n'ai pas l'intention d'aller regarder au fond du ravin, dit O'Brien, et d'autant moins qu'on ne doit plus y trouver qu'un amas de ferraille ; mais j'aurais bien aimé voir dans quel état se trouvait la pièce de bois à laquelle étaient fixés ces boulons.

— Il m'a semblé entendre comme une détonation...

— Le bruit que fait une poutre en éclatant en deux, suggéra Deakin.

— Sûrement, admit Claremont. C'est sûrement ce qui s'est passé. Mais pourquoi... ? Banlon, vous qui êtes le mécanicien, vous qui êtes maintenant le seul cheminot qui nous reste ?

— Sur l'honneur, colonel, je n'ai pas la moindre idée. Le bois était peut-être pourri – ça arrive parfois sans qu'on s'en aperçoive – et nous sommes ici sur la pente la plus raide du trajet... Mais je ne peux faire que des suppositions. En tout cas, ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Devlin n'a pas réagi. »

Claremont avait la voix et le visage sombres. « Il y a des questions auxquelles nous ne pourrons jamais répondre, dit-il. Ce qui est passé est passé. Maintenant, la première chose à faire est d'essayer de joindre Reese City ou Ogden ; il faut remplacer au plus vite ces malheureux gaillards. Dieu ait leurs âmes ! Quelle triste fin ! Pour un membre de la cavalerie, il n'y a qu'une façon de mourir : face à l'ennemi. » Claremont avait un peu perdu du sens pratique qu'il aimait ordinairement afficher, et il dut faire un gros effort sur lui-même pour revenir aux dures réalités du moment. « Enfin, Dieu merci ! nous avons toujours avec nous les médicaments. »

Manifestement, Deakin n'était pas d'humeur à compatir avec Claremont. « Ce serait pareil si vous ne les aviez plus, remarqua-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

— Les médicaments ne servent pas à grand-chose quand il n'y a pas de médecin pour les administrer. »

Claremont ne répondit pas tout de suite. « Mais vous êtes médecin, dit-il enfin.

— Non, je ne le suis plus. »

Les autres s'étaient rapprochés d'eux. Quoiqu'elle fût encore sous l'effet du choc, Marica elle-même semblait maintenant s'intéresser à la conversation.

Claremont commençait à s'impatienter. « Bon sang ! Deakin, mais c'est le choléra que nous allons trouver là-bas ! Vous ne pouvez pas laisser vos frères...

— Mes frères ont décidé de me pendre, et, en dépit des protestations de Pearce, ils me pendront sûrement à l'arbre le plus proche. Alors vous pensez si je me soucie d'eux ! En plus, comme vous dites, c'est le choléra que nous allons trouver là-bas. »

Claremont se figea dans une attitude de souverain mépris.

« Est-ce là votre vraie raison ?

— Il me semble que c'est une raison excellente. »

Claremont se détourna d'un geste dégoûté et regarda les autres. « Je n'ai jamais appris le morse, dit-il. Est-ce que parmi vous... ?

— Je ne suis pas Ferguson, mais si vous n'êtes pas pressé,... suggéra O'Brien.

— Merci, major. Henry, je vous prie, allez chercher l'appareil. Vous le trouverez dans le wagon du matériel, sous une bâche. Apportez-le dans le compartiment de jour. » Il se tourna ensuite vers Banlon et dit d'une voix amère : « Le seul avantage de cette triste affaire, c'est que nous arriverons plus vite au fort, j'imagine. Maintenant que ces wagons...

— Non, colonel, l'interrompit Banlon. Nous n'arriverons pas plus vite. En dehors de moi, Devlin était le seul à savoir conduire le train, et je ne peux pas me passer de dormir.

— Bon Dieu ! c'est vrai. J'avais complètement oublié. Alors ?

— De jour, je peux rouler deux fois plus vite que de nuit ; alors j'essayerai de tenir le coup jusqu'à ce soir. Mais à ce moment-là (il désigna d'un geste le soldat qui lui servait de chauffeur) Rafferty et moi on sera trop crevés pour continuer, colonel.

— Je comprends. » Claremont regarda la chaîne d'attelage qui pendait à l'extrémité du wagon. « Et pour ce qui est de la sécurité, qu'en pensez-vous, Banlon ? »

Banlon resta un instant à se frotter le visage d'un air pensif.

« Je ne crois pas, colonel. Je veux dire : je ne crois pas qu'il y ait de problèmes. Il y a quatre raisons qui me font dire ça. D'abord, un accident comme celui qu'on a eu, ça n'arrive pratiquement jamais ; il n'y a pas une chance sur un million que ça se renouvelle. Ensuite, j'ai maintenant beaucoup moins de poids à tirer, ce qui signifie que la tension sera moins grande entre les wagons. Et puis, comme je vous l'ai dit, nous sommes maintenant sur la pente la plus forte : quand on sera arrivés au sommet, ça ira beaucoup mieux.

— Et la quatrième raison ?

— Ah ! oui. Désolé, colonel ! » Banlon se frotta les yeux. « Je suis fatigué, c'est tout. Maintenant, je vais aller avec un pic et un maillet vérifier les attelages. C'est le seul moyen de s'assurer que le bois n'est pas pourri.

— Merci, Banlon. »

Claremont reporta alors son attention du côté de Henry, qui revenait avec l'expression d'un homme que rien ne saurait plus étonner.

« Alors, ça y est ?

— Non.

— Comment, non ?

— L'appareil a disparu.

— Quoi ?

— En tout cas, il n'est pas dans le wagon du matériel, c'est certain.

— Impossible ! »

Henry, les yeux fixés dans le vide, s'abstint de répondre.

« En êtes-vous sûr ? » La voix de Claremont exprimait la stupeur plutôt que l'incrédulité ; la stupeur d'un homme à qui trop de choses incompréhensibles sont arrivées trop rapidement.

Henry prit un air de martyr qui convenait parfaitement à son maintien lugubre. « Je ne voudrais pas paraître impertinent au colonel, mais je suggère au colonel qu'il aille se rendre compte par lui-même. »

Claremont était au bord de l'attaque, mais il parvint à se contenir. « Que tout le monde fouille le train ! ordonna-t-il.

— Deux choses, colonel », intervint Deakin. Il regarda autour de lui avant de reprendre, en comptant sur ses doigts : « Premièrement, parmi les dix hommes auxquels vous vous adressez, il n'y a que Rafferty à qui vous ayez le droit de donner des ordres. Sinon, aucun de nous ne se trouve, ni directement ni indirectement, placé sous vos ordres. Il est donc inutile d'espérer nous voir vous obéir au doigt et à l'œil. Deuxièmement, je crois qu'il serait vain de fouiller le train. »

Claremont fit un nouvel effort pour ne pas éclater, et, s'abstenant de parler, il adressa un coup d'œil interrogateur à Deakin.

« Ce matin, expliqua ce dernier, lorsque nous nous sommes arrêtés pour renouveler les réserves de combustibles, j'ai vu quelqu'un prendre une caisse de la taille de votre télégraphe dans la voiture du matériel et la transporter vers l'arrière du train. À ce moment-là, il neigeait très fort, et la visibilité... enfin, tout le monde se souvient du temps qu'il faisait. Bref, je n'ai pas pu voir qui c'était.

— Eh bien ! à supposer que ç'ait été Ferguson, pourquoi diable aurait-il fait ça ?

— Comment le saurais-je ? Ferguson ou pas Ferguson, en tout cas, je ne lui ai pas parlé. Et je ne vois pas pourquoi je devrais penser à votre place !

— Vous vous montrez de plus en plus impertinent, Deakin.

— Je crains qu'il vous faille vous y habituer. » Deakin haussa les épaules et reprit : « Peut-être voulait-il tout simplement le réparer ?

— En ce cas, je ne vois pas pourquoi il l'aurait emmené ? »

Deakin, qui d'ordinaire se montrait toujours impassible, laissa pourtant échapper un mouvement d'irritation. « Bon sang ! Mais comment voulez-vous que... » Il s'interrompit. « Est-ce que le wagon

du matériel est chauffé ?

— Non.

— Et il gèle à pierre fendre ! S'il avait une réparation à effectuer ou je ne sais quoi à vérifier, il était bien naturel qu'il l'emporte dans un endroit chauffé ; sans doute dans l'une des voitures qui transportaient vos hommes. Maintenant, tout est dans le ravin, y compris le télégraphe. Voilà la réponse à votre question. »

Claremont avait complètement recouvert le contrôle de soi. « Il me semble que vous avez réponse à tout, monsieur Deakin, dit-il d'une voix songeuse.

— Oh ! seigneur ! si vous y tenez, fouillez donc votre damné train !

— Non. Je crois que vous avez raison puisque apparemment il n'y a pas d'autre explication. » Il fit un pas dans la direction de Deakin. « Votre visage me paraît tout à coup étrangement familier », remarqua-t-il. Deakin le regarda un instant puis détourna les yeux. « Avez-vous servi dans l'armée ?

— Non.

— Ni dans le Nord, ni dans le Sud ?

— Non.

— Vraiment ?

— Je vous ai dit que je n'aimais pas la violence.

— Alors où étiez-vous durant la guerre entre les Etats ? »

Deakin parut se concentrer et répondit enfin : « En Californie. Là-bas, ce qui se passait dans l'Est avait moins d'importance. »

Claremont hocha la tête. « Décidément, vous semblez rudement tenir à votre peau !

— Aimer sa peau, on peut faire pire, non ? » rétorqua Deakin d'un ton indifférent. Tandis qu'il s'éloignait le long de la voie, Henry le suivit des yeux d'un air scrutateur, puis, se tournant vers O'Brien, il dit doucement :

« Je suis comme le colonel. J'ai aussi l'impression de l'avoir déjà vu.

— Et qui est-ce ?

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à lui mettre un nom et je ne me souviens pas où je l'ai vu. Mais ça me reviendra. »

Un peu après midi, il se remit à neiger, mais pas suffisamment pour ralentir la marche du train. La locomotive, qui désormais ne tirait plus que cinq wagons, remontait le lit venteux d'une vallée en traînant derrière elle un long panache de fumée. Dans la salle à manger, tous les passagers survivants, sauf un, s'étaient mis à table pour attaquer un sombre repas. Clairemont se tourna vers Henry.

« Dites au révérend Peabody que nous mangeons. » Henry quitta le compartiment, tandis que, s'adressant au gouverneur, Claremont ajoutait : « Et Dieu sait pourtant que je n'ai pas d'appétit.

— Moi non plus, colonel, moi non plus. »

L'aspect du gouverneur ne démentait pas ses paroles.

L'anxiété de la veille était toujours présente, mais soulignée maintenant par une pâleur hagarde. Les poches qui marquaient les yeux étaient sombres et veinées, et la chair que laissait voir la somptueuse barbe blanche paraissait plus flasque que jamais. Sa ressemblance avec Buffalo Bill s'était beaucoup atténuée.

« Quel horrible voyage ! poursuivit-il. Quel horrible voyage ! Toutes les troupes, tous ces splendides garçons liquidés ! Le capitaine Oakland et le lieutenant Newell disparus, et peut-être morts pour ce que nous en savons. Le docteur Molyneux, mort, lui aussi ; et pas seulement mort, mais assassiné ! Et le shérif n'a aucune idée de celui qui... qui... Mon Dieu ! Il pourrait être assis ici. L'assassin, j'entends.

— Il y a neuf chances sur dix qu'il n'y soit pas, rétorqua Pearce avec un demi-sourire. Il y a neuf chances sur dix qu'il soit au fond du ravin à l'heure actuelle.

— Comment le savez-vous ? dit le gouverneur en hochant la tête avec un lent désespoir. Comment peut-on le savoir ? On se demande ce qui va bien pouvoir nous arriver maintenant.

— — Je l'ignore, dit Pearce. Mais à en juger d'après la tête d'Henry, il a déjà dû se passer quelque chose. »

Henry, qui venait de réintégrer le compartiment, avait l'air complètement égaré. Ses mains s'ouvraient et se refermaient de façon convulsive. « Je ne le trouve pas, dit-il d'une voix essoufflée. Je ne

trouve pas le pasteur, colonel. Il n'est pas dans sa cabine. »

Le gouverneur Fairchild émit un sourd gémissement. Le regard de Deakin se figea ; un instant, on eût pu croire son visage taillé dans de la pierre. Enfin il se détendit et dit d'un ton dégagé :

« Il ne doit pas être bien loin ; je parlais avec lui il y a moins d'un quart d'heure.

— C'est ce que j'ai remarqué. Et de quoi parliez-vous ? demanda Pearce d'une voix acide.

— Il essayait de sauver mon âme, expliqua Deakin. Même lorsque je lui ai fait remarquer que les assassins n'en avaient pas, il a voulu...

— Suffit, tonna Claremont. Il faut immédiatement fouiller ce train.

— Faut-il le faire arrêter ? demanda le major.

— Le faire arrêter ? Et pourquoi, O'Brien ?

— Il se passe de drôles de choses à bord, colonel. » O'Brien n'avait donné à cette remarque aucun sens particulier – c'était parfaitement inutile. « S'il ne se trouve pas dans le train, ce qui est possible, il doit être quelque part au bord de la voie ; en tout cas, je ne vois pas comment il aurait pu tomber dans un ravin étant donné que nous n'en avons pas vu depuis plus d'une heure. Alors, si nous ne le trouvons pas dans le train, je crois que ça vaudrait la peine de faire machine arrière pour...

— Oui, bien sûr. Henry, dites-le à Banlon. »

Tandis que Henry se précipitait vers l'avant, le gouverneur, Claremont, O'Brien et Pearce prenaient la direction inverse, Deakin, lui, resta où il était : il n'avait manifestement aucune envie de bouger. L'expression avec laquelle Marica le regardait était loin d'être amicale. Ses yeux sombres étaient glacés et ses lèvres serrées. Lorsqu'elle parla, ce fut avec une incrédulité hostile.

« Il se peut qu'il soit malade, blessé, mourant même, dit-elle sur un ton qui convenait fort bien à son expression. Et vous restez là sans rien faire ! Il me semble que vous pourriez aider les autres à le chercher, non ? »

Jambes croisées, Deakin se renversa sur sa chaise d'un geste paresseux et sortit un petit cigare. « Moi ? demanda-t-il. Certainement pas. Qu'est-ce qu'il est pour moi ? Et moi pour lui ? Au diable le

révérend !

— Mais c'est un homme si gentil ! » Il était difficile de savoir si Marica était davantage agacée par l'impiété de Deakin ou par sa froide indifférence. « Comment !

Il était là ; il parlait avec vous...

— C'est lui qui s'était imposé. Maintenant laissons-le se débrouiller tout seul. Il est assez grand. »

Marica n'en croyait pas ses oreilles. « Alors, ça vous est égal, tout simplement ? dit-elle en détachant les mots.

— Parfaitement égal.

— Eh bien ! je dois avouer que j'avais tort et que le shérif avait raison. J'aurais dû l'écouter. La pendaison, c'est encore trop bon pour vous. Vous êtes l'être le plus égocentrique, le plus monstrueusement égoïste qui soit.

— À chacun ses points forts, rétorqua Deakin. Il faut savoir être le meilleur dans un domaine ou dans un autre, sinon on tombe dans la médiocrité ! » Sur quoi il se leva et, changeant de sujet : « Ah ! j'allais oublier le Bourbon du gouverneur, dit-il. Quand ils sont loin, j'aurais tort de ne pas en profiter. D'autant plus qu'il est excellent ! »

Il sortit dans le couloir pour rejoindre le compartiment des officiers. Marica, dont la colère semblait désormais mêlée de stupeur, demeura seule un instant, puis, hésitante, elle se leva et se mit à suivre Deakin. Lorsqu'elle eut atteint la porte du salon, elle le vit devant le cabinet à liqueurs, en train de se verser une rasade de whisky qu'il avala d'un trait. Marica comprenait de moins en moins et son visage n'exprimait plus maintenant qu'un étonnement sans borne. À nouveau Deakin remplit son verre et but une gorgée ; puis, il se tourna vers la droite pour regarder par la fenêtre avec des yeux apparemment aveugles. Ses traits étaient empreints d'une dureté telle qu'ils en devenaient presque effrayants.

Les sourcils froncés, Marica entra sans bruit dans le compartiment et s'approcha lentement de lui. Elle était à moins de deux mètres lorsque Deakin se détourna. Son visage exprimait toujours la même cruauté, et Marica recula d'un pas comme si elle s'attendait à être frappée. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que Deakin ne parût remarquer sa présence. Graduellement, il reprit son expression (ou plutôt, son absence d'expression) habituelle et dit d'une voix affable :

« Vous avez failli me faire peur, miss Fairchild. »

Marica ne répondit pas tout de suite. Elle fit quelques pas en avant, comme une somnambule, et, dans un geste timide, presque craintif, elle posa la main sur le revers de sa veste. « Qui êtes-vous ? murmura-t-elle enfin.

— John Deakin, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Mais qu'êtes-vous ?

— Vous avez entendu ce que le shérif a dit... »

Il s'interrompit, tandis qu'un brouhaha de voix leur parvenait du couloir ; des voix agitées que devaient accompagner force gestes. Bientôt Claremont entra, suivi par le gouverneur, Pearce et O'Brien. « S'il n'est pas là, c'est qu'il est tombé du train, disait le colonel. Et il n'est pas là. Il doit être quelque part au bord de la voie. Il faut faire marche arrière, ne serait-ce que sur quelques kilomètres... »

Le gouverneur lui coupa la parole. Une nouvelle contrariété venait de s'ajouter à ses innombrables soucis. « Bon sang ! Deakin, mais c'est mon whisky ! » s'exclama-t-il.

Deakin acquiesça. « Il est excellent, gouverneur, excellent. Vous pouvez en offrir sans crainte à n'importe qui. »

Sans un mot, sans un geste d'avertissement, Pearce s'avança et donna un coup violent sur l'avant-bras de Deakin, qui laissa aussitôt tomber son verre.

La réaction de Marica – une réaction involontaire, dont elle fut la première surprise – ne se fit pas attendre. « Quel homme courageux vous faites, shérif ! dit-elle avec colère ; avec cet énorme pistolet accroché à votre ceinture... »

À l'exception de Deakin, tous la regardèrent avec étonnement ; cependant, chez Pearce la surprise fit place au mépris, un mépris que reflétait son geste lorsqu'il tira son colt de son étui pour le jeter négligemment sur le divan au moment où il se tourna vers Deakin pour lui adresser un sourire d'invité. L'autre ne répondit pas. Pearce balança alors son bras gauche en arrière et frappa violemment Deakin au visage du revers de son poing serré, lui administrant ainsi un coup particulièrement humiliant. Deakin chancela et s'assit lourdement sur le sofa qui se trouvait derrière lui. Après quelques secondes, durant lesquelles les spectateurs détournèrent les yeux d'un air dégoûté, il se leva, essuya le sang qui coulait de sa lèvre fendue, et traversa le

compartiment pour aller se placer dans le coin opposé, près de l'accès au couloir. Bientôt les autres le bousculèrent pour se précipiter sur la plate-forme tandis que le train se mettait à freiner. Marica suivit le mouvement général ; cependant, comme elle passait devant Deakin, elle s'arrêta, sortit de son sac un mouchoir de batiste, et essuya sa lèvre blessée. Lorsqu'elle parla, sa voix était parfaitement calme.

« Pauvre homme, dit-elle. Si peu de temps à vivre.

— Je ne suis pas encore mort, rétorqua Deakin.

— Je ne parle pas de vous. Je parle du shérif. »

Elle gagna le couloir et entra dans son compartiment sans se retourner. Deakin la suivit des yeux d'un air pensif, après quoi il se dirigea vers le cabinet à liqueurs et se versa une nouvelle rasade de Bourbon.

Cependant, Banlon faisait marche arrière pour redescendre la vallée. Quatre hommes se tenaient à l'extrémité du train, sur la plate-forme arrière du second wagon-écurie, soigneusement emmitouflés pour mieux lutter contre la neige et le froid : Claremont et Pearce étudiaient le côté droit de la voie, tandis que le gouverneur et O'Brien s'occupaient de l'autre. Cependant, les kilomètres se succédaient lentement sans que rien d'anormal ne se manifestât. De part et d'autre des rails, la neige était intacte ; seule une légère poussière de suie signalait le dernier passage du train. Pourtant il neigeait trop peu pour que des traces récentes eussent pu être recouvertes, et à plus forte raison un corps humain. Bref, il n'y avait aucun signe indiquant que le révérend Peabody fût, à un moment ou à un autre, tombé du train, accidentellement ou non.

Claremont se redressa et jeta un coup d'œil derrière lui, juste au moment où O'Brien, placé de l'autre côté de la plate-forme, se détournait pour le regarder. Il secoua lentement la tête, et O'Brien acquiesça à contrecœur avant de se pencher en avant pour faire signe à Banlon. Ce dernier, qui depuis quinze ou vingt minutes ne cessait de regarder vers l'arrière du train, répondit aussitôt par un geste de la main. Le convoi s'arrêta et reprit sa marche en avant tandis que les quatre hommes quittaient la plateforme pour regagner l'intérieur.

Lorsqu'ils furent de retour dans le salon, Claremont rassembla tout le monde à l'exception de Banlon et de Rafferty, son nouveau chauffeur. L'atmosphère était lourde de menaces, de méfiance et de crainte. Chacun semblait éviter soigneusement de regarder l'autre, sauf Deakin, qui paraissait tout à fait à l'aise.

Claremont passa sur son front une main fatiguée.

« C'est impossible, absolument impossible, commença-t-il. Nous savons que Peabody n'est pas à bord, et nous savons qu'il n'a pas quitté le train. Et personne ne l'a vu après qu'il fut sorti de ce compartiment. Un homme ne peut tout de même pas se volatiliser comme ça ! » Il regarda ses auditeurs, mais personne ne lui vint en aide, personne ne manifesta la moindre réaction en dehors de Carlos, le cuisinier noir, qui, peu habitué à une compagnie aussi distinguée, se balançait d'un pied sur l'autre d'un air embarrassé. « Enfin ! Est-ce possible ou non ? reprit Claremont.

— Et pourquoi pas ? dit lourdement Fairchild. C'est en tout cas ce qu'il a fait.

— Oui et non », intervint Deakin.

Aussitôt, l'animosité de Pearce se manifesta. « Que voulez-vous dire par "oui ou non" ? Et que savez-vous de sa disparition, vous qui êtes si malin ?

— Rien, bien entendu, répondit Deakin. Je ne peux rien savoir puisque je suis resté ici entre le moment où Peabody est parti et celui où Henry est venu nous annoncer sa disparition. Miss Fairchild peut en témoigner. »

Pearce voulut parler, mais Claremont l'interrompit d'un geste et se tourna du côté de Deakin :

« Vous avez une idée ?

— Oui. J'ai une idée. C'est vrai, nous n'avons côtoyé aucun ravin depuis l'instant où Peabody a disparu, mais nous avons franchi deux ponts. Deux petits ponts, presque aussi étroits que le train, et qui ni l'un ni l'autre n'avaient de garde-fous. S'il est tombé là, il a très bien pu tomber sans laisser de traces.

— Très intéressant, comme théorie, dit O'Brien, sans se donner la peine de cacher son incrédulité. Et maintenant, expliquez-nous pourquoi il a sauté ?

— Il n'a pas sauté. Quelqu'un l'a poussé. Ou plutôt, quelqu'un l'a soulevé et l'a jeté dans le vide. Après tout, c'était un petit homme. Pour une personne grande et forte, ça ne devait présenter aucune difficulté. Je me demande qui peut bien être cette personne. Pas moi, évidemment, j'ai un alibi. Miss Fairchild non plus : elle n'est ni grande ni forte, et elle a un alibi, elle aussi, quoique pour vous mon

témoignage ne doive pas valoir grand-chose ! Mais, grands et forts, vous l'êtes tous, tous les six. » Il s'interrompit et les dévisagea lentement les uns après les autres. « Je me demande lequel d'entre vous a fait ça.

— Absurde ! complètement absurde ! bredouilla le gouverneur.

— Cet homme est fou, commenta Claremont d'une voix glacée.

— J'essaye simplement d'expliquer ce qui a pu se passer. » Deakin souriait. « Quelqu'un a-t-il une meilleure théorie à proposer ? »

Au silence pesant qui accueillit sa question, il était clair que personne n'avait d'autre suggestion à faire.

« Mais..., dit Marica, qui donc a pu souhaiter la mort d'un homme aussi inoffensif que M. Peabody ?

— Je l'ignore, répondit Deakin. On peut se poser exactement la même question à propos du docteur Molyneux, et, sans doute, à propos d'Oakland et de Newell. »

Comme on pouvait s'y attendre, Pearce réagit aussitôt et demanda d'un ton méfiant : « Et qui a dit qu'il était arrivé malheur à ces deux derniers ? »

Deakin le fixa longuement d'un air apitoyé. Il semblait vouloir faire comprendre aux autres que, s'il était fermement résolu à ne pas se battre avec Pearce, c'était uniquement à cause du parfait mépris qu'il éprouvait à son endroit. Il était clair que rien n'aurait pu être plus insupportable au shérif que cette attitude.

« Si, après tout ce qui est arrivé, vous croyez encore que leur disparition est due au hasard, reprit enfin Deakin, je pense qu'il est temps pour vous de remettre votre insigne à quelqu'un qui soit sec derrière les oreilles. Mais, après tout, shérif, c'est peut-être vous, l'homme que nous cherchons. »

Le visage déformé par la haine, Pearce fit un pas en avant. Il était prêt à bondir, mais Claremont s'interposa entre Deakin et lui avec une autorité telle qu'il n'osa pas insister.

« Ça suffit, shérif. Je crois qu'il y a déjà eu assez de violence comme ça !

— Je partage entièrement votre avis, colonel Claremont. »

Fairchild gonflait les joues et parlait d'un ton important.

« Ne nous laissons pas gagner par la panique ! En fait, nous ne savons pas s'il y a ne fût-ce qu'une part de vérité dans ce qu'a suggéré ce... ce criminel. Nous ne savons même pas si Molyneux a été assassiné. » Fairchild avait un goût immodéré pour l'emphase, et, après chacun des mots qu'il soulignait, il observait une pose significative. « Nous n'avons pour cela que la parole de Deakin, comme nous n'avons que sa parole pour croire que lui, Deakin, a été médecin ; et nous savons tous ce que vaut la parole d'un Deakin !

— Vous noircissez mon personnage en public, gouverneur, fit remarquer Deakin. Vous savez que dans la Constitution il y a une loi qui m'autoriserait à vous attaquer pour avoir lancé contre moi de telles insinuations ? J'ai six témoins qui pourront affirmer que vous m'avez calomnié (Deakin regarda autour de lui) et à les voir je n'ai pas l'impression que vos paroles soient restées sans effet.

— La loi ! La loi ! » hurla Fairchild. Il était violet, et ses yeux bleus, injectés de sang, semblaient sur le point de quitter leurs orbites. « Un gibier de potence, un assassin, un incendiaire qui ose invoquer la sainte Constitution des Etats-Unis ! » Il s'arrêta un instant, comprenant peut-être que s'il continuait sur ce ton il risquait de compromettre sa dignité de gouverneur. « Nous ne savons pas si Oakland et Newell ont été assassinés, reprit-il d'une voix plus mesurée. Nous ne savons pas si Peabody a été la victime de...

— Vous avez tout simplement peur de l'admettre », dit Deakin avec mépris. Il dévisagea le gouverneur d'un œil ironique. « N'auriez-vous pas l'intention de verrouiller la porte de votre compartiment cette nuit ? » Fairchild ne sut que répondre, et Deakin poursuivit, après une pause : « Mais peut-être savez-vous que personnellement vous n'avez rien à craindre ? »

Fairchild le regarda d'un œil mauvais.

« Ah ! ça, Deakin, cette insinuation vous coûtera cher.

— Et c'est vous qui parlez d'insinuations ? demanda Deakin d'un ton las. Ça me coûtera cher, dites-vous ? Mais quoi ? Ma peau, peut-être ? De ce côté-là, je croyais que c'était déjà décidé ! Mon Dieu ! c'est merveilleux ! Vous êtes tous là à songer que bientôt vous allez enfin pouvoir me remettre entre les mains de la justice, et parmi vous il y a un assassin qui est déjà responsable de la mort de quatre hommes. Et quand je dis quatre, je suis modeste. Je pourrais aussi bien dire quatre-vingt-quatre.

— Quatre-vingt-quatre ? Quatre-vingt-quatre ? » Fairchild essayait vainement de retrouver sa grandiloquence coutumière.

« Pour reprendre votre formule, gouverneur, nous ne savons pas si la perte des troupes est due à un accident. » Deakin regarda un instant dans le vague avant de ramener les yeux sur Fairchild. « De même que nous ne savons pas si, parmi vous (et par *vous* j'entends également Banlon et Rafferty, bien qu'ils ne soient pas là ; je ne compte pas miss Fairchild, évidemment), si, parmi vous, dis-je, un seul est responsable de tous ces meurtres. Il se peut qu'il y en ait deux, ou plus, qui agissent de concert, et qui, dans ce cas, seraient également coupables aux yeux de la loi. C'est du moins ce que j'ai appris en médecine légale, mais vous n'êtes évidemment pas forcés de me croire. »

Avec une lenteur calculée, Deakin tourna le dos à la compagnie, s'accouda sur la barre d'appui de la fenêtre et se mit à regarder tomber la neige dans le crépuscule.

6.

Banlon ralentit puis arrêta la locomotive, bloqua le frein, le verrouilla, et retira la lourde clé ; d'un geste las, il essuya son front couvert de sueur et se tourna vers Rafferty, qui, les yeux mi-clos, s'appuyait en chancelant de fatigue contre la paroi opposée de la cabine.

« Ça va ? demanda Banlon.

— Je suis crevé.

— Comme ça, nous sommes deux. » Banlon jeta un coup d'œil à l'extérieur : il faisait complètement nuit et la neige continuait à tomber. « Viens, dit-il en frissonnant, allons voir ton colonel. »

Le colonel était assis aussi près que possible du poêlé où brûlait un feu d'enfer ; serrés autour de lui se tenaient le gouverneur Fairchild, O'Brien, Pearce et Marica, qui tous avaient un verre à la main. Deakin, lui, était assis par terre, à l'autre bout du compartiment, recroquevillé contre le froid ; bien entendu, on ne lui avait rien offert à boire.

La porte menant à la plate-forme avant s'ouvrit tandis que Banlon et Rafferty se précipitaient à l'intérieur, accompagnés d'un courant d'air glacé et d'un épais tourbillon de neige. Ils étaient pâles et paraissaient épuisés. Banlon, qui bâillait à s'en décrocher les mâchoires, amena devant sa bouche une main polie : on ne bâille pas en présence d'un colonel, encore moins devant un gouverneur. Cependant, incapable de se contrôler, c'est en bâillant encore qu'il dit : « Eh bien ! voilà, colonel : ou bien on se couche, ou bien on tombe !

— Vous avez fait du bon travail, Banlon, du très bon travail. Je ne manquerai pas d'en informer vos employeurs. Quant à vous, Rafferty, je suis fier de vous. » Claremont réfléchit une seconde. « Banlon, vous pouvez prendre ma couchette ; et vous, Rafferty, vous aurez celle du major.

— Merci, colonel ! » Banlon bâilla pour la troisième fois. « Une chose encore, colonel ; il faudra que quelqu'un s'occupe d'entretenir le feu.

— Il me semble que c'est gaspiller du combustible. Est-ce qu'il n'est pas possible de le laisser s'éteindre et de rallumer la chaudière demain ?

— Impossible, colonel. » Le hochement de tête emphatique qui accompagnait la réponse de Banlon excluait toute discussion. « Pour rallumer on perdrait deux heures et on utiliserait tout autant de combustible que pour maintenir la chaudière à la température voulue. Mais ça, ce n'est rien ; ce qui est grave, c'est que, si le feu s'éteint, l'eau risque de geler dans les condenseurs... et il reste encore un sacré bout de chemin jusqu'à Fort Humboldt, colonel. »

Deakin se mit debout. « Je n'aime pas marcher, dit-il. Je préfère m'occuper de la chaudière.

— Vous ? » Pearce, lui aussi, s'était levé, l'air soupçonneux. « Qu'est-ce qui vous rend tout à coup si coopératif ?

— Rassurez-vous, je ne me sens pas le moins du monde coopératif, rectifia Deakin. Il n'y a même rien que je désire moins que de coopérer avec n'importe lequel d'entre vous. Mais il y va de ma peau comme de la vôtre, et vous savez tous à quel point je tiens à la mienne. Par ailleurs, shérif, je suis un être sensible : je me rends compte que je ne suis pas particulièrement populaire ici. Et j'ai froid – c'est un endroit plein de courants d'air –, alors que dans la cabine j'aurai un bon feu pour me réchauffer. Et je préfère ne pas passer le reste de la nuit à vous regarder boire du whisky. Et je me sens d'autant plus en sécurité que je suis plus éloigné de vous, de vous en particulier, Pearce. Et je suis la seule personne à qui l'on puisse confier cette tâche en toute sécurité... car j'imagine que vous n'avez pas oublié, shérif, que je suis la seule personne au-dessus de tout soupçon ! »

Deakin se tourna alors d'un air interrogateur vers Banlon, qui, à son tour, se tourna vers le colonel. Claremont hésita, puis acquiesça.

« Il faut ratisser le fond de la chambre à combustion toutes les demi-heures, dit Banlon. Mettez suffisamment de combustible pour que l'aiguille de la jauge à pression se maintienne entre le bleu et le rouge. Si elle dépasse le rouge, vous trouverez la soupape d'échappement à côté de la jauge. »

Deakin fit un signe d'assentiment et sortit du compartiment. Pearce le suivit des yeux d'un air contrarié puis se tourna vers Claremont.

« Je n'aime pas ça, dit-il. Qu'est-ce qui l'empêche de dételer la locomotive et de continuer tout seul ? Nous savons très bien qu'il est

capable de tout.

— Voilà ce qui l'en empêchera, shérif. » Banlon exhiba la lourde clé. « J'ai verrouillé la roue du frein. Je vous laisse en prendre soin ? »

— Volontiers », répondit Pearce. Il prit la clé, s'assit, s'étira, et tendit la main vers son verre. Au même moment, O'Brien se mit debout et fit signe à Banlon et à Rafferty.

« Suivez-moi, messieurs, je vais vous conduire à vos couchettes. »

Les trois hommes quittèrent le salon pour gagner la partie arrière de la seconde voiture. O'Brien fit entrer Banlon dans le compartiment de Claremont, puis Rafferty dans le sien. Avec un geste de la main, il demanda : « Est-ce que cela vous convient ? »

Tandis que Rafferty jetait autour de lui un coup d'œil plein de respect, O'Brien sortait subrepticement d'un placard une bouteille de whisky pour la dissimuler dans le couloir.

« Bien sûr, que ça me va, dit Rafferty. Merci. Merci beaucoup.

— C'est bon, c'est bon. Et maintenant, bonne nuit ! »

O'Brien quitta Rafferty et revint sur ses pas jusqu'à la cuisine. Sans même prendre la peine de frapper, il entra et ferma la porte derrière lui. La cuisine était très petite ; elle n'avait pas plus d'un mètre cinquante sur deux, et comme elle était encombrée d'un fourneau à bois, d'un placard, d'une impressionnante batterie de cuisine et de toute une armée de casseroles, le cuisinier avait à peine la place de s'y retourner. Cependant, Carlos et Henry, assis chacun sur un étroit tabouret, ne semblaient pas particulièrement souffrir du manque d'espace. À l'entrée de O'Brien ils levèrent la tête. Tous deux avaient leur expression habituelle : Carlos son sourire éblouissant, Henry son air sinistre de croque-mort.

O'Brien posa la bouteille de whisky sur la minuscule table de travail. « Vous allez en avoir besoin, dit-il. Et des habits les plus chauds que vous puissiez trouver. Je reviendrai dans un instant. » Il jeta un regard étonné autour de lui. « N'auriez-vous pas davantage de place dans votre cabine ? »

— Bien sûr, monsieur O'Brien, mais nous n'aurions pas ça, répondit Carlos en désignant le fourneau, trop chaud pour qu'on puisse y toucher. La cuisine est l'endroit le mieux chauffé du train. »

Après la cuisine, l'endroit le plus chaud était très certainement la

cabine de la locomotive. À ce moment-là, il y faisait pourtant nettement plus froid que de coutume, à cause des violentes bourrasques de neige qui s'y engouffraient presque continuellement ; mais l'ardente lumière que laissait passer la porte ouverte de la chambre à combustion, et qui pour l'instant rendait inutiles les deux lampes à pétrole, donnait du moins l'illusion de chaleur. Quoi qu'il en fût, Deakin était visiblement loin d'avoir froid ; son visage luisait de sueur tandis qu'il s'occupait à recharger la chaudière.

Il lança dans le feu une dernière bûche, se redressa et regarda la jauge. L'aiguille approchait de la marque rouge. Il émit un soupir de satisfaction et referma la chambre à combustion. La cabine tomba d'un coup dans une demi-obscurité, qui augmenta encore lorsque Deakin décrocha l'une des deux lampes pour l'emporter dans le tender, qui se trouvait encore plein de bois aux deux tiers. Il posa la lampe à terre, et, avec une hâte presque fébrile, se mit à déplacer les bûches d'un côté à l'autre du véhicule.

Quinze minutes plus tard, la sueur qui, tout à l'heure, perlait sur son visage, ruisselait abondamment, et cela, bien que, dans le tender mal protégé, la température fût voisine de zéro. Cependant, le travail qu'effectuait Deakin était loin d'être facile, et déjà il avait transporté de la droite sur la gauche plus de la moitié du combustible. Il se redressa péniblement, massa un instant ses reins douloureux, et regagna la cabine pour vérifier la pression. Entre-temps, l'aiguille était descendue au-dessous de la ligne bleue. Deakin ouvrit précipitamment la chaudière, fourragea dans le foyer, ajouta quelques bûches sur le feu et referma la porte. Sans même jeter un nouveau coup d'œil à la jauge, il retourna dans le tender.

Il n'avait pas déplacé plus d'une vingtaine de bûches lorsqu'il s'interrompit soudain pour examiner de plus près la pile de bois restant. Il saisit la lampe à pétrole, l'approcha du tas, ôta encore quelques bûches et s'agenouilla lentement tandis que son visage, d'ordinaire impassible, prenait une brusque expression de colère.

À n'en pas douter, les deux hommes qui gisaient là côte à côte étaient morts. Deakin avait enlevé suffisamment de bois pour en découvrir le visage et le tronc. Tous deux avaient d'horribles blessures à la tête, et tous deux portaient l'uniforme de la cavalerie américaine : l'un, celui de capitaine, et l'autre, celui de lieutenant. Sans aucune hésitation possible, il s'agissait là d'Oakland et de Newell, les deux officiers dont Claremont avait déploré la disparition.

À nouveau le visage de Deakin était inexpressif : depuis longtemps,

il avait compris qu'un homme qui a choisi de vivre la vie qu'il menait doit savoir dominer ses sentiments, et surtout ne pas céder à la colère. Il se leva et commença à remettre en place le bois de chauffage, en prenant garde de l'entasser en piles bien nettes de manière qu'on ne puisse pas se rendre compte qu'il avait été remué. De façon assez compréhensible, étant donné le soin qu'il lui fallait déployer et l'état de fatigue, voisin de l'épuisement, où il se trouvait désormais, cette tâche lui prit deux fois plus de temps qu'il lui en avait fallu pour défaire le tas.

Ce travail terminé, il rejoignit la cabine de la locomotive et contrôla à nouveau la pression. Cette fois-ci, l'aiguille de la jauge était tombée bien au-dessous du trait bleu, et, lorsqu'il ouvrit la chambre à combustion, ce fut pour constater que le brasier ne dispensait plus qu'une vague lueur rougeâtre. Péniblement, il se remit à charger la chaudière, jetant dans le foyer tout le bois qu'il pouvait contenir. Lorsqu'il eut refermé la porte, il omit une fois encore de vérifier la jauge. Il remonta son col, enfonça son chapeau et descendit sur la voie.

Dehors, la neige tourbillonnait dans un vent glacial qui désormais soufflait presque avec la violence d'un blizzard. Sans se soucier de cacher sa présence (la visibilité était presque nulle, de sorte qu'il ne risquait guère d'être vu), Deakin longea les deux premiers wagons du convoi. Lorsqu'il fut arrivé à l'extrémité de la seconde voiture, qui abritait la cuisine et les compartiments de nuit des officiers, il s'arrêta brusquement et dressa l'oreille. Il pouvait entendre distinctement un étrange glouglou – étrange du moins dans ces circonstances, mais qui eût été facilement identifiable dans des conditions plus normales. Sans faire plus de bruit qu'un fantôme, Deakin s'avança pour jeter un coup d'œil prudent à l'arrière du deuxième wagon.

Sur la plate-forme avant de la voiture suivante – celle du matériel – un homme se tenait assis sur la rambarde, et, la tête renversée en arrière, buvait à longs traits au goulot d'une bouteille. À ce moment-là, la neige était emportée presque horizontalement par un vent qui soufflait exactement dans l'axe du train, de sorte que l'homme se trouvait dans une sorte d'oasis épargnée par la neige : Deakin n'eut donc aucune difficulté à reconnaître Henry.

Il s'adossa au wagon, passa sa manche sur son front et poussa un profond soupir de soulagement. Lorsqu'il eut recouvré tout son calme, il revint silencieusement sur ses pas puis s'éloigna du train pour décrire un demi-cercle qui l'amena vers l'arrière de la troisième voiture. Cette fois-ci, son approche fut beaucoup plus circonspecte : il

s'accroupit, puis se mit à ramper prudemment dans la neige. Un autre homme se trouvait en faction à l'extrémité du wagon du matériel : sans aucun doute possible il s'agissait de Carlos, mais pour une fois aucun sourire ne venait éclairer sa face ronde.

Adoptant la même tactique que précédemment, Deakin fit un nouveau demi-cercle pour gagner l'arrière du premier wagon-écurie. Il monta sur la plate-forme, entra à pas de loup, et referma la porte derrière lui. Tandis qu'il se dirigeait vers l'avant de la voiture, un cheval hennit nerveusement. Aussitôt Deakin alla vers lui, le caressa et murmura quelques paroles rassurantes. L'animal colla la tête contre sa poitrine et ne tarda pas à se calmer. Si Carlos avait entendu le cri, il n'y prêta pas la moindre attention ; rien n'est plus naturel qu'un hennissement provenant d'un wagon-écurie, surtout par une nuit aussi tourmentée que celle-là.

Arrivé à l'avant de la voiture, Deakin regarda par une fente de la porte. Non loin de lui, il pouvait voir Carlos en train de contempler ses pieds, sans doute gelés, d'un air à la fois lugubre et apitoyé. Sans plus tarder, Deakin se dirigea vers le tas de foin. En prenant soin de ne faire aucun bruit, il enleva les lattes supérieures de la caisse, retira une brassée de fourrage pour dégager le télégraphe et posa celui-ci à terre avant de remettre le foin et les lattes à leur place. Ensuite, il transporta l'appareil vers l'autre extrémité du wagon, sortit sur la plate-forme, jeta un bref coup d'œil autour de lui – la visibilité ne s'était pas améliorée – et se dirigea d'un pas rapide vers l'arrière du train.

Quelque cinquante mètres après le dernier wagon, il trouva un poteau. Il déroula le fil du télégraphe et en fixa l'extrémité à sa ceinture. Enfin, il commença à grimper.

« Commencer » est le mot qui convient. En effet, il était à peine à un mètre du sol lorsqu'il se vit soudain incapable de monter plus haut. La neige, le vent et le froid avaient combiné leurs effets pour emprisonner le poteau dans une carapace de glace qui offrait un coefficient de friction zéro et supprimait toute prise, rendant ainsi l'ascension impossible. Deakin redescendit, demeura un instant à réfléchir, puis déchira un pan de sa chemise et le divisa en deux.

Il se dirigea ensuite vers le câble d'amarrage le plus proche, y enroula ses jambes, et, s'aidant des gants improvisés qu'il avait confectionnés avec sa chemise, il se remit à grimper. L'escalade se révélait difficile et particulièrement épuisante après les gros efforts qu'il venait de fournir, mais elle n'était en aucune façon impossible.

Cependant, lorsqu'il eut atteint le sommet et qu'il se fut mis à califourchon sur la barre transversale du poteau, ses mains commencèrent à lui causer quelque inquiétude : elles étaient si froides qu'elles lui semblaient ne plus lui appartenir, et, pour l'instant, il n'y avait rien qu'il ne redoutât davantage que les gelures.

Lorsque, après avoir passé deux minutes à se masser les mains, une cuisante douleur lui indiqua que la circulation se rétablissait, il comprit avec soulagement que cette catastrophe lui avait été épargnée. Il détacha alors le fil de sa ceinture, le fixa solidement à la ligne, et redescendit de la même façon qu'il était monté, mais si rapidement cette fois que ses mains, qui tout à l'heure lui paraissaient gelées, semblaient maintenant avoir subi une grave brûlure. Il découvrit le télégraphe, se pencha au-dessus, et commença d'émettre en s'efforçant de son mieux de protéger l'appareil contre les bourrasques de neige.

À Fort Humboldt, où le temps n'était ni meilleur ni pire qu'à l'endroit où Deakin était accroupi, Sepp Calhoun, Main Pâle et deux autres hommes se trouvaient assis dans le bureau du commandant. Comme d'habitude, Calhoun avait les pieds posés sur le bureau du colonel Fairchild dont il buvait le whisky et fumait les cigares.

Main Pâle, lui, se tenait tout droit sur sa chaise et prenait garde de ne pas toucher au verre posé devant lui. Soudain la porte s'ouvrit tandis qu'un homme entra, l'air aussi alarmé qu'il est possible lorsqu'on est imbibé d'alcool et qu'on a à la fois le visage barbu et couvert de neige.

Calhoun et Main Pâle se regardèrent puis se levèrent tous deux pour se hâter vers la porte. Quand ils furent arrivés dans le bureau du télégraphe, Carter était déjà en train de transcrire un message. Calhoun lui jeta un bref coup d'œil, ainsi qu'à Simpson, l'autre opérateur prisonnier, puis il adressa un signe de tête aux deux gardes et reprit sa position habituelle derrière le bureau. Main Pâle, lui, resta debout. Bientôt, Carter cessa d'écrire et tendit un bout de papier à Calhoun, dont le visage revêtit aussitôt une expression menaçante de colère et de contrariété.

« Merde ! Merde et merde !

— Des ennuis, Sepp Calhoun ? demanda l'Indien d'une voix tranquille. Des ennuis pour Main Pâle ?

— Des ennuis pour Main Pâle, acquiesça Calhoun. Ecoute : *Attentat contre les wagons des troupes raté. Fortes gardes armées sur toutes les*

voitures. Avisez. Comment diable ces crétins n'ont-ils pas...

— Inutile de discuter, Calhoun. » Calhoun lui lança un regard dépourvu d'expression. « Mes hommes et moi nous arrangerons cela.

— C'est une sale nuit. » Calhoun alla jusqu'à la porte, l'ouvrit et sortit. Main Pâle le suivit et referma la porte derrière lui. Bientôt, les visages des deux hommes se trouvèrent couverts de neige.

« Une très sale nuit, Main Pâle, répéta Calhoun.

— Mais cela en vaut la peine. C'est toi-même qui l'as dit, Sepp Calhoun.

— Crois-tu que tu y arriveras ? Même par une nuit pareille ? »

Main Pâle acquiesça.

« Alors c'est parfait. À l'entrée du défilé de Crève-Cœur. D'un côté il y a une falaise, et de l'autre une pente rapide pleine de rochers derrière lesquels tu pourras te cacher avec tes hommes. Vous laisserez vos chevaux à moins d'un kilomètre...

— Main Pâle sait ce qu'il a à faire.

— Excuse-moi. Allez, viens ! Il faut maintenant leur dire d'avertir Banlon qu'il arrête le train à cet endroit-là. Tu n'auras jamais fait un travail plus facile, Main Pâle.

— Je sais, et je n'aime pas ça. je suis un guerrier et je vis pour me battre. Mais je n'aime pas le massacre.

— Ça en vaut la peine, cette fois. »

Main Pâle hocha la tête sans mot dire, et tous deux regagnèrent la salle du télégraphe où Carter envoyait un message. Calhoun lui fit signe d'arrêter, s'installa à son bureau d'emprunt, écrivit quelques mots, tendit le billet à l'un des gardes pour qu'il le remette à Carter et dit à Simpson : « Ecoute bien, l'ami. »

Carter transmet le message tandis que Simpson écrivait.

« Alors, Simpson ? demanda Calhoun à la fin de l'émission.

— *Informez Banlon arrêter train deux cents mètres après entrée est défilé Crève-Cœur. »*

Calhoun hocha la tête d'un air satisfait en direction de Carter.

« Voilà ! Je crois que vous avez enfin compris comment vivre pour vivre longtemps ! »

À peine avait-il fini de parler qu'un nouveau message en morse résonnait dans les écouteurs. Il était très bref, et Carter le traduisit sans attendre la confirmation habituelle de Simpson.

« *Affirmatif. Terminé.* »

— Cette fois, nous les tenons, Main Pâle », dit Calhoun avec le sourire le plus doux dont il était capable.

À en juger d'après l'expression, pourtant à peine perceptible, que trahissait son visage, Deakin n'était pas du tout du même avis. Il enleva les écouteurs, tira brusquement sur le fil du télégraphe pour le détacher de la ligne, poussa l'appareil jusqu'au bord de la voie et l'envoya rouler dans le ravin où il disparut bientôt dans les ténèbres. Il s'éloigna d'un pas rapide, contourna le train et rejoignit enfin la locomotive, où, avant d'entrer, il secoua la neige qui recouvrait ses vêtements. Dès qu'il fut dans la cabine, il se précipita vers la jauge.

L'aiguille était tombée dangereusement au-dessous du bleu. Deakin ouvrit donc la chambre à combustion, jeta un coup d'œil anxieux sur les braises à peine rougeoyantes et se mit à recharger la chaudière. Cette fois il ne paraissait pas pressé de repartir. Fatigué ou soucieux, il resta au contraire à observer patiemment la jauge jusqu'à ce que l'aiguille soit remontée légèrement au-dessus du trait rouge. D'après Banlon, c'est là que commençait la zone dangereuse, mais Deakin ne semblait pas s'en inquiéter. Enfin, il referma la porte de la chambre à combustion, où brûlait maintenant un feu d'enfer, prit un bidon de pétrole, choisit deux pics dans la boîte à outils de Banlon, releva son col et sauta sur la voie.

Il se dirigea vers l'arrière du train en prenant soin de se tenir à distance respectueuse du convoi, puis s'approcha précautionneusement de la plate-forme arrière du wagon du matériel. Carlos était toujours là, un Carlos tremblant de froid qui essayait vainement de combattre la rigueur de la nuit à l'aide d'une bouteille de Bourbon. L'air satisfait, Deakin s'accroupit pour se glisser sous la voiture. Une fois entre les rails, il se mit à ramper avec une extrême lenteur d'une traverse à l'autre sous les essieux arrière du wagon. Enfin il s'arrêta, et, avec des précautions infinies, il se retourna sur le dos.

Au-dessus de lui se trouvait la chaîne d'attelage reliant l'arrière de la voiture du matériel à l'avant du premier wagon-écurie. Juste au-

dessus venaient les plates-formes des deux voitures, et, sur la première, à un mètre cinquante de lui à peine, Deakin pouvait voir clairement la silhouette de Carlos.

Avec la plus grande prudence, de manière à éviter jusqu'au moindre bruit, Deakin saisit les deux maillons centraux de l'attelage et essaya de les dévisser. Cependant il y renonça presque aussitôt en comprenant que non seulement il n'y parviendrait pas mais qu'en outre, s'il insistait, il allait laisser la peau de ses paumes collée au métal gelé au moment où il voudrait en détacher ses mains. Il prit alors son bidon de pétrole et en inonda copieusement le pas de vis. À ce moment-là, il entendit un bruit, reposa doucement le bidon et se tourna très lentement afin de mieux voir ce qui se passait.

Le bruit qu'il avait entendu était manifestement celui qu'avait fait Carlos en posant sa bouteille à côté de lui, car il était justement en train de se redresser. Maintenant il faisait les cent pas sur l'étroite plate-forme de métal et essayait de se réchauffer en tapant des pieds et en agitant les bras. Toutefois, il interrompit bientôt cet exercice, préférant à l'incertaine chaleur que ces mouvements étaient censés lui procurer les calories que lui assurait sa bouteille de Bourbon.

Deakin se remit au travail. À nouveau il empoigna les chaînes, et à nouveau il tenta de les dévisser ; mais, comme avant, ses efforts demeurèrent sans effet. Il lâcha délicatement sa prise et plongea la main à l'intérieur de sa veste pour en extraire les deux pics dont il avait eu la précaution de s'armer ; comparé à la chaîne d'attelage, le métal des outils qu'il tenait maintenant dans les mains lui parut presque chaud. Avec une lenteur prudente, il introduisit les pics dans les maillons et recommença à tourner. La puissance de levier supplémentaire ainsi obtenue eut le résultat escompté ; la vis se débloqua en émettant un léger grincement. Deakin s'immobilisa aussitôt pour regarder autour de lui. Carlos s'était retiré ; puis il quitta la rambarde, jeta autour de lui un regard ennuyé et revint à sa bouteille de whisky.

Une fois de plus, Deakin se remit à la tâche. Ayant tour à tour recours au pétrole et aux pics, il en arriva bientôt au point où il put abandonner ses outils et terminer son travail à la main. Enfin, les deux parties de la chaîne se détachèrent l'une de l'autre et s'en vinrent pendre chacune de leur côté.

Lorsque Deakin redressa la tête, il put constater que Carlos n'avait pas bougé. S'aidant des coudes et des genoux, il rebroussa chemin en rampant et ne sortit de dessous le train qu'au moment où il jugea

pouvoir le faire sans danger. Après avoir décrit le demi-cercle habituel, il retrouva enfin la cabine de la locomotive. Comme il fallait s'y attendre, l'aiguille de la jauge était redescendue au-dessous du trait bleu. Quelques minutes plus tard, après que Deakin eut fourni une nouvelle ration de combustible à l'insatiable chaudière – besoin qui, manifestement, lui inspirait un dégoût croissant –, elle avait à nouveau dépassé le rouge. Épuisé, Deakin se laissa tomber sur un tabouret et ferma aussitôt les yeux.

Si Deakin dormait – ce qui était impossible à dire –, il devait être pourvu d'un mécanisme interne qui lui permettait de se réveiller au moment où il le désirait ; en effet, à intervalles réguliers, il se levait, allait recharger la chaudière, puis retournait s'asseoir. Lorsque, accompagnés de O'Brien, Banlon et Rafferty eurent rejoint la cabine, ils le trouvèrent pelotonné sur son tabouret, le menton sur la poitrine. Il paraissait dormir. Soudain, il tressaillit et leva les yeux.

« C'est exactement ce à quoi je m'attendais, commenta O'Brien d'une voix glacée et méprisante. Alors, on s'est endormi au travail, Deakin ? »

Deakin ne répondit rien mais se contenta de pointer un doigt en direction de la jauge. Aussitôt Banlon s'avança pour aller vérifier.

« Il ne doit pas dormir depuis longtemps, major, déclarait-il. Il y a juste la pression qu'il faut. »

Il se mit à fureter çà et là d'un air indifférent puis jeta un coup d'œil au tender ; le bois était parfaitement empilé et personne ne semblait y avoir touché. « Côté combustible, c'est pas mal non plus : il n'en a utilisé ni trop ni trop peu. C'est du beau boulot. Mais c'est vrai qu'il a de l'expérience : après avoir incendié Lake's Crossing, il doit savoir...

— Ça suffit, Banlon », coupa O'Brien. Puis, se tournant vers Deakin : « Vous, venez par ici », ordonna-t-il.

Deakin se leva paresseusement et regarda sa montre : « Minuit ! Ça fait sept heures que je suis ici et vous m'aviez dit quatre !

— Banlon ne pouvait pas se reposer moins longtemps. Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre Deakin ? Qu'on vous plaigne ?

— Non. Qu'on me donne à manger.

— Carlos a préparé à souper. » Deakin se demanda à part lui comment le cuisinier noir en avait trouvé le temps. « Allez à la

cuisine. Nous autres, nous avons déjà mangé.

— Ça, je l'aurais parié ! »

O'Brien et Deakin descendirent sur la voie, longèrent la locomotive et remontèrent sur la plate-forme avant de la première voiture. O'Brien se pencha vers l'extérieur et agita la main. Banlon lui répondit d'un geste et disparut aussitôt à l'intérieur de la cabine. O'Brien se retourna et ouvrit la porte du compartiment des officiers.

« Vous venez ? lança-t-il à Deakin.

— Dans un moment. Quand le train est arrêté, l'air de la cabine ne se renouvelle pas. Après avoir passé sept heures là-dedans, j'ai la tête comme une citrouille. »

Un instant, O'Brien le regarda d'un air méditatif ; puis, estimant sans doute qu'il ne pouvait faire aucun mal en restant là où il était, il hocha la tête en signe de consentement, passa à l'intérieur et referma la porte derrière lui.

Banlon ouvrit la vapeur. Les roues patinèrent un instant sur les rails glacés ; le souffle rauque de la locomotive s'affola tandis que d'épais nuages de fumée s'échappaient de sa haute cheminée, et, cependant que le bruit de forge s'apaisait d'un seul coup, la locomotive s'ébranla lentement dans la nuit. Se tenant d'une main à la rampe, Deakin se pencha pour regarder vers l'arrière. Les ténèbres et la neige qui tombait rendaient la visibilité très mauvaise, aussi avait-il du mal à savoir si l'espace qu'il croyait voir se creuser entre le wagon du matériel et le premier wagon-écurie était ou non un effet de son imagination. Cependant, quelques secondes plus tard, comme le train amorçait une légère courbe et modifiait ainsi son angle de vision, il put constater que ses sens ne l'avaient pas trompé : les voitures qu'il avait détachées et qui bientôt allaient disparaître dans les ténèbres demeuraient bel et bien immobiles.

Deakin se redressa. Quoique, au premier coup d'œil, son visage eût pu paraître aussi impénétrable que de coutume, il semblait pourtant possible d'y déceler une légère expression de satisfaction. Il manœuvra la poignée de la porte et passa à l'intérieur. Le gouverneur, Claremont, Pearce et O'Brien se tenaient près du poêle, cependant que Marica était assise un peu à l'écart, et, sans verre, gardait les bras résolument croisés sur la poitrine. Tous levèrent les yeux en même temps. O'Brien pointa un pouce vers l'arrière du train.

« Vous trouverez à manger à la cuisine, dit-il.

— Où vais-je dormir, cette nuit ?

— Vous pourriez au moins dire merci.

— Je ne crois pas avoir entendu qui que ce soit me remercier pour les sept heures que j'ai passées dans cette damnée cabine. Où est-ce que je dors, cette nuit ?

— Ici, sur l'un des sofas, répondit Claremont.

— Quoi ? À côté du cabinet à liqueurs ? » Il fit mine de se retirer, mais la voix de Claremont l'arrêta.

« Deakin ! » Deakin se retourna. « Vous avez fait un gros effort. Ne prenez pas ce qu'on vous dit en mauvaise part. Est-ce que vous avez froid ?

— Je suis toujours en vie ! »

Claremont regarda le gouverneur Fairchild, qui acquiesça après un instant d'hésitation. Il se tourna vers le cabinet à liqueurs placé derrière lui, en sortit une bouteille de Bourbon et la tendit à Deakin, qui la prit presque à contrecœur.

« Comme l'a dit miss Fairchild, vous êtes innocent aussi longtemps que vous n'aurez pas été déclaré coupable, dit Claremont. J'espère que cela vous réchauffera un peu.

— Merci, colonel, c'est très gentil à vous. »

Deakin sortit. Tandis qu'il gagnait le couloir menant

vers l'arrière de la voiture, Marica leva les yeux pour le regarder ; sur ses lèvres, on pouvait lire une ébauche de sourire. Cependant, Deakin passa devant elle sans la voir et aussitôt le visage de Marica se referma pour devenir aussi inexpressif que le sien.

Par quelque miracle, les trois hommes avaient réussi à se serrer dans la minuscule cuisine. Carlos et Henry acceptèrent avec empressement la généreuse rasade de whisky que leur offrit Deakin avant d'attaquer son repas ; un repas des plus abondants, mais de qualité plutôt douteuse. Manifestement Carlos ne s'était pas trouvé dans les conditions voulues pour donner la pleine mesure de ses talents culinaires. Deakin racla le fond de son assiette avec sa fourchette, empoigna son verre et le vida d'un trait.

« Je suis désolé, monsieur Deakin, s'excusa Carlos. Je crains que ça

ne se soit un peu desséché au four. »

Deakin ne demanda aucune explication sur la nature du plat qui était censé s'être desséché. « C'était très bien, dit-il seulement, parfait, juste ce dont j'avais besoin. » Il bâilla. « Et je sais ce dont j'ai besoin maintenant. » Il prit la bouteille de Bourbon et la reposa presque aussitôt. « Je n'ai jamais été particulièrement porté sur le whisky. Je suis persuadé que vous saurez mieux y faire honneur que moi.

— Nous essayerons, monsieur Deakin ; nous ferons de notre mieux », assura Carlos.

Deakin retourna au salon. Lorsqu'il entra, le gouverneur, Claremont, O'Brien et Pearce – Marica était déjà sortie – s'apprêtaient à gagner leurs compartiments de nuit ; aucun d'eux ne lui prêta la moindre attention. De son côté, il prit soin de les ignorer. Il remit quelques bûches dans le poêle, s'étendit sur le canapé qui occupait la partie avant du compartiment, tira sa montre et la consulta : il était une heure du matin.

7.

Une heure, dit Sepp Calhoun. Tu seras de retour à l'aube ?

— Oui. Je serai de retour à l'aube. » Main Pâle descendit les marches du perron et rejoignit ses hommes : une bonne cinquantaine d'indiens, tous montés, qui s'étaient rassemblés dans l'enceinte du fort. Déjà couverts de neige, les chevaux piaffaient d'impatience. Main Pâle sauta en selle et leva gravement la main en signe de salut ; Calhoun lui répondit par un geste semblable. L'Indien fit pivoter sa monture et se dirigea au galop vers la porte du fort, bientôt suivi de ses cinquante cavaliers.

Deakin remua, ouvrit les yeux, s'assit, et consulta une nouvelle fois sa montre. Il était quatre heures. Il se leva sans hâte, gagna le couloir, passa devant les compartiments de Marica et du gouverneur, traversa la salle à manger et franchit enfin la porte ouvrant sur la plateforme arrière. Une fois sur la plate-forme suivante, il s'approcha précautionneusement de la portière et regarda par la lunette à l'intérieur de la seconde voiture.

À moins de deux mètres de lui, une paire de jambes décharnées sortant de la cuisine occupaient toute la largeur du couloir. Ces jambes ne pouvaient appartenir qu'à Henry. Au moment même où il les observait, Deakin les vit se croiser et se décroiser. Manifestement, le steward ne dormait pas encore.

Deakin s'écarta de la fenêtre, l'air songeur. Puis, soudain décidé, il fit quelques pas de côté, grimpa sur la rampe de la plate-forme, étendit les bras, et, au prix d'un terrible effort, parvint à se hisser sur le toit du wagon. À quatre pattes, passant par bords d'un ventilateur à l'autre, il avançait tant bien que mal, risquant à tout moment de glisser sur une plaque de glace ou d'être déséquilibré par les chaos de la voiture.

La voie, qui longeait alors un profond ravin, était bordée de conifères lourdement chargés de neige. Ployant sous le poids, les branches balayaient presque le toit du train. Par deux fois, averti comme par instinct, Deakin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule au moment précis où l'une d'elles s'apprêtait à le renverser, et il n'eut que le temps de se mettre à plat ventre pour éviter d'être jeté à bas du

train.

Lorsqu'il eut enfin atteint l'autre extrémité de la seconde voiture, il s'avança millimètre par millimètre pour regarder ce qui se passait au-dessous. Il n'éprouva pas la moindre surprise lorsqu'il vit Carlos, emmitouflé jusqu'aux oreilles, faire les cent pas sur la plate-forme. Avec la même prudence, Deakin se recula, fit demi-tour, puis revint en rampant quelques mètres en arrière. Enfin il se mit debout et, malgré l'extrême difficulté qu'il avait à se maintenir en équilibre, il continua d'avancer.

La puissante branche de pin approchait rapidement.

Deakin n'hésita pas. Il savait que, s'il ne le faisait pas maintenant, il n'aurait jamais plus le courage de se lancer. Il recula de quelques pas et avança les bras pour amortir le choc tandis que la branche lui arrivait en pleine poitrine.

Il la saisit à deux mains et comprit immédiatement qu'il avait été trompé par l'épaisse couche de neige qui recouvrait la branche, et qu'elle n'était pas aussi puissante qu'il l'avait imaginé. Elle plia aussitôt. D'un geste désespéré, il ramena les jambes aussi haut que possible tandis que le toit du wagon défilait à cinquante centimètres à peine au-dessous de lui. Un instant il entrevit Carlos, qui, l'air absent, continuait à arpenter la plate-forme.

Dès qu'il l'eut perdu de vue, Deakin déplia les jambes et se laissa couler en arrière, tandis que ses talons creusaient un double sillon dans la neige gelée. D'un seul coup, il lâcha prise, parfaitement conscient qu'il risquait fort de se casser les reins sur l'un des ventilateurs.

Il n'en fut rien. Cependant, Deakin n'eut certainement pas le temps de remercier son ange gardien ; en effet, bien qu'il eût pris garde de relever la tête, le choc qu'il éprouva lorsque son dos vint heurter le toit de la voiture faillit lui faire perdre connaissance. Assez paradoxalement, ce fut la neige qui le sauva. S'il avait atterri sur un toit sec, le phénomène de décélération eût été beaucoup plus marqué et il se fût sans doute évanoui, ou du moins gravement blessé, et, dans l'un et l'autre cas, le résultat eût été le même : son corps, inanimé ou brisé, aurait glissé par-dessus bord. En l'occurrence, le phénomène de décélération se trouva atténué du fait qu'il se mit aussitôt à glisser le long du toit et à glisser à une vitesse telle qu'il semblait non seulement probable mais certain qu'il dût être précipité sur la plate-forme arrière de la voiture, et, de là, s'écraser sur la voie, où il n'aurait pas manqué de subir un dommage de nature permanente et définitive.

Tout aussi paradoxalement, ce furent les ventilateurs qui, cette fois, lui sauvèrent la vie. Plus par instinct que par calcul, il s'agrippa au premier qu'il rencontra. Il eut l'impression très nette que son épaule droite lui était arrachée et il dut brusquement lâcher prise ; cependant, sa vitesse de croisière s'en trouva considérablement réduite. Il s'accrocha encore au ventilateur suivant, et le phénomène se reproduisit, tout aussi douloureux ; mais, maintenant, il ne glissait plus qu'à la vitesse d'un homme au pas. Arriva le troisième, et, comme il eut juste le temps de le noter, dernier ventilateur. À nouveau il s'y retint du bras droit, mais cette fois il assura sa prise et referma la main gauche sur le poignet opposé. Dans l'intervalle, une nouvelle épaule droite devait lui avoir poussé, car il sentit qu'on la lui arrachait encore. Pourtant il tint bon. Son corps pivota de deux cent soixantedix degrés et il se trouva de travers, les jambes dépassant du toit à partir du genou. Il tenait toujours bon, mais il sentait qu'il lui fallait agir au plus vite, qu'il ne pouvait rester plus longtemps dans cette position. Non sans peine, il parvint à se hisser au sommet de la voiture, rampa jusqu'au bord du toit, et se laissa choir sur la plateforme arrière.

Hors d'haleine, complètement épuisé, il demeura assis durant cinq bonnes minutes. Il se sentait à peu près dans le même état que s'il venait de franchir les chutes du Niagara dans un tonneau. Il passa ses plaies en revue. Il avait l'impression de s'être cassé plusieurs côtes, devant, lorsqu'il s'était accroché à la branche, et brisé les reins au moment où il était retombé sur le toit du wagon ; quant à son épaule, elle lui semblait fracturée en de nombreux endroits. Cependant, après de multiples et douloureux tâtonnements, il parvint à établir qu'en fait son squelette était toujours intact. Il n'avait à déplorer que des contusions et, si celles-ci ne manqueraient pas de le faire souffrir assez sérieusement durant les quelques jours à venir, il pourrait toujours essayer de les ignorer et de les oublier. Par ailleurs, elles ne l'empêcheraient pas de faire quoi que ce fût. Il se remit donc sur pied, ouvrit la porte arrière de la voiture du matériel et pénétra à l'intérieur.

Il passa entre les piles de cercueils et les caisses de matériel sanitaire et parvint à l'autre extrémité du wagon, où il regarda par l'une des petites fenêtres rondes pratiquées de chaque côté de la porte. Toujours sur la plateforme, Carlos continuait ses allées et venues, manifestement inconscient de ce qui se passait. Deakin ôta sa veste et l'accrocha par-dessus l'un des hublots, tandis qu'il bouchait l'autre avec une épaisse toile de sac. Ensuite il alluma l'une des lampes à pétrole suspendues à intervalles réguliers tout le long de l'allée centrale. Il remarqua alors que deux des planches qui constituaient le

flanc droit du wagon étaient légèrement disjointes et pouvaient ainsi laisser filtrer vers l'extérieur un mince rayon de lumière. Cependant, il aurait fallu, pour l'apercevoir, être placé à droite de la voiture, alors que Carlos se trouvait sur le devant. En outre, il n'y avait rien à faire pour résoudre le problème. Deakin décida donc de ne plus y penser et se mit au travail.

À l'aide d'un marteau et d'un ciseau à bois, qu'il avait pris à cette intention dans la boîte à outils de Banlon, il ouvrit l'une des caisses cerclées de laiton et portant l'inscription : *Matériel sanitaire : Armée américaine*. Le couvercle se souleva en grinçant, mais Deakin n'y fit pas attention. De ce côté-là, il n'avait rien à craindre : avec ses vieux wagons, ses roues rouillées et ses anciens boggies, le train faisait un vacarme tel qu'à plus d'un mètre toute conversation normale devenait parfaitement inaudible. Aussi, provenant de la voiture où se trouvait Deakin, un bruit isolé, fût-il aussi violent qu'un coup de pistolet, ne pouvait qu'échapper à Carlos, dont les préoccupations étaient d'ailleurs d'un ordre bien différent : une fois de plus il avait abandonné son va-et-vient pour puiser un peu de chaleur et de réconfort dans sa bouteille de whisky.

Le matériel sanitaire était rangé dans des boîtes grises tout à fait inhabituelles et dépourvues de toute inscription. Deakin en prit une au hasard et enleva le couvercle. Elle était pleine de cartouches au métal luisant. Pourtant, Deakin ne manifesta aucune réaction. De toute évidence, cette découverte ne constituait pas pour lui une véritable surprise. Il ouvrit deux autres boîtes. Leur contenu était le même.

Deakin abandonna la caisse de bois sans même remettre son couvercle en place (il avait apparemment passé le point de non-retour et le fait qu'on découvre ou non son travail semblait lui être parfaitement indifférent) ; il s'approcha de la suivante, dont il enleva le couvercle avec un égal mépris pour ce qui était censé appartenir au gouvernement américain. Il y trouva le même contenu que dans la précédente. Sans plus se soucier des caisses signalées comme renfermant du matériel sanitaire, Deakin se dirigea, lampe en main, vers l'arrière de la voiture. Lorsqu'il fut arrivé vers les piles de cercueils, il essaya d'en sortir un de la rangée du fond. Pour une bière supposée vide, même en tenant compte du mauvais état de son dos et de son épaule, cette manœuvre parut lui coûter un effort tout à fait disproportionné.

Pour sa part, Carlos était loin de s'adonner à de telles dépenses d'énergie. Il était évident qu'il considérait toujours le Bourbon comme la seule arme susceptible de le garder du froid ; il avait à la bouche le

goulot de la bouteille et tenait celle-ci verticalement, le cul en l'air. À contrecœur, il la baissa, la secoua, la retourna, mais sans obtenir le moindre résultat : la bouteille était vide. La mine consternée et le pas tant soit peu hésitant, Carlos gagna le bord de la plate-forme, se pencha vers l'extérieur et jeta le flacon dans la nuit. D'un œil morne, il suivit sa trajectoire jusqu'à l'instant où il fut englouti par les ténèbres et la neige tourbillonnante. Brusquement, son air affligé disparut pour être remplacé, non par le sourire épanoui qu'on avait l'habitude de lui voir, mais par une expression dure et froide, ses yeux ne constituant plus qu'une fente étroite dans son large visage arrondi. Un instant il ferma complètement les paupières en secouant la tête, puis il regarda encore et constata que ce qu'il avait vu était toujours là : une barre de lumière qui coupait horizontalement le flanc de la voiture du matériel. Avec une rapidité et une souplesse qu'on n'eût pas attendues chez un homme aussi lourdement bâti, il passa de la plateforme arrière du deuxième wagon à la plate-forme avant de la voiture suivante. Il s'immobilisa, glissa la main à l'intérieur de sa veste et en sortit un couteau d'aspect fort déplaisant.

À l'autre extrémité du wagon, Deakin parvenait enfin à faire sauter le couvercle dûment cloué du cercueil. Il approcha la lampe pour en éclairer le contenu. Son visage se durcit pour prendre une expression amère, mais il n'enregistra ni choc ni surprise. Il n'avait rien trouvé d'autre que ce qu'il attendait. Le révérend Peabody aurait pu reposer dans un endroit plus mal approprié : il était mort depuis de longues heures.

Deakin remit tant bien que mal le couvercle à sa place puis choisit un autre cercueil, le sortit de la pile et le posa au fond du wagon. À en juger d'après le temps et l'effort qu'il lui en coûta, celui-ci était beaucoup plus lourd encore que le précédent. Usant sans ménagement du ciseau et du marteau, Deakin parvint à l'ouvrir en quelques secondes. Il regarda à l'intérieur et secoua imperceptiblement la tête. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre : la bière était pleine à ras bord de fusils à répétition soigneusement huilés.

Après avoir hâtivement refermé la caisse, Deakin posa la lampe sur le couvercle et se mit en devoir d'inspecter un troisième cercueil. Avec une habileté née de l'expérience ;, il réussit à ouvrir celui-là presque du premier coup. Il eut juste le temps de constater que lui aussi contenait des winchesters flambant neuves. Tout à coup quelque chose attira son attention sans cesse en éveil et l'incita à jeter un rapide coup d'œil sur la gauche. La flamme de la lampe à pétrole avait vacillé comme si un soudain courant d'air s'était engouffré dans un endroit parfaitement protégé.

Deakin pirouetta au moment même où Carlos, qui s'apprêtait à le frapper, se jetait sur lui. Il attrapa le poignet qui tenait le couteau, et, après un bref instant de lutte, les deux hommes s'en vinrent buter contre une bière et tombèrent chacun de leur côté, Deakin entre deux piles de cercueils, et Carlos au milieu du wagon. Ils ne furent pas longs à se relever ; cependant, malgré ses douloureuses contusions, Deakin, conscient peut-être du dangereux handicap que constituait pour lui le fait de ne pas avoir d'arme, fut plus rapide encore que son adversaire, qui saisit bientôt son couteau par la pointe afin de le lancer. Deakin, coincé comme il l'était, n'ayant donc ni la place de manœuvrer ni la possibilité de s'enfuir, donna un violent coup de pied dans le couvercle du cercueil sur lequel il avait posé la lampe à pétrole. Le couvercle vola en l'air dérobant un instant Deakin au regard de Carlos, et la lampe se brisa dans sa chute, plongeant le wagon dans une relative obscurité. Deakin n'était pas d'humeur à attendre. Pour lui, la perspective de se battre dans le noir avec un homme armé d'un couteau s'apparentait de trop près au suicide.

Il se précipita vers l'arrière du wagon, ouvrit la porte et la referma aussitôt derrière lui. Il ne prit pas la peine de jeter un regard alentour : il n'avait d'autre endroit où aller que le toit. Il s'y hissa donc en grimpant sur la rambarde et se mit à attendre Carlos. Décidé à lui sauter dessus dès qu'il serait sur la plate-forme, il changea bientôt d'avis et recula d'un pas, jugeant plus habile de patienter jusqu'au moment où sa tête apparaîtrait au niveau du toit pour l'assommer. Cependant, les secondes s'écoulaient, et Carlos ne se montrait pas. Lorsque Deakin comprit ce qui se passait, il était presque trop tard. Il tourna la tête, s'efforçant de percer les ténèbres où tourbillonnait une neige grisâtre. Il se frotta les yeux, mit la main en visière et regarda encore.

À trois mètres de lui, couteau en main, Carlos rampait précautionneusement au centre du toit, le visage éclairé d'un éclatant sourire. Il donnait la très nette impression de jouir non seulement de la situation présente, mais plus encore du plaisir qu'il savait devoir éprouver d'ici quelques secondes. Deakin était dans un état d'esprit bien différent et aurait volontiers cédé sa place à quelqu'un d'autre ; à ce moment-là, il se sentait dans un état tel qu'un robuste enfant de cinq ans lui aurait tenu tête sans grande difficulté. Dans la position d'infériorité où il se trouvait, une seule considération lui apportait quelque réconfort : si les quantités considérables de whisky qu'avait ingurgitées Carlos avaient laissé ses facultés physiques parfaitement intactes, peut-être ne pouvait-on pas en dire autant de ses facultés mentales.

À quatre pattes, Deakin se retourna pour faire face à Carlos. Ce faisant, il jeta un coup d'œil vers l'avant du train, et son regard accrocha au passage ce qui lui parut être le début d'un long pont en treillis enjambant un ravin ; mais il n'eut pas le temps de vérifier si cette vision correspondait ou non à la réalité. Carlos, qui se trouvait maintenant à moins de deux mètres de lui et arborait toujours le même sourire de loup, leva la main qui tenait le couteau. Il n'avait pas l'air d'un homme habitué à manquer sa cible. D'un geste convulsif, Deakin balança alors le bras droit en avant et envoya une poignée de neige gelée en plein dans les yeux de Carlos. Aveuglé, celui-ci lança pourtant son arme, mais Deakin s'était jeté en avant, échappant ainsi à la trajectoire du couteau tandis que son épaule droite venait frapper Carlos en pleine poitrine.

Aussitôt, il eut l'occasion de constater qu'en dépit des apparences Carlos n'était pas seulement un homme gros et gras, mais qu'il était en outre doué d'une force peu commune. Il avait encaissé sans même un grognement le coup que venait de lui porter Deakin – la surface gelée sur laquelle celui-ci avait pris son élan n'avait pourtant pu absorber qu'une infime partie de l'impact – et, après avoir refermé ses deux mains sur le cou de Deakin, il commençait maintenant à l'étrangler.

Deakin essaya de briser l'étreinte du Noir, mais il se rendit bientôt compte qu'il n'y parviendrait pas. Sauvagement, il le frappa de toutes ses forces – ou de tout ce qui lui en restait –, à la fois au corps et au visage. Mais Carlos se contenta de sourire. Lentement, les jambes tremblant sous l'effort, Deakin ramena alors ses deux pieds sous lui et tenta de se mettre debout, obligeant son adversaire à en faire autant. À vrai dire, Carlos n'avait pas fait grand-chose pour l'empêcher de se lever, occupé qu'il était à maintenir et, si possible, à resserrer son étreinte.

Tandis que les deux hommes s'affrontaient, luttant avec des gestes ridiculement lents afin de garder pied sur la surface glissante, Carlos jeta un bref coup d'œil à gauche. Ils venaient de s'engager sur un pont incurvé jeté au-dessus d'un ravin apparemment sans fond. Les dents découvertes dans un sourire crispé par l'effort, mais où se lisait aussi la certitude de son prochain triomphe, Carlos serrait toujours davantage la gorge de Deakin. S'il ne se rendit pas compte de l'intention qu'avait eue ce dernier en l'obligeant à se lever, ce fut par excès de confiance en lui, ou, plus probablement, à cause de la trop grande quantité d'alcool qu'il avait absorbée. Lorsqu'il comprit ce qui se passait, il était déjà trop tard.

Les mains agrippées à la veste de Carlos, Deakin se jeta

brusquement en arrière. Pris par surprise et incapable de retrouver son équilibre, Carlos n'eut d'autre solution que de le suivre dans sa chute. Tandis qu'ils tombaient, Deakin replia ses jambes contre sa poitrine et lança ses pieds en avant, frappant Carlos de toutes ses forces au creux de l'estomac. Sous l'effet du choc, celui-ci lâcha prise, et, tandis qu'il battait vainement l'air dans l'espoir de trouver un endroit où se raccrocher, il s'en alla rouler par-dessus le bord du toit, et, sans même toucher le pont, glissa dans les profondeurs du ravin.

Cramponné à un ventilateur, Deakin suivit des yeux sa chute. Avec une lenteur grotesque, Carlos tournoya un instant dans les airs avant de disparaître dans l'abîme. Au moment où les ténèbres allaient l'engloutir, un long cri de terreur assourdi par la neige monta du gouffre pour se perdre dans la nuit.

Deakin ne fut pas le seul à entendre l'ultime appel de Carlos. Henry, qui était alors occupé à préparer du café, leva la tête d'un air inquiet. Il demeura un instant l'oreille tendue, puis, comme aucun nouveau bruit ne se produisait, il haussa les épaules et retourna à ses casseroles.

Le souffle court, Deakin resta un moment, accroché au ventilateur, à masser sa gorge endolorie. Cependant, comme cet exercice lui faisait aussi mal à l'épaule qu'il apportait de soulagement à son cou, il y renonça bientôt et regagna prudemment l'extrémité du wagon, où il sauta sur la plate-forme arrière. De retour à l'intérieur, il alluma une autre lampe à pétrole et reprit ses recherches. Il ouvrit deux nouvelles caisses de matériel sanitaire. Comme les précédentes, celles-ci contenaient des munitions. Il s'apprêtait à passer la suivante sans s'y arrêter lorsqu'il remarqua qu'elle était légèrement plus allongée que les autres. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il repartît en guerre avec son ciseau. La caisse était remplie de sacs de gutta-percha grise, comme on en utilise souvent pour transporter la poudre.

Bien qu'elle fût en tous points semblable aux autres, Deakin décida d'ouvrir encore une caisse. Celle-ci contenait de petits objets cylindriques, d'une longueur de vingt centimètres environ, enveloppés de papier huilé gris, probablement imperméable. Il en prit deux, éteignit la lampe et se dirigea vers l'avant de la voiture. Il s'apprêtait à enfiler sa veste lorsque, regardant par la fenêtre devant laquelle il l'avait accrochée, il vit la portière arrière de la seconde voiture s'ouvrir pour livrer passage à Henry. Celui-ci portait une cafetière, deux tasses et une lanterne. Il referma la porte et regarda autour de lui d'un air étonné. Apparemment, il ne devait pas être dans les habitudes de Carlos d'abandonner son poste.

Deakin n'attendit pas. D'un pas rapide, il regagna l'arrière de la voiture, sortit sur la plate-forme et s'y installa de façon à pouvoir observer par l'une des fenêtres ce qui se passait à l'intérieur.

Tenant sa lanterne à hauteur du visage, Henry ouvrit la porte et s'avança prudemment à l'intérieur de la voiture. Il se tourna vers la gauche et s'immobilisa, l'air médusé – ce qui n'avait rien de surprenant étant donné les circonstances – ; il n'était pas préparé à trouver six caisses de bois, le couvercle cavalièrement arraché pour découvrir tout un arsenal de munitions, de poudre et d'explosifs. Lentement, avec des gestes de somnambule, Henry posa à terre la cafetière et les tasses et se dirigea vers l'arrière du wagon où il s'arrêta, bouche et yeux grands ouverts, tandis qu'il regardait les trois cercueils ouverts, dont deux étaient pleins de carabines tandis que le troisième contenait la dépouille mortelle du révérend Peabody. Revenu de l'état presque cataleptique où il était temporairement tombé, il jeta un coup d'œil hagard autour de lui, comme pour s'assurer que le fou responsable du désastre avait au moins quitté les lieux, hésita, fit mine de revenir sur ses pas, se ravisa et se dirigea enfin vers la portière du fond. Deakin, qui commençait à en avoir l'habitude, gagna sans plus tarder le toit de la voiture.

Henry apparut bientôt sur la plate-forme arrière. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que son esprit, toujours plus ébranlé, n'admît l'évidence que lui présentaient ses sens – ou ce qui en restait. L'expression d'ahurissement et d'incrédulité qui se peignit sur son visage lorsqu'il prit conscience que les deux derniers wagon du train avaient disparu était si vive qu'elle en devenait presque caricaturale. Sous l'effet du choc, il s'était transformé en statue de sel ; cependant, il retrouva d'un coup l'usage de ses facultés, fit demi-tour, et rentra dans la voiture dont la porte était demeurée ouverte. Deakin sauta sur la plateforme et se mit aussitôt à le suivre.

Sans arrêter de courir, Henry traversa le wagon du matériel, enfila le couloir de la voiture suivante et gagna enfin le compartiment de jour, où Deakin était censé s'être couché pour la nuit. Son intuition ne l'avait pas trompé : le prisonnier avait disparu. Sans prendre le temps d'exprimer sa surprise ni aucun autre sentiment (cette fois-ci, il eût d'ailleurs été plutôt étonné de trouver Deakin au salon), il rebroussa chemin aussi vite qu'il était venu. Tandis qu'il passait de la première à la seconde voiture, il avait bien trop de choses en tête pour songer à regarder en l'air ; cependant, même s'il l'avait fait, il est bien improbable qu'il eût remarqué Deakin, tapi sur le toit du wagon, juste au-dessus de lui. Aussitôt qu'il eut disparu à l'intérieur de la seconde voiture, Deakin se glissa sur la plateforme et se mit à attendre à côté

de la porte qu'Henry avait laissée ouverte.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Tandis qu'il entendait marteler violemment une porte, la voix d'Henry lui parvint ; une voix qui trahissait le même affolement que l'aspect extérieur du steward.

« Pour l'amour du ciel, major, venez vite ! Ils ont disparu !

— De quoi diable parlez-vous ? » O'Brien avait la voix irritée de quelqu'un qu'on a brusquement tiré d'un profond sommeil. « Parlez clairement, mon ami.

— Disparus, major. Les deux wagons-écuries... ils ne sont plus là.

— Quoi ? Vous êtes saoul.

— Si seulement, major, vous disiez vrai ! Mais je vous dis qu'ils ont disparu. Et les caisses de munitions et d'explosifs ont été ouvertes. Et les cercueils aussi. Et Carlos n'est plus là. Et Deakin non plus. Pas trace ni de l'un ni de l'autre. J'ai entendu un cri, major... »

Deakin en avait suffisamment entendu, lui aussi. Il regagna la première voiture, traversa la salle à manger et s'arrêta devant la porte de Marica. Constatant qu'elle était fermée, il sortit son trousseau de clés, en choisit une, l'introduisit dans la serrure, ouvrit enfin, et passa rapidement à l'intérieur en prenant soin de tirer la porte derrière lui. Sur une petite table placée à côté de la couchette, une lampe brûlait en veilleuse. Deakin s'en approcha, augmenta la flamme, mit la main sur l'épaule de la jeune fille endormie et la secoua doucement. Elle tressaillit, se retourna, cligna des yeux, les ouvrit, puis s'apprêta à crier. Aussitôt, une large main se posa sur sa bouche.

« N'appellez pas ! Sinon vous êtes morte. »

Elle écarquillait les yeux tandis que Deakin hochait la tête en s'efforçant de prendre un air rassurant, ce qui était plutôt difficile étant donné les circonstances.

« Morte, mais pas par mes soins ! »

De sa main libre, il désigna la porte : « Vos amis vont arriver. Ils sont après moi. S'ils m'attrapent, ils me tueront. Pouvez-vous me cacher ? »

Il retira sa main. En dépit de la veine qu'on voyait battre sur son cou, Marica n'avait déjà plus peur ; cependant, ses yeux étaient toujours méfiants. Elle remua d'abord les lèvres sans parler, puis elle

dit enfin : « Pourquoi le ferais-je ?

— Vous me sauverez la vie. Et je sauverai la vôtre. » Elle lui lança un regard dépourvu d'expression, puis elle haussa lentement les épaules. Deakin retourna alors sa ceinture, ouvrit un compartiment placé à l'intérieur, en sortit une carte et la lui présenta. Elle la lut d'abord sans comprendre, puis se mit à hocher la tête en relevant les yeux vers lui. Cependant, un bruit de voix éclatait dans le couloir. D'un bond, Marica fut sur pied. Elle fit signe à Deakin, qui prit aussitôt place dans sa couchette, se colla tout contre la cloison et ramena les draps par-dessus sa tête. Marica baissa rapidement la flamme de la veilleuse et glissa dans son lit juste au moment où l'on heurtait à sa porte. Avant de répondre, elle prit soin d'arranger les couvertures de manière à dissimuler Deakin aussi bien que possible.

Comme on frappait encore, plus impérieusement cette fois, Marica se dressa sur un coude et demanda d'une voix endormie : « Qui est-ce ?

— Le major O'Brien.

— Entrez, entrez ! Je n'ai pas fermé. » La porte s'ouvrit, mais O'Brien resta sur le seuil. « Qu'est-ce qui vous prend de me réveiller ainsi au milieu de la nuit ? » lança Marica sur un ton indigné.

O'Brien avait l'air confus. « C'est à cause de Deakin, le prisonnier, s'excusa-t-il. Il s'est échappé.

— Echappé ? Ne soyez pas ridicule ! On ne peut pas s'enfuir dans un pays pareil !

— Justement, mademoiselle. On ne peut pas s'enfuir dans un pays pareil. Alors, nous pensons qu'il est toujours à bord du train. »

Marica prit un air glacé. « Et vous pensez que peut-être c'est moi qui... »

O'Brien se hâta de l'interrompre et lui dit d'un ton lénifiant. « Mais non, mais non, miss Fairchild. Simplement, il aurait pu se glisser dans votre compartiment pendant que vous dormiez, et alors...

— Bon. Eh bien ! pour autant que je sache, il n'est pas sous mon lit ! » Marica parlait d'une voix coupante.

« En effet, mademoiselle. Excusez-moi, je vous prie. »

O'Brien battit rapidement en retraite et le bruit de ses pas se perdit

bientôt dans le couloir. Deakin sortit la tête de dessous les draps.

« Eh bien ! mademoiselle, mes compliments ! » Sa voix était franchement admirative. « Et vous n'avez même pas eu à dire un seul mensonge. Jamais je n'aurais cru...

— Debout, maintenant ! Vous êtes couvert de neige des pieds à la tête, et je suis complètement gelée.

— Non. Levez-vous, vous ! Levez-vous, habillez-vous et allez chercher le colonel Claremont.

— M'habiller ! Alors que vous... que vous êtes là... »

Deakin couvrit ses yeux de son avant-bras.

« Ma chère enfant – je veux dire mademoiselle –, j'ai pour l'instant d'autres préoccupations, beaucoup moins agréables. Vous avez vu ma carte ? Alors, allez chercher le colonel. Faites bien attention que personne ne vous voie lui parler, et ne lui dites pas que je suis ici. »

Marica lui dédia un regard spéculatif d'un style plutôt démodé, mais ne discuta pas davantage. Il y avait quelque chose dans le visage de Deakin qui coupait court à toute discussion. Elle s'habilla rapidement, quitta le compartiment et revint deux minutes plus tard suivie du colonel Claremont. Celui-ci avait l'air complètement ahuri.

Dès que Marica eut refermé la porte, Deakin rabattit les couvertures qui dissimulaient son visage et mit les jambes hors de la couchette.

« Deakin ! Deakin ! » Claremont le regardait, incrédule. « Pour l'amour de Dieu, mais que... » Il s'interrompit et saisit le pistolet qu'il portait à la ceinture.

« Laissez cette arme tranquille, dit Deakin d'un ton las. Vous aurez assez l'occasion de vous en servir plus tard. Mais pas contre moi. »

Il tendit sa carte à Claremont. Celui-ci la prit d'une main hésitante, la lut, la relut, et la relut encore. « *John Stanton Deakin... Gouvernement des Etats-Unis... Services secrets fédéraux... Allan Pinkerton.* » Claremont retrouva son aplomb avec une rapidité surprenante. Calmement, il rendit sa carte à Deakin. « Je connais personnellement M. Pinkerton, dit-il. Enfin, sa signature. Et je vous connais aussi. Du moins, j'ai entendu parler de vous. En 1866, vous étiez John Stanton, et c'est vous qui avez mis la main sur les 700 000 dollars volés cette même année lors de l'attaque de l'Adams Express. » Deakin acquiesça. « Qu'attendez-vous de moi, monsieur Deakin ?

— Qu'attend-il, lui, de vous... mais vous le connaissez à peine, colonel ! » Marica ne cachait pas son étonnement. « Comment savez-vous qu'il... enfin, vous ne lui posez même pas de questions, vous...

— Personne ne pose de questions à John Stanton Deakin, ma chère. » La voix de Claremont était presque aimable.

« Mais je n'ai jamais entendu parler de...

— On ne fait guère de propagande autour de nous, expliqua patiemment Deakin. Comme l'indique cette carte, nous appartenons aux services secrets, miss Fairchild. D'ailleurs, nous n'avons pas le temps de discuter. Ils sont à ma recherche, et en ce moment vos vies ne valent pas grand-chose. » Il s'interrompit et réfléchit un instant. « Elles ne vaudraient pas plus cher s'ils ne me cherchaient pas, reprit-il. Simplement, les choses se sont précipitées. Dans ce train, tous ceux qui sont encore en vie n'ont maintenant d'autre but que de se débarrasser de nous – de nous trois – aussi vite que possible. » Il entrouvrit très légèrement la porte, écouta, et la referma. « Ils discutent à l'avant. C'est le moment où jamais. Venez ! » Il arracha les draps du lit de Marica et les mit sous sa veste.

« Pourquoi prenez-vous ça ? demanda Claremont.

— Plus tard. Venez.

— Venez ? » Marica parlait avec un accent désespéré. « Mais mon oncle ! Je ne peux pas... »

Deakin l'interrompit et dit d'une voix très douce : « Je crains que votre oncle bien-aimé, le très honorable gouverneur Fairchild, ne soit bientôt jugé pour meurtre, haute trahison et vol. »

Marica le regardait sans mot dire ; son visage, où se lisait un profond désarroi, trahissait une totale incompréhension. Un brouhaha de voix excitées leur parvenait du compartiment des officiers. Pour l'instant, celle d'Henry dominait les autres.

« À Richmond ! C'est à Richmond que je l'ai vu ! disait-il d'une voix accablée. C'était en 1863. Un agent d'espionnage de l'Union ! Je ne l'ai vu qu'une fois, mais je suis sûr que c'est lui.

— Bon Dieu ! Un agent fédéral ! » O'Brien avait adopté un ton dur, mais son appréhension n'en était pas moins évidente. « Vous savez ce que ça signifie, gouverneur ? »

Apparemment, le gouverneur ne le savait que trop bien. Il parla

d'une voix tremblante et anormalement haut perchée.

« Trouvez-le ! Pour l'amour de Dieu, trouvez-le ! Trouvez-le et tuez-le ! Tuez-le ! Tuez-le !

— J'ai comme l'impression qu'il m'en veut, souffla Deakin à l'oreille de Marica. Un charmant garçon, non ? »

Deakin se glissa sans bruit dans le couloir, suivi de Marica, livide et tremblante, et de Claremont, qui semblait étrangement à l'aise. Ils traversèrent rapidement la salle à manger et sortirent sur la plateforme arrière. Sans un mot, Deakin désigna le toit. Claremont lui jeta d'abord un regard étonné, puis fit signe qu'il avait compris. Aidé de Deakin, il grimpa sur le toit, où il s'accrocha à l'un, des ventilateurs avant de tendre la main à Marica. Bientôt, tous trois furent sur le toit, serrés les uns contre les autres, le dos tourné contre la neige.

« C'est affreux ! » s'exclama Marica. Sa voix tremblait, mais elle tremblait de froid et non pas de peur. « Nous allons mourir gelés si nous restons ici.

— Ne critiquez pas les toits des trains, dit Deakin d'un ton réprobateur. Pour moi, ils sont devenus une seconde maison. En outre, c'est très certainement l'endroit le plus sûr. Penchez-vous ! »

Joignant le geste à la parole, il les obligea à se baisser tandis qu'une lourde branche de pin leur rabotait le dos. « C'est l'endroit le plus sûr du train... à condition de faire attention à ces damnées branches, précisa Deakin.

— Et maintenant ? »

Claremont était parfaitement calme ; il avait l'air satisfait d'un homme qui se prépare à une partie de plaisir.

« Nous attendons. Nous attendons et nous écoutons. »

Deakin se coucha sur le toit et mit l'oreille contre le ventilateur. Claremont s'empessa d'en faire autant. Deakin prit Marica par l'épaule et l'attira près d'eux.

« Vous n'avez pas besoin de laisser votre bras autour de moi, dit-elle d'un ton sec.

— C'est l'influence du paysage, expliqua Deakin. Tout cela est tellement romantique. Je suis très sensible à ce genre de choses.

— Vraiment ? » La voix de Marica était aussi froide que la nuit.

« J'avais tout simplement peur que vous tombiez du train », reprit-il. Vexée, elle n'ajouta rien.

« Ils sont là », dit doucement Claremont. Deakin fit signe qu'il avait entendu.

O'Brien, Pearce et Henry étaient entrés dans la salle à manger. Ils tenaient tous trois une arme à la main et paraissaient indécis.

Pearce prit la parole : « Si Henry a entendu un cri et que Deakin s'est battu avec Carlos, il se peut que tous deux soient tombés du train, et... »

Dans la mesure où il était capable de courir, c'est en courant que le gouverneur Fairchild entra dans le compartiment. Le court trajet qu'il venait d'effectuer avait suffi à le mettre hors d'haleine.

« Ma nièce ! Elle a disparu ! »

Il y eut un bref, mais pénible silence, que O'Brien fut le premier à rompre. S'adressant à Henry, il dit : « Allez voir si le colonel Claremont... et puis non, je vais y aller moi-même. »

Deakin et Claremont échangèrent un coup d'œil, puis Deakin rampa jusqu'au bord du toit juste à temps pour voir O'Brien passer rapidement de la première à la seconde voiture. Le major, nota-t-il, n'avait pas eu la courtoisie de rengainer son pistolet avant d'aller trouver son supérieur. Il retourna au ventilateur, et, sans avoir l'air d'y toucher, il remit le bras autour des épaules de Marica. Si celle-ci avait des objections à faire, elle jugea inutile de les exprimer.

« Vous avez eu une explication avec Carlos ? demanda Claremont.

— Oui. Sur le toit de la voiture du matériel. Il a glissé par-dessus bord.

— Carlos ? Ce brave garçon ? » Marica avait pratiquement épuisé sa faculté de réagir aux mauvaises nouvelles, et c'est d'une voix sans timbre qu'elle balbutia : « Mais... il doit s'être gravement blessé... Il va geler s'il reste couché sur la voie par un froid pareil...

— Il est gravement blessé, c'est certain. Mais il n'est pas sur la voie, et il ne souffre pas. Nous passions sur un pont au moment où c'est arrivé. Il a fait une longue, longue chute jusqu'au fond du ravin.

— Vous l’avez tué. » Elle parlait si bas que Deakin la comprenait à peine. « Mais c’est un meurtre !

— À chacun son hobby, mademoiselle. » Deakin augmenta la pression de son bras sur les épaules de la jeune fille. « Enfin, peut-être auriez-vous préféré que ce soit moi qui gise au fond du ravin. C’est d’ailleurs ce qui a failli se passer. »

Elle demeura quelque temps silencieuse, puis elle dit : « Je suis désolée. Je suis folle.

— Oui, approuva Claremont sans se soucier de la galanterie. Eh bien, monsieur Deakin, qu’allons-nous faire maintenant ?

— Prendre la locomotive.

— Nous y serons en sécurité ?

— Une fois que nous nous serons occupés de Banlon, oui. » Claremont le regarda sans comprendre.

« Eh oui ! je le crains, colonel. Banlon aussi.

— Je ne peux pas le croire.

— Les cadavres des trois hommes qu’il a tués sauront peut-être vous convaincre.

— Trois hommes ?

— À ma connaissance. »

Claremont ne fut pas long à s’adapter à cette nouvelle situation. « Savez-vous s’il est armé ? demanda-t-il d’une voix calme.

— Je ne sais pas, mais sûrement. De toute façon, Rafferty a son fusil. Banlon s’en servira... s’il parvient à se débarrasser de Rafferty.

— Il peut nous entendre venir ? Il peut nous repousser ?

— Voilà un mot bien doux, colonel.

— Nous pourrions prendre position dans le train. À l’entrée d’un couloir, par exemple. J’ai mon revolver.

— Inutile. Ils sont prêts à tout. Sans vouloir vous vexer, colonel, je ne sais pas si vous êtes capable de vous mesurer avec Pearce ou O’Brien au pistolet. Et même si c’était le cas, ça ne servirait à rien. Ils

sont trop nombreux, trop bien armés. Au premier coup de feu, Banlon se méfia. Personne ne peut approcher de sa cabine : il ira d'une traite jusqu'à Fort Humboldt sans plus s'arrêter.

— Eh bien ? Nous nous trouverons parmi des amis ?

— Je crains que non. » Deakin leva un doigt en signe d'avertissement et se pencha par-dessus le bord du toit tandis qu'O'Brien regagnait la voiture de tête. À nouveau il colla une oreille contre le ventilateur. Au ton sur lequel il parlait, il n'était pas difficile de se rendre compte que O'Brien avait abandonné son urbanité coutumière.

« Le colonel a aussi disparu ! Henry, restez là et veillez à ce que personne ne passe, ni dans un sens, ni dans l'autre. Tirez à vue. Tuez à vue. Nathan, et vous, gouverneur, venez avec moi, nous allons fouiller le train en commençant par l'arrière. »

Tandis que Deakin désignait l'avant d'un geste impératif, Claremont, désormais à genoux, gardait les yeux fixés vers l'arrière du train.

« Les wagons-écuries ! s'exclama-t-il. Ils ne sont plus là...

— Plus tard ! Plus tard ! Venez. »

Sans bruit, tous trois se mirent à progresser sur le toit du wagon. Arrivé à l'autre extrémité, Deakin sauta sur la plate-forme et regarda par la lunette. À l'autre bout du couloir, il pouvait voir Henry, qui, le dos appuyé contre la cloison de la salle à manger, ne cessait de tourner les yeux à droite et à gauche pour surveiller les deux entrées de la voiture. Dans sa main droite, il balançait un énorme revolver, qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Deakin regarda en l'air, mit sur les lèvres un doigt sans doute inutile, désigna l'intérieur du wagon, et aida Marica et Claremont à descendre sur la plate-forme. Toujours silencieux, il tendit ensuite une main à Claremont, qui hésita une seconde avant de lui remettre son arme. D'un geste, Deakin leur enjoignit de rester à leur place ; après quoi il grimpa sur la rambarde, s'agrippa au tender, passa sur l'un des tampons et se hissa enfin, jusqu'au moment où il put voir par-dessus le bois empilé à l'arrière du véhicule.

Banlon regardait devant lui, à travers la fenêtre. Pris dans la vive lumière du foyer, Rafferty était occupé à recharger la chaudière. Sans refermer la chambre à combustion, il se tourna soudain pour aller vers

le tender. Aussitôt, la tête de Deakin disparut, Ayant saisi deux bûches sur le tas de bois, Rafferty s'apprêtait à regagner la cabine lorsque Deakin prit son élan et sauta sur le tender. À ce moment-là, les deux hommes auraient pu le voir, mais ni l'un ni l'autre n'eut la mauvaise idée de se retourner. Il enjamba précautionneusement les piles de bois et se retrouva bientôt au fond du véhicule.

Soudain, Banlon s'immobilisa. Quelque chose, sans doute un reflet ou une ombre traversant sa vitre, avait capté son attention. Il quitta lentement des yeux la fenêtre et se tourna vers Rafferty qui surprit aussitôt son regard.

D'un même mouvement, les deux hommes se détournèrent pour regarder vers l'arrière. Deakin se tenait à moins d'un mètre cinquante et pointait son colt en direction de Banlon.

« Je sais que vous avez un fusil, dit-il à Rafferty. N'essayez pas de le prendre. Et lisez ceci. »

De mauvaise grâce, Rafferty prit la carte que lui tendait Deakin, la lut à la lumière du foyer et la rendit à son propriétaire d'une main incertaine. Il ne semblait pas tout à fait convaincu.

« Le colonel Claremont et miss Fairchild se trouvent sur la première plate-forme, lui dit alors Deakin. Allez les aider à rejoindre la locomotive. Et surtout, ne vous faites pas remarquer... si vous tenez à la vie. »

Après une brève hésitation, Rafferty acquiesça et partit. Vingt secondes plus tard, il était de retour avec Claremont et Marica. Tandis qu'ils passaient du tender à la locomotive, Deakin s'approcha de Banlon, le saisit par les revers de sa veste, le poussa violemment contre la paroi et lui mit sur la gorge le canon de son colt.

« Ton arme, Banlon ! ordonna-t-il. Des fripouilles comme toi ont toujours une arme. »

Banlon, qui semblait sur le point de s'évanouir, avait grand mal à respirer avec le revolver qui comprimait sa gorge. L'effort qu'il fit pour prendre un air outragé trahissait un certain talent de comédien.

« Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que cela signifie ? Colonel Claremont... »

Deakin le fit pivoter sur place, lui ramena une main entre les omoplates, et le poussa en direction de la porte qui s'ouvrait sur la droite de la cabine.

« Saute ! » ordonna-t-il lorsqu'ils furent arrivés sur le marchepied.

Banlon avait les yeux dilatés par la peur. À travers la neige, il pouvait voir défiler la pente abrupte du ravin rocheux au flanc duquel ils cheminaient alors. Deakin pressa contre sa nuque le canon de son colt. « Saute, j'ai dit ! »

Marica, dont le visage reflétait l'incrédulité, fit un pas en direction de Deakin ; aussitôt, Claremont la retint par le bras.

« La boîte à outils ! lâcha enfin Banlon. Sous la boîte à outils ! »

Deakin recula et laissa Banlon réintégrer la cabine, où il lui fit signe de rester dans un coin. « Allez voir », dit-il ensuite à Rafferty.

Rafferty jeta un coup d'œil à Claremont, qui acquiesça. Il passa ensuite la main sous la boîte à outils et en retira un revolver, qu'il tendit à Deakin. Celui-ci le prit et remit son arme à Claremont. Le colonel le remercia puis fit un geste de la tête pour désigner l'arrière du train.

« Ils ne sont pas fous, dit Deakin. Il ne leur faudra pas longtemps pour comprendre que, si nous ne sommes pas dans le train, nous sommes sur le toit, et que, si nous n'y sommes pas non plus, il n'y a qu'un endroit où nous puissions être. De toute façon, les traces que nous avons laissées sur le toit les conduiront jusqu'ici. » Puis, se tournant vers Rafferty : « Pointez votre arme sur Banlon et ne le quittez pas des yeux. S'il bouge, tuez-le !

— Le tuer ?

— On ne se contente pas de blesser un serpent à sonnette, non ? Banlon est encore plus dangereux qu'un serpent à sonnette. Tuez-le. De toutes manières, il mourra. Pendu.

— Moi ? Pendu ? » Banlon grimaçait. « Je ne sais pour qui vous vous prenez, Deakin, mais d'après la loi... »

Sans avertir, Deakin fit un pas en avant et le frappa violemment au visage du revers de la main. Banlon, dont la bouche et le nez se mirent aussitôt à saigner, alla s'écraser contre les commandes.

« La loi, c'est moi », dit Deakin.

8.

Banlon se tamponnait le nez et la bouche avec un chiffon d'étoupe fort peu hygiénique ; cependant, ces soins ne semblaient pas avoir l'effet souhaité, et il continuait de saigner abondamment. Son visage, naturellement ridé, paraissait plus ravagé que jamais ; le parchemin bruni de sa peau avait pris une teinte nettement plus pâle, et ses yeux, toujours en mouvement, étaient ceux d'un animal traqué qui cherche désespérément un moyen de fuir. Son regard passait sans cesse de Deakin à Claremont, mais il ne trouvait aucun réconfort à cet exercice : les visages des deux hommes étaient totalement dépourvus de pitié.

« Cette fois, c'est bien fini, moralisait Claremont. Celui qui vit par l'épée mourra par l'épée. John Stanton Deakin est la loi, Banlon. C'est un agent secret du gouvernement fédéral. Vous apprendrez ce que cela veut dire. »

Apparemment Banlon ne le savait déjà que trop bien. Son visage de fouine avait réussi à prendre une expression encore plus hagarde.

« Visez le corps, pas la tête, dit Deakin à Rafferty. Sinon la balle risque de ricocher à travers la cabine. »

Il tourna le dos à la compagnie, alla dans le tender et se mit à déplacer les bûches qui en occupaient le coin droit. Banlon et Marica ne le lâchaient pas des yeux ; Claremont, lui, partageait son attention entre Deakin et Banlon ; quant à Rafferty, tout dévoué à sa tâche, il n'avait d'yeux que pour Banlon.

Son travail une fois terminé, Deakin se redressa et fit un pas de côté. Aussitôt, Marica porta une main théâtrale à sa bouche ; ses yeux sombres s'étaient dilatés et son visage avait pris une teinte cendreuse. Claremont regardait sans mot dire les deux cadavres en uniforme dont Deakin venait de dégager la partie supérieure.

« Oakland et Newell ! s'exclama-t-il enfin.

— Comme je l'ai dit, ce sera la corde », dit froidement Deakin à Banlon. Puis, se tournant vers Claremont : « Vous comprenez maintenant pourquoi vous ne pouviez trouver Oakland et Newell à Reese City. Ils n'ont jamais quitté le train.

— Ils ont sûrement trouvé quelque chose qu'ils n'auraient pas dû découvrir.

— Sans doute. En tout cas, c'est dans cette cabine que ça a dû se passer ; c'est dans cette cabine qu'ils ont été tués ; on ne peut pas transporter deux officiers morts dans un train grouillant de soldats. Mais je ne crois pas qu'ils aient trouvé quoi que ce soit de bien suspect – pas ici. Ils ont probablement entendu quelque chose ; ils ont dû surprendre une conversation entre Banlon et quelqu'un d'autre et commettre l'erreur de monter dans la cabine pour faire leur petite enquête.

— Ce quelqu'un d'autre, c'était Henry. Banlon lui-même m'a dit qu'ils avaient envoyé son aide Jackson en ville pendant qu'ils...

— Pendant qu'ils dissimulaient les cadavres sous le bois de chauffage. Et c'est pourquoi Jackson est mort : il a découvert les corps des deux hommes. » Deakin s'accroupit et remit quelques bûches sur les cadavres. « Je pense que Banlon avait peur que le bois disparaisse trop rapidement et que Jackson finisse par les trouver, c'est pourquoi il l'a poussé à boire, en espérant qu'une fois abruti par l'alcool il s'endormirait dans un coin, et que lui-même pourrait alors se débarrasser des corps sans-danger. Mais la tequila n'a pas eu d'autre effet que de rendre Jackson désordonné dans son travail : au lieu de procéder de façon régulière, il a pris tout le bois au même endroit et il est tombé sur les cadavres. Il fallait donc que Banlon l'élimine. Pour ça, il a dû se servir d'une clé anglaise, mais le coup qu'il lui a donné ne l'a pas tué.

— Je vous jure, colonel, je ne comprends pas un mot de ce qu'il raconte. » Banlon parlait sur un ton pleurnichard ; il donnait plus que jamais l'impression d'une bête traquée. Cependant, Claremont ignore sa remarque. Il n'avait même pas quitté des yeux Deakin. « Continuez, lui dit-il.

— Lorsque Jackson s'est écrasé au flanc du ravin, il est mort sur le coup. Mais il avait à la nuque une entaille profonde, qui avait beaucoup saigné.

— Et les morts ne saignent pas.

— Exactement. Banlon a attaché un chiffon au poignet de Jackson, et il l'a précipité dans le vide au moment où ils traversaient le pont. Ensuite, il a arrêté le train ; il a rapidement dégagé la vitre pour nous faire croire que Jackson l'avait nettoyée, et enfin il nous a raconté son histoire. »

La voix rauque de Banlon n'exprimait plus que la peur. « Vous ne pouvez rien prouver de tout ça !

— C'est vrai. Je ne peux pas prouver non plus que vous avez simulé une panne juste pour qu'on ait le temps de couper les fils du télégraphe du côté de Reese City.

— Lorsqu'on était à Reese City, j'ai vu Banlon régler la vapeur, dit lentement Claremont.

— Ou plutôt la dérégler, rectifia Deakin. Il m'est impossible également de prouver que vous avez fait un arrêt prématuré pour renouveler les réserves de combustibles afin qu'une charge d'explosifs puisse être placée sous l'attelage de la première voiture des troupes avant qu'on n'attaque la pente la plus raide du trajet. Maintenant, il n'est pas difficile de deviner pourquoi personne n'a sauté ni essayé d'arrêter les wagons. Mais soyez certain que l'enquête prouvera facilement que toutes les portes ont été verrouillées de l'extérieur et que Devlin, le serre-frein, a été tué.

— Exprès ? souffla Marica. Mais alors, ces hommes ont tous été... assassinés ? »

Au même instant, quatre coups de feu se succédèrent tandis que des balles venaient rebondir en sifflant dans la cabine avant d'aller se perdre dans la neige et dans la nuit ; presque miraculeusement, aucune d'elles ne ricocha à l'intérieur de la locomotive.

« Couchez-vous ! » s'écria Deakin.

Aussitôt, tous se jetèrent au fond de la cabine ; tous, sauf Banlon, qui n'avait rien à perdre. Une lourde clé, d'une vingtaine de centimètres, apparut comme par enchantement dans sa main, qu'il abattit en un arc meurtrier pour frapper Rafferty sur le côté de la tête. Aussitôt il s'empara du fusil qui s'était échappé des mains inertes de sa malheureuse victime et se tourna vers les autres. « Ne bougez pas ! » ordonna-t-il à Claremont, dont le revolver était pointé vers l'arrière du tender. « Quant à vous, j'aimerais bien vous voir faire un geste », dit-il ensuite à Deakin, qui avait laissé son arme à la ceinture. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

« Posez vos revolvers. »

Ils obéirent.

« Debout ! Les mains en l'air ! »

Tous trois se levèrent, Deakin et Claremont, les bras au-dessus de la tête. « Vous avez compris ? » répéta Banlon à l'intention de Marica.

Il ne semblait pas que ce fût le cas. Elle regardait Rafferty d'un air effaré. Manifestement, il était mort. Banlon bougea légèrement son fusil. « Je n'ai pas l'intention d'attendre plus longtemps, mademoiselle. »

Abîmée dans ses pensées, elle commença lentement à lever les bras. Banlon reporta aussitôt son attention sur Deakin. Cependant, comme il se tournait vers lui, Marica tendit la main vers l'une des lampes à pétrole accrochées au plafond. Si Deakin avait remarqué son geste, il n'en laissa rien paraître ni sur son visage ni dans ses yeux. Graduellement, la main de la jeune fille se referma sur la lampe.

« Je ne sais pas pourquoi vous avez emporté des draps blancs, dit Banlon, mais ils vont m'être diablement utiles. Montez sur le tas de bois et agitez-en un. Allez ! »

Marica, qui venait de décrocher la lampe, la jeta frénétiquement en avant. D'un coin de l'œil, Banlon vit la tache lumineuse s'approcher de lui. Il sursauta, fit un pas de côté, mais trop tard pour éviter la lampe, qui l'atteignit au visage. Il ne lâcha pas son arme, mais perdit momentanément l'équilibre. Deakin réagit aussitôt. Il plongea en avant, et sa tête vint frapper Banlon en plein diaphragme. Celui-ci laissa échapper son fusil et alla s'écraser contre la chaudière. Deakin le suivit avec des mouvements de félin, le saisit à la gorge, et l'assomma en lui frappant la tête contre la paroi métallique.

Cette fois-ci, le visage de Deakin avait perdu son impassibilité coutumière. Tandis que ses yeux se tournaient vers la gauche et restaient un instant fixés sur le corps de Rafferty, son expression était d'une férocité presque inhumaine, et pour la première fois Marica le regarda avec un sentiment de crainte. Mais déjà il avait reporté son attention sur Banlon. Peut-être ce dernier était-il déjà mort, mais rien ne permettait d'en être sûr. Une fois de plus sa tête alla heurter la chaudière tandis qu'on entendait craquer son occiput. Deakin saisit alors le cadavre à bras-le-corps, fit quelques pas, et le jeta à l'extérieur de la cabine.

Pearce et O'Brien se tenaient alors arme en main sur la plate-forme avant de la voiture de tête. Soudain, leurs deux regards se tournèrent de côté, et ils eurent juste le temps d'identifier Banlon avant que son corps disloqué ne disparût dans les ténèbres. Ils échangèrent un coup d'œil, puis quittèrent la plate-forme en hâte pour se précipiter à l'intérieur de la voiture.

Dans la cabine, Deakin avait recouvré son calme ; toute trace de haine avait quitté son visage et ses traits étaient à nouveau parfaitement inexpressifs. « Allez-y ! dit-il à Marica. Je sais. Je n'aurais pas dû faire ça.

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-elle. Du moment où vous, ne pouviez rien prouver contre lui. »

Pour la seconde fois cette même nuit, Deakin laissa tomber son masque pour la regarder avec une expression ébahie. « Peut-être avons-nous plus de points communs que vous ne le pensez », lui dit-il.

Elle lui sourit doucement. « Et comment savez-vous ce que je pense ? »

Dans le compartiment de jour, O'Brien, Pearce, Henry et le gouverneur tenaient ce qui semblait être un conseil de guerre. Du moins, les trois premiers d'entre eux. Le gouverneur, lui, avait un verre de whisky à la main et fixait le poêle d'un air accablé ; l'expression de son visage était profondément malheureuse.

« C'est terrible ! » Sa voix n'était plus qu'un sourd gémissement. « Terrible. Je suis perdu. Oh ! mon Dieu ! » O'Brien coupa court à ses lamentations :

« Vous ne trouviez pas ça terrible lorsque j'ai découvert quel genre d'homme vous étiez, lorsque j'ai appris que vous aviez truqué les élections et dépensé une fortune en pots-de-vin pour devenir gouverneur, lorsque vous avez voulu vous associer avec Nathan et moi. Vous ne trouviez pas ça terrible lorsque vous avez proposé Nathan comme shérif et que vous l'avez personnellement désigné pour traiter avec les Indiens. Vous ne trouviez pas ça terrible lorsque vous avez exigé de toucher la moitié des bénéfices sur tous les coups que nous pouvions faire. Vous me rendez malade, malade à pleurer, gouverneur Fairchild.

— Je ne pensais pas que nous serions entraînés dans une affaire comme celle-ci, murmura-t-il d'une voix lugubre. Toute cette tuerie. Tous ces meurtres. Comment voulez-vous qu'un honnête homme puisse accepter cela ? » Il ignore, ou n'entendit pas, l'exclamation incrédule que lança O'Brien, et il reprit :

« Vous ne m'aviez pas dit que ma nièce servirait d'otage au cas où nous aurions des problèmes avec son père. Vous ne m'aviez pas dit que...

— Dieu sait qu'il y a beaucoup de choses que j'aurais voulu vous dire, l'interrompit Pearce, excédé. Mais, pour l'instant, nous avons d'autres questions à régler.

— Vous êtes censés être des hommes d'action. » Fairchild essayait de se montrer cinglant, mais il paraissait tout juste déprimé. « Pourquoi donc ne faites-vous rien ? »

O'Brien lui dédia un regard méprisant.

« Faire quoi, pauvre imbécile ? Vous avez vu cette barricade de bois qu'ils ont dressée à l'arrière du tender ? Pour passer, il faudrait un canon, alors qu'eux doivent être tranquillement installés à attendre que nous passions cette porte pour nous descendre les uns après les autres. À deux mètres, ils auraient du mal à nous rater, conclut-il d'un ton sinistre.

— Vous n'avez pas besoin de les attaquer de front. Allez à l'arrière de la voiture, montez dessus, et approchez-vous par le toit. *De là-haut*, vous aurez une vue plongeante sur tous les occupants du tender ? »

O'Brien réfléchit un instant. « Après tout, peut-être n'êtes-vous pas complètement idiot », admit-il enfin.

Tandis que Deakin s'occupait des commandes, Claremont rechargeait le feu, et Marica, assise sur un tas de bûches, une bâche jetée sur ses épaules pour se protéger de la neige, surveillait la plateforme avant de la voiture de tête par une meurtrière habilement ménagée dans la barricade de bois. Claremont ferma la porte de la chaudière et se redressa.

« Alors, c'était Pearce ?

— Oui, acquiesça Deakin. C'était Pearce. Nous l'avions depuis longtemps sur notre liste de suspects. C'est vrai qu'un temps il a lutté pour les Indiens ; mais il a changé de bord depuis six ans au moins. Pour le grand public, il reste pourtant une espèce d'oncle Sam qui garde un œil paternel sur les réserves. Mais comme jouets, c'est du whisky et des armes qu'il offre à ses enfants !

— Et O'Brien ?

— On n'a rien contre lui. On connaît sa carrière militaire dans le détail. C'est un excellent soldat, ce qui ne l'empêche pas d'être pourri. Vous vous souvenez, sa grande scène de retrouvailles avec Pearce, à Reese City ? Ils ont évoqué le bon temps qu'ils avaient passé ensemble à Chatonooga, en 1863. O'Brien y était, c'est vrai ; mais Pearce n'y a

jamaï mis les pieds : il était éclaïreur pour l'une des six compagnies de cavalerie levées cette même année par le nouvel Etat du Nevada. Ça met O'Brien dans le même panier que lui.

— Et pour le gouverneur, j'imagine qu'il ne vaut pas mieux qu'eux ?

— Lui ? Il est faible, et il aime trop l'argent. C'est un tripoteur d'une certaine envergure.

— Mais il sera pendu, lui aussi ?

— Il sera pendu, lui aussi.

— Vous soupçonnez tout le monde ?

— C'est dans ma nature. C'est aussi mon travail.

— Et pourquoi pas moi ?

— Vous ne vouliez pas que Pearce parte avec nous : ça vous mettait hors d'affaire. Mais moi, je voulais qu'il vienne... et je voulais venir aussi. Grâce à ces avis de recherche, ça n'a pas été trop difficile.

— Vous m'avez roulé. » Il y avait une certaine amertume dans la voix de Claremont, mais pas la moindre rancœur. « Tout le monde m'a roulé. Le gouvernement ou l'armée auraient pu me mettre dans la confidence.

— Personne ne vous a roulé, colonel. Nous n'avions rien que des soupçons à propos de ce qui se tramait à Fort Humboldt ; il nous fallait donc mettre toutes les chances de notre côté. Lorsque je vous ai rejoint à Reese City, je n'en savais pas plus que vous sur ce qui se passait au fort.

— Mais maintenant, vous savez ?

— Maintenant, je sais.

— Deakin ! »

En se retournant pour voir qui l'appelait, Deakin porta la main au revolver qui pendait à sa ceinture.

« Il y a une arme pointée sur la petite dame. Né faites pas l'imbécile. »

Deakin s'immobilisa. Sur le toit de la première voiture, Pearce était

assis, les pieds dans le vide, et tenait un colt à la main. Il avait l'air parfaitement sûr de lui, et un sourire mauvais éclairait son visage de rapace.

Deakin tenait ostensiblement les bras éloignés du corps, adoptant sans doute là l'attitude la plus raisonnable, car, à quelques pas de Pearce, il voyait maintenant O'Brien apparaître sur le toit du wagon, armé lui aussi.

« Qu'est-ce que je dois faire ? demanda Deakin.

— Vous voilà tout à coup bien raisonnable, monsieur l'homme des services secrets. » Pearce parlait sur un ton presque jovial. « Arrêtez le train. »

Deakin se tourna vers les commandes et dit à mi-voix : « Eh ! bien on va l'arrêter. »

Il commença à freiner très doucement et coupa la vapeur. Puis, dans un geste convulsif, il serra les freins à fond, bloquant ainsi d'un coup les roues de la locomotive. Il y eut toute une série de grincements métalliques tandis que les tampons du tender et des voitures suivantes s'écrasaient brutalement les uns contre les autres.

Pour les deux hommes placés sur le toit, l'effet de la manœuvre fut un véritable désastre. Jointes à la soudaine décélération, les violentes secousses qui ébranlèrent le train envoyèrent Pearce planer par-dessus le toit glacé du wagon, et il alla s'écraser sur la plate-forme avant, d'où son arme tomba sur la voie tandis qu'il se retenait à la rambarde. Quant à O'Brien, il s'étala de tout son long sur le toit de la voiture où il dut s'agripper à un ventilateur pour ne pas suivre le même chemin que Pearce.

« Couchez-vous ! » cria Deakin.

Au même moment, il desserra le frein, rouvrit la vapeur et plongea vers le tender. Claremont était déjà étendu *au* fond du véhicule, alors que Marica était toujours assise, le visage empreint d'une expression douloureuse. Deakin hasarda un bref coup d'œil par-dessus la barricade, vers l'arrière du train.

Déjà sur pied, Pearce courait se mettre à l'abri à l'intérieur de la première voiture. O'Brien, dont le visage trahissait la colère, s'apprêtait à tirer. Soudain, une flamme jaillit de son pistolet. Pour Deakin, le coup, le claquement de la balle frappant le métal, et le sifflement du ricochet se produisirent en même temps. Dans un geste

qui n'était presque qu'un réflexe, il saisit la bûche la plus proche, et, sans s'exposer au tir de O'Brien, l'envoya dans sa direction.

O'Brien tirait au hasard. Dans l'espace restreint du tender, une balle ricochant contre les parois métalliques pouvait être aussi dangereuse qu'une balle atteignant directement son but, aussi ne jugeait-il pas nécessaire d'avoir une cible sous les yeux. Il s'apprêtait à presser une fois encore sur la détente lorsque, sur son visage, la colère fit brusquement place à la peur : la bûche qui volait dans sa direction lui semblait aussi grosse qu'un tronc d'arbre. Toujours accroché au ventilateur, il se jeta de côté, mais pas assez rapidement pour empêcher le projectile de le frapper à l'épaule. Aussitôt il lâcha son pistolet. Inattentif au fait que O'Brien était désarmé, Deakin continuait à lui jeter des bûches aussi vite qu'il pouvait et avec toute la force dont il était capable. O'Brien parvint à en éviter et à en parer quelques-unes, mais bon nombre d'entre elles l'atteignirent pourtant de plein fouet. D'une démarche de crabe, il battit rapidement en retraite vers l'arrière du wagon et sauta précipitamment du toit sur la plate-forme.

Dans le tender, Deakin se mit debout, jeta un bref coup d'œil puis un plus long regard vers l'arrière du train. Personne n'était en vue. La plate-forme avant et le toit de la voiture de tête étaient parfaitement déserts. Il se tourna vers Marica.

« Blessée ? »

Elle se frottait délicatement la cuisse. « Je me suis juste un peu fait mal en me jetant par terre. »

Deakin sourit et regarda Claremont.

« Et vous ? »

— Seulement dans ma dignité. »

Deakin secoua la tête, ouvrit la vapeur, ramassa le fusil de Rafferty et se dirigea vers le tender où il aménagea une nouvelle meurtrière dans la barricade de bois.

Dans le compartiment de jour, le gouverneur et ses trois compagnons tenaient un nouveau conseil de guerre. Ils n'étaient pas encore revenus de leur échec, et pour l'instant l'ambiance était plutôt défaitiste. Le gouverneur Fairchild avait toujours le même verre à la main, mais sans doute contenait-il une nouvelle rasade de whisky. Il était crispé et fixait le poêle d'un air profondément malheureux.

O'Brien et Pearce, qui plaçait alors une nouvelle carafe au milieu de la table, avaient l'expression déconfitée de deux durs à cuire qui n'ont pas l'habitude d'être roulés si complètement et avec une telle facilité. Verre en main lui aussi, Henry se tenait debout à distance respectueuse ; son visage était, si possible, plus lugubre encore qu'à l'ordinaire.

« D'autres idées de génie, gouverneur ? demanda Pearce d'un ton féroce.

— Si c'est moi qui ai eu cette idée, c'est vous qui l'avez réalisée. Ce n'est tout de même pas ma faute si vous vous êtes laissés avoir aussi facilement ! Bon Dieu ! si j'avais vingt ans de moins...

— Vous n'avez pas vingt ans de moins, l'interrompit O'Brien. Alors bouclez-la !

— Nous avons une caisse d'explosifs, suggéra poliment Henry. Peut-être serait-il possible de jeter...

— Si vous n'avez rien de plus intelligent à proposer, vous feriez mieux de la boucler, vous aussi. Nous avons besoin de ce train pour retourner dans l'Est. »

Ils retombèrent dans un profond silence, qui fut soudain interrompu par le claquement sec d'un coup de fusil. La carafe de whisky se brisa tandis que son contenu se répandait sur la table et que des éclats de verre volaient à travers le compartiment. Le gouverneur regarda d'un air ahuri la main couverte de sang qu'il venait de porter à sa joue. Un second coup de feu, et Pearce se retrouva brusquement sans chapeau. Cette fois, ils avaient compris. Tous quatre se jetèrent à plat ventre et se mirent à ramper en direction du couloir menant à la salle à manger. Trois nouvelles balles furent tirées, mais à la dernière d'entre elles le compartiment était vide.

Deakin retira d'entre les bûches le canon de son fusil, se leva, prit Marica par le bras et la conduisit jusqu'à la cabine de la locomotive. Il mit encore un peu de vapeur, empoigna le cadavre de Rafferty, le porta dans le tender et le couvrit d'une bâche avant de regagner la cabine.

« Il vaudrait peut-être mieux que je retourne monter la garde, dit Claremont.

— C'est inutile. Cette nuit, ils ne nous dérangeront plus. »

Il regarda Claremont de plus près. « Et vous disiez que seule votre

« dignité avait été blessée ? » Il prit délicatement le bras gauche du colonel et examina la main, qui saignait abondamment.

« Nettoyez ça avec de la neige, miss Fairchild, et faites un pansement avec un bout de drap. » Il se détourna pour regarder la voie à travers la fenêtre. Le train ne roulait pas à plus de vingt-cinq kilomètres à l'heure, et c'était là une vitesse maximum étant donné l'absence de visibilité. Sans enthousiasme, Deakin se mit en devoir de recharger la chaudière.

Claremont fit la grimace tandis que Marica nettoyait sa blessure. « Quand on était sur le toit, vous disiez qu'au fort on ne trouverait pas d'amis... commença-t-il d'une voix hésitante.

— On en trouvera quelques-uns... Mais sous les verrous. Le fort a été pris. Par Sepp Calhoun, très certainement. Et sans doute avec l'aide des Paiutes.

— Les Indiens ? Pourquoi les Indiens ? Par représailles ?

— Pour d'excellentes raisons... mais pas par représailles. Ils seront trop contents lorsqu'ils auront reçu le paiement que nous leur apportons par ce train.

— Le paiement ?

— Oui. Ce qui se trouve dans le wagon du matériel. Ce pourquoi le docteur Molyneux est mort. De même que Peabody. Molyneux avait annoncé qu'il irait inventorier le matériel, c'est pourquoi il a fallu qu'il meure.

— Il a fallu qu'il meure ?

— Ce train ne transporte pas de matériel sanitaire. Les caisses qui sont censées en contenir sont pleines de munitions. »

Claremont regardait Marica finir de lui bander la main. Après un long silence, il dit : « Je vois. Et le révérend ?

— Le révérend ? Je crains que Peabody n'ait jamais vu l'intérieur d'une église. Pendant vingt ans, il a été agent de l'Union et agent fédéral. Nous avons travaillé ensemble ces huit dernières années.

— Et... qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? demanda prudemment Claremont.

— On l'a attrapé pendant qu'il ouvrait un cercueil ; vous savez,

pour les victimes du choléra ?

— Je sais. Je sais à quoi sont destinés ces cercueils. »

Claremont parlait d'une voix impatiente, mais sans doute était-il plus confus qu'irrité.

« Il y a autant de choléra à Fort Humboldt que de cervelle dans ma tête, dit Deakin, qui, sans qu'on puisse en deviner la raison, semblait profondément dégoûté de lui-même. Ces cercueils sont pleins de winchesters à répétition.

— Mais ce genre d'armes n'existe pas, dit Claremont.

— Maintenant si.

— Je n'en ai même pas entendu parler.

— En dehors du personnel de l'usine, très peu de gens en ont entendu parler. La production a commencé il y a quatre mois seulement... mais les quatre cents premiers modèles ont été volés. Nous savons maintenant qui a fait le coup. C'est toujours ça !

— Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus où je vais, je suis complètement perdu. Et les wagons-écuries ?

— C'est moi qui les ai détachés.

— Bien sûr. Et pourquoi ? »

Deakin jeta un coup d'œil à la jauge.

« Un instant, nous sommes en train de perdre de la pression. »

L'atmosphère était toujours aussi tendue dans la salle à manger où Fairchild et les autres avaient trouvé refuge pour tenir leur troisième conseil de guerre. Ce conseil de guerre manquait considérablement d'animation. À vrai dire, on n'y parlait presque pas. Le gouverneur, O'Brien et Pearce restaient pratiquement sans mot dire, et la nouvelle bouteille de whisky qu'ils avaient entamée semblait impuissante à rendre leur silence moins sinistre. Henry, quant à lui, s'occupait à recharger le poêle d'un air désespéré.

Le gouverneur s'étira.

« Rien. Vous ne trouvez rien ?

— Rien, répondit O'Brien d'un ton sec.

— Il doit pourtant y avoir une réponse ?

— Sauf votre respect, gouverneur, je crois que nous n'avons pas besoin de réponse, intervint Henry.

— Oh ! vous, la ferme ! » coupa O'Brien.

Mais Henry avait son mot à dire et refusait de se taire.

« Nous n'avons pas besoin de réponse étant donné qu'il n'y a pas de question. La seule question qu'il vaille la peine de se poser, c'est de savoir ce qui arrivera si nous ne l'arrêtons pas. Eh bien ! c'est tout simple : il nous conduira gentiment jusqu'à Fort Humboldt où il croit qu'il va se retrouver parmi des amis. »

Maintenant, chacun semblait intéressé. Après un long silence, O'Brien dit d'une voix pensive : « Bon Dieu ! Vous n'avez peut-être pas tort, Henry. Parce qu'il sait que nous apportons des armes aux Indiens, nous en avons déduit qu'il connaissait tous nos plans. Mais ce n'est pas possible, forcément. Personne ne les connaît. Personne, puisque, en dehors de nous, personne n'est entré en contact avec Fort Humboldt. »

O'Brien se tut un instant, puis, content de lui, il reprit d'une voix satisfaite : « Eh bien ! messieurs, après les durs moments que nous venons de vivre, je suggère que nous laissions tout bonnement à Deakin le soin de nous amener à bon port. Il semble qu'on puisse lui faire confiance ! »

Le gouverneur était rayonnant. Il tendit la main vers la bouteille et dit, avec une joie anticipée : « Je suis persuadé que Main Pâle leur réservera un accueil chaleureux lorsque nous arriverons au fort. »

Main Pâle se trouvait alors très loin de Fort Humboldt, et la distance qui l'en séparait augmentait de minute en minute. La neige tombait toujours, mais de façon moins dense ; le vent continuait de souffler, mais pas avec la même violence. Deux ou trois hommes progressaient derrière leur chef au fond d'une large vallée où s'engouffrait le vent. Main Pâle tourna lentement la tête et regarda à gauche, puis en haut. À l'est, par-dessus les montagnes, le ciel commençait déjà à pâlir.

Main Pâle pivota sur sa selle, et, désignant l'horizon d'une main impatiente, il fit signe à ses hommes de presser l'allure. Aussitôt, les Paiutes s'inclinèrent sur le col de leurs montures.

Tandis qu'il se redressait devant la chaudière, Deakin remarqua lui aussi les signes avant-coureurs de l'aube. Il jeta un coup d'œil à la

jauge, puis, satisfait, referma la porte de la chambre à combustion. Claremont et Marica, dont la pâleur accusait la fatigue, occupaient les deux tabourets de la cabine. Deakin se sentait las, lui aussi, mais il ne pouvait se permettre le luxe d'être fatigué. Pour se maintenir éveillé autant que pour satisfaire la curiosité de Claremont, il reprit son histoire où il l'avait laissée.

« Oui. Les wagons-écuries. J'ai dû les détacher du convoi. Les Indiens (très certainement les Paiutes sous la conduite de Main Pâle) vont essayer de nous arrêter à l'entrée du défilé de Crève-Cœur. Je connais l'endroit. Ils seront forcés de laisser leurs chevaux à plus d'un kilomètre, et je ne tenais pas à ce qu'ils aient sous la main des montures pour remplacer les leurs.

— Arrêter le train ? Mais pourquoi ? » À nouveau Claremont semblait complètement perdu. « Je croyais que les Indiens travaillaient la main dans la main avec ces... ces renégats qui occupent le fort.

— C'est juste. Mais ils croient que l'attentat contre les wagons des renforts a échoué, et ils tiennent à détruire ces troupes à tout prix. Il fallait absolument que je trouve le moyen d'éloigner les Indiens du fort, sinon, nous n'avions aucune chance de pouvoir y entrer.

— Ils croient que l'attentat... commença Claremont d'une voix songeuse.

— Le télégraphe. Si vous ne le trouviez pas, c'est que je l'avais caché, expliqua Deakin. Dans la caisse à foin, dans le premier wagon-écurie. La nuit dernière, lorsqu'on était arrêtés et que j'étais chargé d'entretenir le feu, j'en ai profité pour m'en servir. Ils ont cru que c'était O'Brien. »

Claremont le dévisagea longuement. « Vous n'avez pas perdu votre temps, monsieur Deakin.

— Je n'aime pas particulièrement rester inactif.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? » Marica secouait la tête d'un air désespéré. « Pourquoi Fort Humboldt aurait-il été pris pour quelques caisses de fusils ? Pourquoi les Paiutes attaqueraient-ils ce train ? Pourquoi tous ces meurtres ? Pourquoi le massacre de tous ces soldats ? Pourquoi mon oncle, O'Brien et Pearce risqueraient-ils leur vie, ruineraient-ils leurs carrières... ?

— Si ces cercueils devaient arriver pleins à Fort Humboldt, ils

n'étaient pas censés non plus en repartir vides.

— Mais vous avez dit qu'il n'y avait pas de choléra, intervint Claremont.

— En effet, il n'y a pas de choléra à Fort Humboldt, mais il y a autre chose, quelque chose de bien différent, quelque chose pour quoi bien des gens seraient prêts à vendre leur vie, leur âme et leur honneur. Avez-vous entendu parler de quatre hommes nommés Mackay, Fair, O'Brien – rien à faire avec le nôtre – et Flood ? »

Claremont regardait son bandage, que le sang commençait à rougir. « Ces noms ne me sont pas inconnus.

— Ce sont les quatre types qui ont ouvert au début de l'année le grand filon de Bonanza dans le gisement de Comstock. À notre connaissance, ils ont déjà tiré du sol une quantité d'or représentant dix millions de dollars. Pour acheminer ce métal vers l'Est, il n'y a qu'un seul moyen : le train. En plus, il y a bien sûr les convois réguliers transportant les lingots en provenance des gisements californiens. Tout cela doit inévitablement passer par Fort Humboldt. Actuellement, j' imagine qu'il y a au fort plus d'or et d'argent que partout ailleurs – mis à part les caves fédérales.

— Heureusement que je suis assis, dit Claremont.

— Je vous en prie, installez-vous aussi confortablement que possible. Comme vous le savez, le gouverneur de chaque Etat est averti lorsqu'un convoi d'or important traverse son territoire, et c'est à lui qu'il incombe de demander aux autorités civiles ou militaires d'en assumer la garde. Dans le cas qui nous intéresse, Fairchild n'a averti personne. Ou plutôt, il s'est contenté d'avertir O'Brien, Pearce et Calhoun, qui se sont assuré le concours des Paiutes moyennant bonne récompense. Comme vous voyez, c'est on ne peut plus simple.

— Et l'or était censé voyager dans les cercueils ?

— Exactement. On ne saurait imaginer endroit plus sûr. Personne n'aurait l'idée d'ouvrir des cercueils, surtout quand ceux-ci sont censés contenir les cadavres d'hommes morts du choléra. Si la chose est nécessaire, ces cercueils pourront même être mis en terre avec tous les honneurs militaires... pour être déterrés la nuit suivante, bien entendu. »

Claremont hochait la tête d'un air désespéré ; tout courage semblait l'avoir abandonné. « Tous ces Paiutes, et Dieu sait combien ils sont,

avec en plus Calhoun et ses hommes, qui nous attendent à Fort Humboldt, sans compter O'Brien, Pearce, Fairchild, là, à deux pas de nous...

— Ne vous en faites pas, colonel, dit Deakin d'un ton réconfortant. Nous trouverons bien un moyen de nous en sortir. »

Marica le jaugea d'un œil appréciatif. « Je suis sûre que vous trouverez quelque chose, monsieur Deakin.

— Pour ne rien vous cacher, c'est déjà fait. »

9.

Le défilé de Crève-Cœur était un couloir étroit et aride par où la ligne de chemin de fer grimpait jusqu'à un petit col. Sur la gauche, c'est-à-dire au Sud, il était bordé par une falaise presque verticale ; en face, une pente assez raide menait jusqu'à l'ancienne rivière, dont le lit desséché était semé de gros blocs de rocher, derrière lesquels un homme pouvait aisément se cacher à condition d'être sans sa monture. L'abri le plus proche était offert par un épais bouquet de pins situé à un kilomètre et demi de là. C'est sous le couvert de ce bois que Main Pâle fit signe à ses troupes harassées de mettre pied à terre.

Main Pâle descendit de cheval et désigna au loin le défilé rocheux. « C'est là que le train s'arrêtera, dit-il. C'est là que nous nous cacherons. Il faut que nous y allions à pied. » Puis, se tournant vers deux de ses hommes : « Occupez-vous des chevaux. Amenez-les plus encore à l'intérieur du bois. Il ne faut pas qu'on les voie. »

Dans la salle à manger du train, Henry s'était assoupi à côté du poêle. Fairchild, O'Brien et Pearce, la tête appuyée sur les avant-bras, dormaient, ou paraissaient dormir, assis à l'une des tables du compartiment. Sur la plate-forme, Deakin, loin d'être endormi, regardait à travers la vitre avant de la cabine : dehors la neige tombait toujours et la visibilité restait assez mauvaise. Marica, parfaitement éveillée elle aussi, finissait d'habiller Claremont, quelle avait enveloppé dans les draps de son lit, et qui, hormis ses bras demeurés libres, était emmaillotté de la tête aux pieds. Deakin se tourna vers lui et fit un geste vers l'avant.

« Le défilé n'est pas loin. Encore trois kilomètres, je pense. Pour vous, un kilomètre et demi. Vous voyez cette forêt de pins, là-bas, sur la droite de la voie ? » Claremont acquiesça. « C'est là qu'ils auront caché leurs chevaux. Il y aura des gardes. » Il désigna le fusil de Rafferty, que Claremont avait entre les mains. « Ne leur laissez pas la moindre chance. Ne leur laissez pas le temps de comprendre ce qui leur arrive. »

Claremont hocha lentement la tête, mais ne dit rien. Son visage n'était pas moins implacable que celui de Deakin.

Main Pâle et l'un de ses hommes étaient accroupis derrière un bloc de rocher, sur le flanc droit du ravin. Ils regardaient au-dessous d'eux, vers l'entrée est du défilé. La neige, qui tombait en flocons légers, leur permettait de distinguer la première courbe de la voie, qui pour l'instant restait déserte. Soudain, son compagnon tressaillit et toucha Main Pâle à l'épaule. Aussitôt, les deux Indiens dressèrent l'oreille et se figèrent dans une attitude d'écoute attentive. Dans le lointain, ils pouvaient entendre le halètement à peine perceptible d'une locomotive. Main Pâle regarda son compagnon et lui adressa un bref signe de tête.

Deakin glissa la main à l'intérieur de sa veste et en ressortit les deux cartouches d'explosifs qu'il avait prises dans le wagon du matériel. Il mit précautionneusement l'une d'elles dans la boîte à outils et garda l'autre à la main. Ensuite, il coupa lentement la vapeur et le train se mit aussitôt à ralentir.

O'Brien sursauta, ouvrit les yeux, et se précipita vers la fenêtre. D'une main nerveuse, il en essuya la buée, puis regarda à l'extérieur. Presque aussitôt, il se tourna vers Pearce,

« Réveille-toi, réveille-toi, Nathan ! On s'arrête. Tu sais où on est ?

— C'est le défilé de Crève-Cœur. »

Les deux hommes se regardaient d'un air interrogateur. Fairchild s'étira, se redressa, et alla vers la fenêtre.

« Bon sang ! mais qu'est-ce qu'il fait ? » lança-t-il d'une voix anxieuse.

S'il l'avait su, il n'aurait pas été plus rassuré. En effet, tandis que le train n'avancait plus qu'au pas, Deakin alluma la cartouche d'explosif qu'il tenait à la main, attendit le moment opportun, et la lança sur la droite de la locomotive. Au même instant, Claremont quittait la cabine du côté opposé. Pearce, O'Brien, Fairchild et Henry, le visage collé à la fenêtre, eurent un mouvement de recul instinctif et mirent les bras devant les yeux tandis qu'un éclair de lumière les aveuglait, accompagné d'une violente explosion qui fit trembler les parois du compartiment. Cependant, la vitre ne se brisa pas, et, après une seconde ou deux, ils s'en approchèrent à nouveau. Dans l'intervalle, Claremont avait dévalé au pied du remblai, où il s'était accroupi. Parfaitement immobile dans les draps blancs dont il était enveloppé, il était pratiquement invisible. À nouveau Deakin ouvrit la vapeur.

Tout surpris qu'ils fussent, les quatre occupants de la salle à manger

l'étaient encore bien moins que Main Pâle et son compagnon. « Peut-être que nos amis ont voulu nous avertir de leur approche, dit Main Pâle d'une voix incertaine. Tu vois, ils accélèrent de nouveau.

— Oui. Et je vois aussi quelque chose d'autre. » D'un bond, l'Indien se mit debout. « Les wagons des troupes ! Les wagons des soldats ! Ils ne sont pas là !

— Baisse-toi, imbécile ! »

Pour l'instant, Main Pâle avait complètement abandonné son impassibilité coutumière. Son visage reflétait le plus profond désarroi tandis qu'il regardait sans comprendre le train s'engager dans le défilé de Crève-Cœur – un train qui, contre toute attente, ne comptait que trois voitures.

Le visage de O'Brien trahissait alors la même incompréhension.

« Comment diable voulez-vous que je sache ce qu'il manigance ? Cet homme est complètement fou.

— Vous pourriez au moins essayer d'aller voir », suggéra Fairchild.

Pearce lui tendit l'un de ses revolvers. « Et pourquoi n'iriez-vous pas vous-même, gouverneur ? »

Le gouverneur prit l'arme, et, ne sachant que faire, dit après une brève hésitation : « Très bien, très bien, j'y vais. »

Revolver au poing, il se dirigea vers la porte ouvrant sur la plateforme avant de la première voiture, l'entrebâilla et jeta un coup d'œil craintif par l'ouverture. Une seconde plus tard, un coup de feu claquait tandis qu'une balle venait s'écraser contre le wagon, à quelques centimètres de sa tête. Fairchild disparut aussitôt en refermant la porte. Son exaltation passagère avait brutalement prit fin. Fortement ébranlé, il réintégra la salle à manger.

« Eh bien ! qu'avez-vous découvert ? » demanda Pearce.

Le gouverneur ne répondit pas. Il jeta l'arme sur la table et saisit la bouteille de whisky.

À l'avant, Deakin lança : « Du monde ?

— ... C'était mon oncle, répondit Marica en regardant d'un air dégouté le colt qui fumait encore.

— Vous l'avez touché ?

— Non.

— Dommage ! »

Toujours vêtu de son camouflage blanc, Claremont se redressa lentement et jeta un coup d'œil prudent par-dessus le remblai. Le train, qui se trouvait désormais à plus d'un kilomètre, s'était engagé dans le défilé. Parmi les rochers qui semaient le fond du ravin, on ne distinguait aucun signe de vie ; mais Claremont eût été étonné du contraire : il connaissait suffisamment Main Pâle pour savoir qu'il cacherait sa présence jusqu'au dernier moment. Il tourna ensuite son regard vers la forêt de pins. À en croire Deakin, les chevaux devaient être là, dissimulés sous le couvert des arbres, et désormais Claremont ne songeait plus à mettre en doute l'opinion de Deakin. L'approche du bois serait certainement difficile, mais non pas impossible. Un affluent de l'ancienne rivière, dont le cours était asséché lui aussi, menait à la lisière de la forêt ; dès qu'il en aurait rejoint le lit, il pourrait progresser sans crainte d'être vu. Mais il fallait d'abord franchir la voie, c'était là la grosse difficulté. Cependant, malgré la circonspection que lui avait enseignée sa longue carrière de soldat, Claremont pouvait espérer avoir toutes les chances de son côté. Selon toute probabilité, le ou les gardes qui veillaient sur les chevaux devaient s'intéresser à ce qui se passait, ou allait se passer, au fond du défilé ; sans doute avaient-ils les yeux fixés sur leurs frères d'armes ou sur le train, dont un bon kilomètre et demi le séparait maintenant. En outre, il ne faisait pas encore plein jour, et la neige continuait à tomber. Claremont n'hésita pas ; il savait d'ailleurs fort bien qu'il n'avait pas le choix. Comme un fantôme, il se mit à ramper à travers la voie.

Deakin coupa la vapeur. Du poste d'observation qu'elle occupait à l'arrière du tender, Marica lui lança un regard interrogateur. « On s'arrête ?

— On ralentit. » D'un geste, il désigna le côté droit de la cabine. « Quittez le tender, et venez ici. Mettez-vous par terre. »

Elles s'approcha d'un pas hésitant. « Croyez-vous qu'ils vont tirer ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils ne nous enverront pas des pétales de roses. »

Le train ne roulait pas à plus de quinze ou vingt kilomètres à l'heure. Cependant, il était évident qu'il n'allait pas s'arrêter et Main Pâle s'en rendait parfaitement compte. Sur son visage, l'étonnement fit lentement place à l'exaspération, et enfin à la plus vive colère.

« Les imbéciles ! gronda-t-il, les imbéciles ! Pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ? »

Il sauta sur ses pieds et agita la main. Le train continua sa route. Main Pâle ordonna à ses guerriers de le suivre. Aussitôt, ceux-ci surgirent de leur cachette et se mirent à dévaler la pente aussi vite que le leur permettait le terrain caillouteux et couvert de neige. Deakin choisit cet instant pour donner un peu plus de vapeur.

Une fois de plus O'Brien, Pearce, le gouverneur et Henry s'étaient approchés de la fenêtre pour voir ce qui se passait. Leur inquiétude semblait désormais justifiée.

« Main Pâle ! s'exclama Pearce. Main Pâle et ses braves ! Bon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? »

Il se précipita vers l'arrière, bientôt suivi des autres. Lorsqu'ils furent arrivés sur la plate-forme, le train se mit à ralentir.

« Nous pourrions sauter, suggéra Fairchild. Maintenant que Main Pâle est là, nous n'avons plus rien à craindre, et...

— Imbécile ! » Quel que soit le respect qu'il lui eût jamais témoigné, Pearce ne cachait plus désormais le mépris que lui inspirait le gouverneur de son Etat. « C'est exactement ce qu'il aimerait qu'on fasse. C'est encore long jusqu'à Fort Humboldt. Très long. »

Il se pencha vers l'arrière et désigna d'un geste la cabine de la locomotive. Main Pâle fit signe qu'il avait compris et cria un ordre incompréhensible. Aussitôt, ses hommes mirent leurs fusils en joue.

Deakin plongea au fond de la cabine tandis qu'une grêle de balles venaient frapper la locomotive. Dès que la fusillade se fut calmée, il risqua un rapide coup d'œil par la porte de la plate-forme. Les Indiens, qui rechargeaient leurs armes sans cesser de courir, gagnaient manifestement du terrain. Sans plus tarder, Deakin ouvrit une fois de plus la vapeur.

De plus en plus mal à l'aise, O'Brien murmura d'une voix blanche : « Mais, bon Dieu ! à quoi joue-t-il ? Il pourrait facilement les semer s'il... »

Pearce et lui se regardèrent : ils avaient eu la même idée.

Arrivé sans encombre jusque dans la forêt, Claremont progressait à pas rapides et silencieux sous le couvert des arbres, en prenant soin de décrire un mouvement circulaire afin d'arriver par-dérrière. Les

gardes, il en était certain, ne pouvaient être qu'à la lisière inférieure du bois, en train d'observer la scène qui se déroulait sous leurs yeux au fond de la vallée, de sorte qu'il les trouverait de dos. À en juger d'après l'expression implacable de son visage, il était évident que Claremont n'éprouvait pas le moindre scrupule à l'idée de tuer par derrière des hommes inconscients du danger qui les menaçait ; trop de vies étaient en jeu (sans compter une fortune en or et tous les hommes qu'il avait d'ores et déjà perdus) pour qu'il prît en considération un détail comme celui-là.

Il y avait en tout une soixantaine de chevaux, dont aucun n'était ni attaché ni entravé – les montures des Indiens étaient tout aussi bien dressées que celles de la cavalerie américaine. Claremont repéra ce qui lui parut être les trois meilleures bêtes – les autres, il les chasserait – et se dirigea lentement vers elles. Pas un seul cheval ne hennit ; certains lui adressèrent un regard dépourvu de curiosité, les autres ne se détournèrent même pas : malgré l'épaisseur de leurs couvertures, ils étaient manifestement tous concentrés sur les souffrances que leur occasionnait le froid.

Les gardes, il y en avait deux, se tenaient au bord même de la forêt, juste derrière les derniers chevaux, et se jetaient des regards interrogateurs tandis que le bruit d'une fusillade désordonnée leur parvenait du défilé. Ils étaient complètement absorbés par le spectacle de la bataille qu'ils devinaient dans le lointain, à près de trois kilomètres. Par ailleurs, le piaffement occasionnel des chevaux se trouvait étouffé par la neige. Dans ces conditions, Claremont put approcher à moins de dix mètres avant de prendre position derrière le tronc tordu d'un pin. À une distance aussi courte, il lui parut inutile d'utiliser son fusil. Il le posa sans bruit contre le tronc de l'arbre puis il sortit son colt.

À bord du train, Pearce et O'Brien faisaient des gestes frénétiques vers l'arrière, en direction du bois de pins, pour indiquer à Main Pâle qu'il devait y retourner avec ses hommes. Dès qu'il eut compris, le chef indien s'arrêta et fit signe à ses guerriers de suivre son exemple. Ensuite, il se tourna vers eux et désigna la forêt.

« Les chevaux ! cria-t-il. Retournez immédiatement aux chevaux ! »

Il partit en courant puis s'arrêta pile. Malgré la distance, il avait nettement entendu les deux coups de revolver claquer dans l'air glacé. Le visage impassible, il désigna deux de ses hommes, qui, sans vraiment se hâter, partirent au petit trot en direction du bois de pins. Main Pâle avait compris que, désormais, il était inutile de se presser.

« Maintenant, nous savons pourquoi Deakin a ralenti et pourquoi il a fait sauter cette charge d'explosifs, dit Pearce d'un ton amer. Il voulait détourner notre attention pendant que Claremont sortait de l'autre côté de la voie.

— Ce qui m'inquiète, c'est ce que nous ne savons pas ; c'est-à-dire, pourquoi Main Pâle est venu jusqu'ici, et comment ce satané Deakin a su qu'il viendrait. »

Arme en bandoulière, les Indiens ne formaient plus maintenant qu'un troupeau désolé dont le train s'éloignait lentement.

Deakin regarda vers l'arrière et coupa encore la vapeur.

« Il faut absolument l'arrêter ! » Dans la voix de Fairchild perçait une note hystérique. « Il le faut, il le faut, il le faut ! Pour l'instant, nous avançons au pas : il n'y a qu'à sauter, remonter en courant jusqu'à la hauteur de la locomotive et...

— Et lui souhaiter bon voyage lorsqu'il rouvrira la vapeur, l'interrompt O'Brien.

— Vous êtes sûr que c'est pour ça qu'il va si lentement ?

— Pour quoi d'autre ? »

Traînant deux chevaux derrière lui, Claremont pressait sa monture vers le petit col qui surplombait le défilé. Devant lui, les chevaux qu'il avait chassés s'étaient disséminés et commençaient à ralentir le pas. Arrivé au col, Claremont s'arrêta et regarda au loin. Malgré la neige qui continuait à tomber doucement, il pouvait distinguer à près de cinq kilomètres l'ouverture d'une vallée qui s'incurvait sur la droite, et devinait même les poteaux d'une ligne télégraphique. Il avait sous les yeux la sortie ouest du défilé de Crève-Cœur.

Claremont eut une grimace de douleur et regarda sa main gauche. Le bandage en était imprégné de sang, de même que toute une partie de la bride. Il détourna bientôt les yeux et remit sa monture en mouvement.

Maintenant, le train roulait plus vite, laissant les Indiens toujours plus loin derrière lui. Main Pâle, immobile et sans expression, regardait ses deux éclaireurs revenir du bois de pins. Lorsqu'ils furent arrivés, ils ne dirent pas un mot, mais levèrent simplement la main, paume tournée vers l'extérieur. Leur chef hocha la tête et fit aussitôt demi-tour. Derrière lui, ses hommes constituèrent une double file et se mirent à suivre la voie d'un pas rapide, dans la direction qu'avait

empruntée le train.

Sur la plate-forme arrière, Fairchild, O'Brien, Pearce et Henry échangèrent un regard consterné quand ils virent Main Pâle et ses hommes disparaître derrière un tournant. Leur consternation ne fit qu'augmenter lorsqu'ils entendirent deux coups de feu résonner dans le lointain.

« Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda le gouverneur d'une voix désespérée.

— Ça ne peut être que Claremont. » Pearce avait l'air très sûr de lui. « Il s'agit sûrement d'un signal avertissant Deakin que les chevaux de Main Pâle ont été dispersés. Ce qui signifie que Main Pâle et ses hommes vont se payer une bonne marche jusqu'à Fort Humboldt. Lorsqu'ils y arriveront, Deakin les attendra de pied ferme.

— Mais... Sepp Calhoun sera là, dit Fairchild, plein d'espoir.

— Pour venir à bout de Deakin, Calhoun n'a pas plus de chance que ma grand-mère, rétorqua Pearce. D'ailleurs, il est tout le temps entre deux whiskies. » Il eut un mauvais sourire. « Qu'est-ce que je vous ai dit : il prend à nouveau de la vitesse. »

Effectivement, le train accélérât. Les quatre hommes se dévisagèrent, toujours plus mal à l'aise. « Il doit avoir définitivement abandonné l'espoir que nous sautions du train », dit O'Brien.

Il se pencha à l'extérieur en se tenant à la rambarde. Presque aussitôt, un claquement sec retentit. D'un bond, il recula. Une fois à l'abri, il ôta son chapeau d'une main tremblante et examina le trou qui en perçait le bord.

« Il me semble qu'il n'a pas perdu tout espoir », commenta Pearce d'un ton sec.

Dans la locomotive, Deakin regardait devant lui à travers la fenêtre. La neige avait enfin cessé. La jonction entre la sortie ouest du défilé et la vallée qui s'ouvrait sur sa droite – lieu de rendez-vous dont il avait convenu avec Claremont – se trouvait maintenant à moins de deux cents mètres. « Cramponnez-vous », dit-il. Il ferma la vapeur et serra les freins. Les roues motrices se bloquèrent dans un concert de tampons entrechoqués. Sur la plate-forme arrière, les quatre hommes sê regardèrent avec une expression où la perplexité se mêlait à une appréhension croissante. Deakin tendit à Marica le revolver de Banlon et prit la seconde cartouche d'explosif dans la boîte à outils.

Le train s'immobilisa dans un dernier grincement. « Maintenant ! » ordonna Deakin. Elle sauta de la plateforme, tomba lourdement dans la neige avec une exclamation de douleur, et roula plusieurs fois sur elle-même. Aussitôt Deakin desserra le frein, mit la marche arrière, et ouvrit tout grand la vapeur. Quelques secondes plus tard, il avait rejoint Marica sur le bord de la voie.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que les quatre hommes de la plate-forme arrière ne se rendent compte que le train avait changé de cap. Dès qu'il fut revenu de sa surprise, O'Brien se pencha vers l'extérieur. Lorsqu'il comprit ce qui se passait, il était presque trop tard. Toujours sur le bord de la voie, Deakin pointait son arme sur lui : il se jeta en arrière au moment même où le coup partait.

« Seigneur ! s'exclama-t-il avant d'ajouter quelques jurons bien sentis. Ils ont sauté du train.

— Il n'y a personne aux commandes ! » Fairchild était à deux doigts de la crise de nerfs. « Bon Dieu, mais sautez ! »

O'Brien le retint d'un geste. « Non !

— Bon Dieu ! Mais vous ne vous rappelez pas ce qui est arrivé aux wagons des troupes ?

— Nous avons besoin de ce train. »

Il se faufila jusqu'à la porte arrière de la voiture de tête.

« Tu sais conduire un train, Nathan ? »

Pearce secoua la tête.

« Moi non plus. Mais je vais essayer. » Il pointa un doigt vers l'avant. « Deakin ! »

Pearce acquiesça et sauta aussitôt de la plate-forme.

Déjà le train prenait de la vitesse, et l'atterrissage de Pearce fut plutôt brutal. Cependant, l'épaisse couche de neige qui couvrait le remblai amortit considérablement sa chute. Il roula jusqu'au bas du talus sans se faire de mal, et, le souffle court, il se releva pour regarder autour de lui.

Le train, qui continuait d'accélérer, se trouvait déjà cinquante mètres plus loin. Dans la direction opposée, Pearce pouvait juste voir la tête et les épaules de Deakin, qui tenait dans ses bras une Marica

toute tremblante.

« Il ne manquait plus que ça, dit Deakin. Où est-ce que vous avez mal ?

— À la cheville, et au poignet.

— Pouvez-vous vous tenir debout ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas.

— Alors asseyez-vous. »

Sans cérémonie, il l'assit sur le bord de la voie. Elle le gratifia d'un regard langoureux, mais déjà il avait détourné les yeux. Regardant derrière lui, il pouvait voir le train, dont cinq cents mètres les séparaient déjà. Dans celui-ci – mais cela, il ne le voyait pas – O'Brien passait alors du tender dans la cabine de la locomotive. Arrivé devant les commandes, il s'arrêta pour étudier les différentes manettes, d'un air à la fois nerveux et indécis.

Deakin se pencha et glissa la cartouche d'explosif sous un rail, tout près d'une traverse. Tout autour, il mit des cailloux et de la terre, ne laissant dépasser que la mèche.

D'une voix remarquablement calme, Marica demanda :

« Vous allez faire sauter la voie ?

— Exactement.

— Eh bien ! ce ne sera pas pour aujourd'hui ! »

Pearce s'avançait, colt en main. Il regarda Marica, qui tenait douloureusement son poignet gauche dans sa main droite.

« Peut-être que ça vous apprendra à sauter d'un train. » Puis, oubliant la jeune fille, il se tourna vers Deakin. « Votre arme ! Dans votre veste. Et par le canon, je vous prie. »

Deakin glissa la main à l'intérieur de sa veste et en sortit lentement son arme.

« J'ai un revolver, moi aussi, intervint Marica. Tournez-vous, shérif. Les mains en l'air. »

Pearce se tourna lentement et fut stupéfait de voir que la main droite de Marica tenait maintenant un revolver.

Deakin leva son colt, qu'il tenait toujours par le canon. Sentant ce qui allait se passer, Pearce fit un pas de côté, de sorte que le coup perdit un peu de son impact. Il avait toutefois été suffisamment violent pour le faire chanceler, puis tomber. Dans sa chute, il laissa échapper son arme, qu'il tenta aussitôt de rattraper ; mais Deakin fut plus rapide et lui balança un terrible coup de pied qui l'immobilisa définitivement.

Marica laissa échapper une grimace d'horreur et de dégoût.

« Vous l'avez frappé alors qu'il avait le dos tourné, souffla-t-elle, alors qu'il avait les mains en l'air, et... et... »

— Oui. J'ai voulu l'assommer, et alors ? La prochaine fois que vous menacerez d'un revolver un type comme Pearce, faites attention d'enlever le cran d'arrêt ! »

Elle le regarda, fixa l'arme qu'elle tenait à la main et secoua lentement la tête. Après un instant, elle leva les yeux vers lui.

« Vous pourriez quand même me dire merci.

— Quoi ? Ah ! oui, bien sûr, merci. »

Il se détourna pour regarder la voie. Le train, qui s'éloignait rapidement, roulait maintenant à une vitesse impressionnante et commençait à osciller dangereusement. Il détourna les yeux pour voir Claremont arriver au petit galop, suivi des deux chevaux qu'il tenait par la bride. Sur un signe de Deakin, il arrêta sa monture et resta où il se trouvait. Deakin tira Pearce le long de la voie et l'abandonna sans cérémonie avant de revenir précipitamment sur ses pas. Enfin il se baissa, alluma la mèche, empoigna Marica, et dévala avec elle jusqu'au pied du remblai. Il l'aida à grimper sur l'un des deux chevaux, sauta sur l'autre, et se mit aussitôt en marche. Après quelques pas, le trio se retourna pour regarder en arrière.

L'explosion fut curieusement calme. Des cailloux jaillirent dans un nuage de poussière et de fumée, qui se dissipa bientôt, laissant voir une traverse arrachée et un rail distordu.

« Ils pourront réparer ça, vous savez, dit Claremont d'une voix hésitante. Il leur suffira de déboulonner le rail endommagé, de l'enlever et de le remplacer par un autre, qu'ils n'auront qu'à prendre derrière le convoi.

— Oui, je sais. Mais si j'avais employé une charge suffisamment forte pour que les dégâts soient irréparables, ils n'auraient pas eu

d'autre solution que de gagner le fort à pied.

— Et alors ?

— Dans ce cas, ils arriveraient au fort vivants. »

Marica lui jeta un regard horrifié.

« Ce qui, pour nous tous, signifierait la mort. »

Marica restait figée dans la même expression.

« Vous ne comprenez donc pas, dit doucement Deakin. Je n'ai pas le choix. »

Marica haussa les épaules et se détourna. Deakin lui adressa un regard dépourvu d'expression et lança son cheval au galop. Après un instant, les deux autres l'imitèrent.

10.

O'Brien s'appuya contre la paroi de la cabine, et, avec un soupir de soulagement, il essuya d'une main son front couvert de sueur. Le train faisait toujours marche arrière, mais maintenant il commençait nettement à ralentir. De la plate-forme, O'Brien regarda vers l'arrière. Main Pâle et ses hommes ne se trouvaient plus qu'à cinq cents mètres. Pour une fois, le chef indien avait perdu son impassibilité coutumière. Sur son visage se peignit d'abord l'incrédulité, puis la joie. Il agita la main en direction du train, fit signe à ses hommes et se mit à courir. Deux minutes plus tard, les Paiutes grimpaient dans les voitures arrêtées tandis que Main Pâle sautait sur la plate-forme de la locomotive, où il fut accueilli par O'Brien. Celui-ci ouvrit aussitôt la vapeur, et le train reprit sa marche en avant.

« Et les chevaux, ils sont tous partis ?

— Tous. Et deux de mes hommes ont été abattus par derrière. Vous nous avez épargné une longue marche, major O'Brien. Et mon ami, le shérif... je ne le vois pas.

— Vous le verrez bientôt. Il a sauté du train pour régler une affaire urgente. »

O'Brien se tourna vers l'avant pour regarder à travers la fenêtre. Ils approchaient maintenant de la sortie ouest du défilé de Crève-Cœur. Soudain, la visibilité s'améliora et O'Brien se pencha à l'extérieur de la plate-forme. À n'en pas douter, il y avait un corps sur la voie, et ce corps était celui de Pearce. O'Brien lança un juron et se précipita vers les commandes pour couper la vapeur et actionner le frein.

Le train s'arrêta. O'Brien et Main Pâle sautèrent de la cabine et coururent jusqu'à l'endroit où gisait le corps. Recroquevillé sur lui-même, Pearce saignait abondamment et était toujours inconscient. Au même instant, les deux hommes levèrent les yeux pour regarder trente mètres plus loin. Au-dessus du trou creusé par l'explosion, ils virent le rail tordu et la traverse arrachée.

« Deakin le paiera de sa vie », dit doucement Main Pâle.

Pearce le dévisagea longuement, puis il dit d'une voix sombre :

« Pas s'il te voit le premier, Main Pâle.

— Main Pâle ne craint personne.

— Pourtant, je crois que, cet homme-là, tu ferais mieux de le craindre. C'est un agent fédéral des Etats-Unis. Pour employer ton langage, il a la ruse du serpent et la chance du démon. Pearce peut s'estimer heureux de ne pas avoir été tué par lui. Allons, il faut réparer la voie. »

Placés sous la direction de O'Brien, il ne fallut pas plus de vingt minutes aux Paiutes pour effectuer la réparation. Ils travaillèrent en deux équipes, dont l'une s'occupa d'enlever la section endommagée de la voie, tandis que l'autre déboulonnait un rail situé à l'arrière du train. Les éléments inutilisables furent abandonnés sur le bord du remblai, et la section nouvelle transportée à l'avant pour être mise en place. Pour des gens comme les Paiutes, aussi peu familiarisés avec ce genre de travail, la chose n'était pas facile, mais O'Brien ne se montra pas exigeant : il n'était pas besoin que la réparation fût durable, il fallait simplement qu'elle permît le passage du train. Durant l'opération, Pearce, appuyé contre le chasse-bestiaux, reprit lentement conscience en poussant force grognements. Plein de sollicitude, Henry ne cessait d'éponger sa joue et sa tempe blessées, où s'épanouissait déjà une ecchymose assez impressionnante.

« Ça va, on peut y aller », dit O'Brien.

Les Paiutes, Pearce et Henry regagnèrent les voitures tandis que Main Pâle rejoignait O'Brien dans la locomotive. O'Brien enleva le frein et ouvrit très lentement la vapeur tout en surveillant la voie par l'ouverture de la plate-forme. Enfin les roues arrivèrent sur la nouvelle section, qui bougea légèrement, mais sans qu'il y eût de quoi s'inquiéter. Lorsque le dernier wagon eut franchi le passage dangereux, O'Brien retourna aux commandes et ouvrit tout grand la vapeur.

Deakin, Claremont et Marica s'étaient arrêtés. Ils étaient toujours en selle, mais Deakin refaisait délicatement le pansement de Claremont.

« Les minutes comptent. Nous sommes en train de perdre du temps, dit ce dernier d'une voix pressante.

— Si nous n'arrêtons pas cette hémorragie, c'est vous que nous perdrons », rétorqua Deakin. Il regarda Marica, dont le visage était crispé par la douleur. Elle avait les lèvres pincées et tenait son poignet

gauche étroitement serré dans sa main droite. « Comment ça va ?

— Ça ira très bien. »

Deakin lui jeta un coup d'œil rapide dépourvu d'expression, puis il se remit à bander la main sanglante de Claremont. Lorsqu'ils eurent repris leur marche, il se tourna à nouveau vers Marica. Elle était effondrée sur sa selle, la tête inclinée en avant. « C'est votre poignet qui vous fait souffrir ? demanda-t-il.

— Non, c'est ma cheville. Je ne peux pas mettre le pied dans l'étrier. »

Deakin contourna son cheval pour aller se mettre de l'autre côté. Sa jambe gauche pendait en effet hors de l'étrier. Il regagna sa place, puis regarda en l'air, par-dessus son épaule. La neige avait cessé, et les nuages s'enfuyaient à l'horizon, découvrant un ciel d'un bleu éclatant, où le soleil se levait derrière une montagne. Une fois encore, il se tourna vers Marica. Avec un poignet et une cheville hors d'usage, celle-ci avait désormais bien du mal à se tenir en selle. Il se plaça tout contre sa monture et souleva la jeune fille pour la faire passer sur la sienne. Tenant par la bride le cheval qui désormais était sans cavalier, il se lança dans un galop rapide. Claremont, qui semblait en bien meilleur état que Marica, les suivit de près. Ils longeaient maintenant la ligne de chemin de fer. Le terrain était plat et relativement peu enneigé, de sorte qu'ils pouvaient avancer rapidement.

Sepp Calhoun occupait son siège habituel, c'est-à-dire celui du commandant, les pieds posés, comme toujours, sur le bureau de celui-ci, dont il continuait fidèlement à fumer les cigares et à boire le whisky. Le seul autre occupant de la pièce était le colonel Fairchild, qui se tenait assis tout droit sur une chaise, les mains liées derrière le dos. La porte s'ouvrit, livrant passage à un homme particulièrement mal soigné.

« Tout est en ordre, Carmody ? demanda Calhoun d'une voix affable.

— Tout est en ordre. Les télégraphistes sont enfermés avec les autres. Benson est à l'entrée. Harris prépare la bouffe.

— Parfait. Nous avons juste le temps de manger un morceau avant que nos amis arrivent. Une toute petite heure, je pense. » Il dédia un sourire ironique à Fairchild. « La bataille de Crève-Cœur appartient désormais à l'histoire, colonel. » Son sourire s'accrut encore. « Je ne serais pas autrement étonné qu'on la qualifie de massacre ! »

Dans le wagon du matériel, Pearce, toujours assez mal en point, mais qui semblait avoir retrouvé toute son efficacité, distribuait carabines et munitions aux Paiutes qui se pressaient autour de lui. Les Indiens paraissaient avoir oublié leur traditionnelle réserve. Les yeux brillants, ils souriaient et jacassaient comme des enfants à qui l'on vient d'offrir de nouveaux jouets. Pearce se fraya un chemin parmi eux, traversa le train et grimpa dans le tender, trois winchesters à répétition sous le bras. Aussitôt arrivé dans la cabine, il en tendit une à Main Pâle.

« Un cadeau pour toi, Main Pâle. »

L'Indien sourit.

« Tu es un homme de parole, shérif. »

Pearce voulut lui rendre son sourire, mais la tentative qu'il fit lui arracha une grimace de douleur, aussi se contenta-t-il de dire : « Vingt minutes. Pas plus de vingt minutes. »

Deakin avait un quart d'heure d'avance sur le train et ses occupants. Il arrêta un instant les chevaux et regarda devant lui. Le pont qui enjambait le ravin se trouvait maintenant à moins d'un kilomètre ; juste derrière se dressaient les bâtiments de Fort Humboldt. Il aida Marica à passer sur sa propre monture et lui fit signe de marcher devant avec le colonel Claremont. Il sortit son revolver et le garda en main. Après avoir traversé précautionneusement le pont en treillis, ils franchirent au galop le court trajet qui les séparait du fort. Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte, Benson, le garde, un homme au visage stupide et brutal, s'avança pour les arrêter, le fusil armé, prêt à tirer.

« Qui êtes-vous ? » À sa voix épaisse, on devinait qu'il avait bu.
« Que venez-vous faire à Fort Humboldt ? Qui cherchez-vous ?

— En tout cas pas toi. » Deakin parlait de manière tranchante et autoritaire. « Je veux voir Sepp Calhoun. Et vite !

— Qui sont ces deux-là ?

— — Tu es aveugle ? Des prisonniers. Du train.

— Du train ? » Benson secouait la tête d'un air avachi. Son cerveau semblait avoir momentanément cessé de fonctionner. « Dans ce cas, suivez-moi. »

Benson les conduisit à travers la cour. Comme ils approchaient du

bureau du commandant, la porte s'ouvrit et Sepp Calhoun apparut sur le seuil, un pistolet dans chaque main.

« Qui diable nous amènes-tu, Benson ? lança-t-il d'un ton féroce.

— Ils disent qu'ils viennent du train, chef. »

Ignorant à la fois Calhoun et Benson, Deakin tourna son revolver en direction de Claremont et de Marica. « Descendez, vous autres. » Puis, à l'intention de Calhoun : « C'est toi, Calhoun ? Allons parler à l'intérieur. »

Calhoun pointa ses deux pistolets vers Deakin.

« Eh ! là, pas si vite ! Qui es-tu ?

— John Deakin, répondit-il d'une voix excédée. C'est Nathan Pearce qui m'envoie.

— C'est toi qui le dis.

— Ils pourront te le confirmer. » Il fit un geste en direction de Claremont et de Marica, qui tous deux semblaient fort mal en point. « Voilà mon passeport. Mon sauf-conduit. Ce sont des otages. Nathan m'a dit de les emmener avec moi, comme preuve.

— J'ai déjà vu des passeports en meilleur état, dit Calhoun d'un ton un peu moins agressif.

— Ils ont voulu faire les malins. Je te présente le colonel Claremont, commandant suppléant. Et miss Fairchild, la fille du commandant actuel. »

Calhoun ouvrit des yeux ronds. Un instant, il sembla oublier ses revolvers. Mais il se reprit presque immédiatement.

« On ne va pas tarder à savoir si c'est vrai. Allez, entrez ! »

Benson et lui-même poussèrent les trois autres à l'intérieur du bureau. Dès que la porte s'ouvrit, le colonel Fairchild leva les yeux. Les mains toujours liées derrière le dos, il se mit aussitôt debout.

« Marica ! Marica ! Et le colonel Claremont. » Marica traversa la pièce en clopinant et jeta les bras autour de lui. « Ma chérie, ma chérie. Mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? Et pourquoi, bon Dieu ! mais pourquoi es-tu là ?

— Ça te suffit ? lança Deakin à Calhoun.

— Oui... il me semble. Mais je n'ai jamais entendu parler de John Deakin. »

Deakin remit son arme à l'intérieur de sa veste, et ce geste pacifique acheva de convaincre Calhoun.

« Et à ton idée, qui est-ce qui a raflé les quatre cents fusils de l'arsenal Winchester ? » Désormais, Deakin avait l'avantage, et il en profitait. « C'est pas le moment de perdre son temps, mon vieux. Ça va mal. Très mal. Ton précieux Main Pâle a complètement raté son coup. Il est mort. O'Brien aussi. Quant à Pearce, il est blessé, et gravement. Les soldats tiennent le train, et quand ils auront réussi à le remettre en marche...

— Main Pâle, O'Brien, Pearce... »

Deakin fit un geste bref en direction de Benson.

« Dis-lui de sortir.

— De sortir ? » Calhoun semblait désespéré.

« Oui. J'ai encore d'autres nouvelles... pires. Mais elles ne regardent que toi. »

Mécaniquement, Calhoun fit signe à Benson, qui quitta la pièce en refermant la porte derrière lui.

« Est-ce qu'il peut y avoir des nouvelles pires... commença Calhoun d'une voix désespérée.

— Oui. Celle-ci. »

Deakin avait ressorti son revolver. Tandis qu'il en appuyait brutalement le canon contre les dents de Calhoun, il désarma rapidement ce dernier et tendit l'un de ses revolvers à Claremont, qui le mit aussitôt en joue. Il prit ensuite un couteau et trancha les liens de Fairchild (qui ne semblait pas moins ahuri que Calhoun) et posa à côté de lui le second revolver.

« C'est pour vous. Quand vous serez à nouveau capable de vous en servir. De combien d'hommes dispose Calhoun en dehors de Benson ?

— Pour l'amour de Dieu, mais qui êtes-vous ? Comment... ? »

Deakin saisit Fairchild par les revers de sa veste.

« Combien d'hommes ?

— Deux. Carmody et Harris. C'est leurs noms. »

Deakin fit demi-tour et planta violemment le canon de

son colt dans les reins de Calhoun. Celui-ci tressaillit de douleur. Deakin réitéra son geste. En souriant, il dit : « Tu as sur les mains le sang de plusieurs dizaines d'hommes, Calhoun. Sois bien certain que je ne demande rien d'autre qu'un prétexte pour te tuer. » À voir l'expression de Calhoun, il était évident qu'il croyait son interlocuteur. « Dis à Benson qu'il vienne immédiatement ici avec Carmody et Harris. »

Deakin entrebâilla la porte et fit signe à Calhoun d'approcher. Benson faisait les cent pas à quelques mètres d'eux.

« Amène-moi Carmody et Harris, ordonna Calhoun d'une voix rauque. Viens aussi, et vite ?

— Qu'est-ce qui se passe, chef ? Tu as l'air... l'air d'un mort.

— Allez, allez, vite ! »

Benson hésita, puis se mit à courir dans la direction opposée. Deakin ferma la porte et dit à Calhoun : « Tourne-toi ! »

Calhoun obéit. D'un coup de crosse, Deakin l'assomma, puis le rattrapa avant qu'il ne s'effondrât sur le plancher. Marica le regardait avec des yeux horrifiés.

« Et épargnez-moi vos damnées leçons de morale ! » Il parlait d'un ton froid et détaché. « C'est encore ce qui pouvait lui arriver de mieux. » Puis, se tournant vers Fairchild : « Combien y a-t-il de survivants ?

— Nous n'avons perdu que dix hommes, et ils ne se sont pas ménagés. » Fairchild continuait à masser ses mains pour essayer d'y rétablir la circulation. « Les autres ont été pris dans leurs couchettes. Calhoun et sa bande – on leur avait offert l'hospitalité pour la nuit – ont réussi à maîtriser les sentinelles avant de faire entrer les Indiens. Maintenant, ils sont à trois kilomètres d'ici, dans une mine désaffectée, placés sous la garde d'indiens.

— Ça n'a pas d'importance. Je n'ai pas besoin d'eux. Je préfère même qu'ils ne soient pas là. La dernière chose que je veux, c'est une bataille rangée. Comment vous sentez-vous, maintenant ?

. – Beaucoup mieux, monsieur Deakin. Mais qu'est-ce que je peux

faire pour vous ?

— Lorsque je vous le dirai, vous irez au magasin me chercher un sac de poudre et des mèches. Mais il faudra faire vite. Maintenant, où sont les cachots ? »

Fairchild fit un geste.

« Là-bas, à l'autre bout de l'enceinte.

— Et la clé ? »

Fairchild prit une clé accrochée derrière son bureau et la tendit à Deakin. Celui-ci l'empocha, hocha la tête en signe de remerciement, et prit position à côté de la fenêtre.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Benson, Carmody et Harris traversaient la cour sans trop se presser. Sur un signe de Deakin, Claremont l'aida à remettre Calhoun, toujours inconscient, dans une position plus ou moins verticale. Comme les trois hommes approchaient du bureau, la porte s'ouvrit, et le corps inerte de Calhoun fut précipité au bas du perron. Il s'ensuivit une confusion si totale que Benson, Carmody et Harris ne songèrent pas à tenter la moindre résistance lorsqu'ils virent apparaître Deakin, arme en main, sur le pas de la porte. Fairchild surgit aussitôt derrière lui et se mit à courir vers le coin opposé du fort. Deakin ne tarda pas à le suivre. Tenant son cheval d'une main et son colt de l'autre, il conduisit ses trois prisonniers, qui s'étaient chargés du corps de Calhoun, jusqu'à l'endroit où se trouvaient les cellules. Dès qu'il les eut mis sous les verrous, il vit Fairchild ressortir d'un bâtiment voisin avec un sac apparemment fort lourd. Déjà en selle, Deakin empoigna celui-ci, lança son cheval au galop et franchit l'entrée principale du fort. Soutenue par Claremont, toujours branlant, Marica quittait alors le bureau du commandant. Lorsqu'elle eut rejoint son père, tous trois se dirigèrent à leur tour vers l'entrée en marchant aussi vite que possible.

Deakin conduisit son cheval jusqu'à l'abri que constituait une anfractuosité rocheuse, mit pied à terre, chargea son sac sur l'épaule, et se dirigea vers le pont.

Pearce se pencha à la fenêtre de la cabine et regarda devant lui. Un large sourire vint alors éclairer son visage ravagé.

« Nous arrivons, dit-il d'une voix exultant. Nous y serons dans quelques minutes ! »

Main Pâle le rejoignit à la fenêtre. Le pont se trouvait à moins d'un

kilomètre. Souriant, lui aussi, Main Pâle caressa avec amour la crosse de sa winchester à répétition.

Cependant, Deakin venait de caler deux puissantes charges d'explosifs entre les piliers de bois, de part et d'autre du pont. Il avait utilisé à peine la moitié de la poudre que lui avait remise Fairchild, mais estimait cette quantité nettement suffisante. Il grimpa le long d'un pilier, jeta le sac à demi-vidé sur la voie, et sortit prudemment la tête : le train n'était plus maintenant qu'à un demi-kilomètre. Il descendit rapidement, mit le feu aux mèches des deux charges et remonta aussi vite que possible. Désormais, deux cents mètres seulement le séparaient du train. Deakin chargea son sac sur l'épaule et se mit à courir vers l'extrémité occidentale du pont.

Penchés chacun d'un côté de la cabine, Pearce et Main Pâle aperçurent Deakin juste au moment où il quittait le pont. Après avoir échangé un rapide coup d'œil, ils mirent simultanément leurs winchesters en joue. Des balles vinrent ricocher contre les rochers ou s'enfoncer dans le sol à proximité de Deakin ; cependant, celui-ci courait en zigzags et les oscillations de la locomotive faisaient de la cabine une plate-forme de tir fort peu stable ; aussi put-il atteindre sans mal l'anfractuosité dans laquelle il avait laissé son cheval.

« Le pont ! s'exclama soudain Pearce dans un hurlement. Le salaud a miné le pont ! » Aussitôt, O'Brien, le visage empreint de colère et de peur, bloqua les freins et coupa la vapeur. Cependant, lorsqu'il se mit à ralentir, le convoi était d'ores et déjà sur le pont.

Fairchild, Claremont et Marica, qui n'étaient plus maintenant qu'à deux cents mètres, s'arrêtèrent pour regarder. Le train leur semblait presque avoir traversé le pont, et de fait, le tender et la locomotive se trouvaient déjà de l'autre côté, sur la terre ferme. Devant les commandes, O'Brien éruçait des paroles incompréhensibles. Soudain conscient d'avoir commis une erreur qui risquait bien d'être fatale, il desserra le frein et ouvrit la vapeur au maximum. Mais il était trop tard. Deux éclairs blancs se produisirent presque en même temps, accompagnés d'un double grondement qui se fondit en un seul, et le pont démantelé s'effondra dans le ravin. Les trois voitures s'enfoncèrent aussitôt dans les profondeurs de la gorge, entraînant après elles le tender et la locomotive, auxquels elles étaient toujours accouplées. Le tender avait presque disparu, et la locomotive aussi, lorsque trois personnages, armés de winchesters, jaillirent de la cabine et sautèrent dans les rochers. Inexorablement attiré vers l'abîme, le train bascula alors tout entier, tandis qu'un hurlement de tôles déchirées se mêlait aux craquements secs des poutres volant en éclats.

Cependant, Pearce, O'Brien et Main Pâle n'avaient pas abandonné la partie. Quelque peu tremblants, ils se remirent sur pied et pointèrent leurs armes sur Deakin. Devant la menace, celui-ci sembla un instant rester paralysé. Toutefois, il eut le temps de se mettre à l'abri avant qu'aucun coup de feu n'eût été tiré. Le choc avait amoindri les réflexes de l'adversaire.

Fairchild, Claremont et Marica se jetèrent à plat ventre aussitôt qu'ils virent approcher les trois hommes avec leurs winchesters. Deakin glissa la main à l'intérieur de sa veste et la retira lentement, vide. Son revolver était resté chez le commandant. Les trois hommes étaient maintenant à moins de quinze mètres de lui, contournant son refuge : ils avaient compris que Deakin n'était pas armé. Pourtant, celui-ci tenait à la main une cartouche d'explosifs déjà allumée. Il attendit jusqu'au dernier moment, puis la lança par-dessus le rocher.

La chargé explosa juste au-dessus des trois hommes, qui furent un instant aveuglés et déséquilibrés. Deakin bondit aussitôt hors de sa cachette. Malgré la poussière et la fumée, il put voir que Main Pâle, qui avait mis les mains devant son visage pour se protéger les yeux, avait laissé tomber son arme. Deux secondes plus tard, Deakin s'en était emparé, et la braquait sur O'Brien et Pearce, encore légèrement étourdis.

« Ne bougez pas ! ordonna-t-il. Ne me donnez pas cette chance. Ne faites pas de moi le premier homme de l'histoire à avoir tué quelqu'un avec un fusil à répétition. »

Pearce était revenu de sa surprise. Sans tenir compte de la menace, il se lança de côté en élevant sa winchester. L'arme de Deakin tonna.

« Je crois que ça suffit pour aujourd'hui », dit alors ce dernier.

O'Brien acquiesça et jeta son arme. Aveuglé par les larmes, il y voyait à peine.

Tous trois furent bientôt rejoints par Marica, Fairchild et Claremont. Bien qu'il le tint dans sa main blessée, le revolver de ce dernier ne tremblait pas. Deakin, Fairchild et Marica s'avancèrent jusqu'au bord du ravin. Au fond de celui-ci gisait la carcasse du train, la locomotive jetée par-dessus les wagons disloqués. On ne distinguait pas le moindre mouvement, aucun signe de vie.

« Œil pour œil, dit Deakin d'une voix sombre. Eh bien ! je crois que nous tenons les plus importants : O'Brien, Calhoun et Main Pâle. »

Fairchild semblait accablé.

« Il en manque un. »

Deakin tourna les yeux vers lui. « Vous... vous saviez à propos de votre frère ?

— J'avais des soupçons, mais je n'étais pas sûr. C'était lui, le chef de la bande ?

— C'était O'Brien. O'Brien s'est servi de lui, de sa faiblesse et de son amour de l'argent.

— Et toute son ambition, toute sa cupidité ont fini au fond d'un ravin.

— Pour lui, pour vous, pour votre fille, je pense que c'est mieux ainsi.

— Et maintenant ?

— Il faudra que vous envoyiez un détachement chercher les chevaux dont les wagons ont été abandonnés en route. Il y a aussi la ligne du télégraphe à réparer. Ensuite, nous ferons venir des troupes et des ingénieurs civils pour reconstruire le pont.

— Et vous, vous allez vous en retourner à Reese City ? demanda Marica.

— Je m'en retournerai une fois que le pont sera réparé et qu'un train pourra arriver à Fort Humboldt pour charger tous ces lingots. Je ne perdrai pas de vue cet or et cet argent avant qu'ils aient atteint Washington.

— Mais il faudra attendre des semaines avant que le pont ne soit réparé, dit Fairchild.

— Vraisemblablement. »

Marica sourit.

« L'hiver pourrait bien être long et rigoureux. » Deakin lui rendit son sourire.

« Je n'en sais rien. Mais je suis sûr que nous trouverons de quoi parler. »

FIN

— ACHEVÉ D'IMPRIMER — LE 13 DÉCEMBRE 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE CARLO DESCAMPS CONDÊ-SUR —
ESCAUT POUR LE COMPTE DE LÀ LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD 71,
RUE DES SAINTS-PÈRES PARIS VIe

ISBN /1-213-00177-4